Saint Wandrille

" LES SAINTS "

Collection publiée sous la direction de M. HENRI JOLY, de l'Institut.

VOLUMES PARUS :

Saint Wandrille, par Dom BESSE.
Le Bienheureux Thomas More, par HENRI BREMOND.
Sainte Germaine Cousin, par LOUIS VEUILLOT, complétée par FRANÇOIS VEUILLOT.
La Bse Marie de l'Incarnation, Madame Acarie, par le PRINCE EMMANUEL DE BROGLIE. *Deuxième édition.*
Sainte Hildegarde, par M. l'Abbé PAUL FRANCHE. *Deuxième édition.*
Saint Victrice, par M. l'Abbé E. VACANDARD. *Deuxième édition.*
Saint Alphonse de Liguori, par le BARON J. ANGOT DES ROTOURS. *Deuxième édition.*
Le Bx Grignion de Montfort, par ERNEST JAC. *Deuxième édition.*
Saint Hilaire, par le R. P. LARGENT. *Deuxième édition.*
Saint Boniface, par G. KURTH. *Deuxième édition.*
Sainte Thérèse, par HENRI JOLY. *Cinquième édition.*
Saint Yves, par CH. DE LA RONCIÈRE. *Deuxième édition.*
Sainte Odile, patronne de l'Alsace, par HENRI WELSCHINGER. *Troisième édition.*
Saint Antoine de Padoue, par l'Abbé A. LEPITRE. *Troisième édition.*
Sainte Gertrude, par GABRIEL LEDOS. *Troisième édition.*
Saint Jean-Baptiste de la Salle, par A. DELAIRE. *Quatrième édition.*
La Vénérable Jeanne d'Arc, par L. PETIT DE JULLEVILLE. *Quatrième édition.*
Saint Jean Chrysostome, par AIMÉ PUECH. *Troisième édition.*
Le Bx Raymond Lulle, par MARIUS ANDRÉ. *Deuxième édition.*
Sainte Geneviève, par l'Abbé HENRI LESÊTRE. *Quatrième édition.*
Saint Nicolas Ier, par JULES ROY. *Troisième édition.*
Saint François de Sales, par AMÉDÉE DE MARGERIE. *Cinquième édition.*
Saint Ambroise, par le DUC DE BROGLIE. *Cinquième édition.*
Saint Basile, par PAUL ALLARD. *Quatrième édition.*
Sainte Mathilde, par EUGÈNE HALLBERG. *Troisième édition.*
Saint Dominique, par JEAN GUIRAUD. *Quatrième édition.*
Saint Henri, par l'Abbé HENRI LESÊTRE. *Quatrième édition.*
Saint Ignace de Loyola, par HENRI JOLY. *Cinquième édition.*
Saint Étienne, roi de Hongrie, par E. HORN. *Troisième édition.*
Saint Louis, par MARIUS SEPET. *Cinquième édition.*
Saint Jérôme, par le R. P. LARGENT. *Cinquième édition.*
Saint Pierre Fourier, par LÉONCE PINGAUD. *Quatrième édition.*
Saint Vincent de Paul, par le PRINCE EMMANUEL DE BROGLIE. *Neuvième édition.*
La Psychologie des Saints, par HENRI JOLY. *Neuvième édition.*
Saint Augustin de Canterbury et ses compagnons, par le R. P. BROU (S. J.). *Quatrième édition.*
Le Bx Bernardin de Feltre, par E. FLORNOY. *Troisième édition.*
Sainte Clotilde, par G. KURTH. *Septième édition.*
Saint Augustin, par AD. HATZFELD. *Septième édition.*

***Chaque volume se vend séparément. Broché.* 2 fr.**
***Avec reliure spéciale.* . . 3 fr.**

52093. — Imprimerie LAHURE, rue de Fleurus, 9, à Paris.

"LES SAINTS"

Saint Wandrille

(VI^e^-VII^e^ s.)

par

DOM BESSE

TROISIÈME ÉDITION

ALMA COLLEGE
270.05
LIBRARY
W184
Alma, California

PARIS
LIBRAIRIE VICTOR LECOFFRE
RUE BONAPARTE, 90

1904

27046

Sur le rapport favorable de l'examinateur, Nous permettons l'impression.

Paris, le 14 mars 1904.

P. Fages,

Vic. gén.

PRÉFACE

Saint Wandrille est l'un des saints de la période mérovingienne sur lesquels nous avons les renseignements les plus nombreux et les moins suspects. Les diverses biographies que les moines de Fontenelle ont consacrées à leur fondateur, méritent la confiance de l'historien. Ce ne sont pas les seuls documents hagiographiques sortis de leur plume. Les saints furent nombreux dans leur monastère. Les principaux ont l'avantage d'avoir une vie écrite. C'est, pour l'histoire de saint Wandrille, un complément très appréciable.

Voici la liste des vies des moines de Fontenelle.

Première vie de saint Wandrille. Mabillon. *Acta Sanctorum Ordinis sancti Benedicti* (sec. II, 502-511), écrite par un contemporain.

Seconde vie du Saint (ibid., 511-523), qui dans sa forme actuelle, est de la première moitié du IX^e^ siècle.

Les *Gesta Abbatum Fontanellensium*, éd. Lœvenfeld. Hanovre, 1886, in-8°, rédigés après l'année 833.

Deux *Vies de saint Ansbert*, dont la meilleure a été publiée dans les *Analecta Bollandiana*, t. I (1881), 174-191.

Deux *Vies de saint Condède* (Acta Sanctorum, octobre, t. IX, 354-365, et Mabillon, *op. cit.*, 862-864).

La vie de saint Erembert (Mabillon, *op. cit.* 578-580).

Ces documents soulèvent plus d'une difficulté critique. Elles ont été examinées et résolues par deux érudits dont les travaux méritent une entière confiance : MM. Legris et Vacandard. Le premier, pour qui l'hagiographie rouennaise n'a guère de secret, a écrit : *Les Vies interpolées des Saints de*

Fontenelle (Analecta Bollandiana, XVII (1898) 265-306).

Nous devons à M. l'abbé Vacandard une remarquable *Vie de saint Ouen, archevêque de Rouen* (641-684), *Étude d'histoire mérovingienne.* Paris, Lecoffre, 1902, in-8°, XXII-394). Il a fait précéder ce travail de plusieurs études préparatoires, qui ont paru dans la *Revue des Questions historiques.* Voici les principales :

Le règne de Thierry III et la chronologie des moines de Fontenelle (avril 1896, t. LIX, 491-506); *la Scola du Palais mérovingien* (avril 1897, t. LXI, 490-502).

Encore un mot sur la Scola du Palais mérovingien (oct. 1897, t. LXII, 546-551); *Saint Wandrille était-il apparenté aux rois mérovingiens et aux rois carolingiens?* (janvier 1900, t. LXVI, 214-227); *Les deux vies de saint Ansbert, évêque de Rouen, et la critique* (avril 1900, ibid. 600-612). Il est juste de citer le travail de M. l'abbé Saltet : *L'origine méridionale des fausses généalogies carolingiennes* (Mélanges Couture, 77-96).

Nous avons mis largement à contribution les ouvrages suivants :

Mabillon, *Annales Ordinis sancti Benedicti*, t. I, in-fol. (1703).

Le Cointe, *Annales ecclesiastici Francorum*, t. I et II, in-fol. (1668).

Pitra, *Histoire de saint Léger et de l'Église des Francs au* VII^e^ *siècle*, Paris, 1840, in-8°.

Montalembert, *Les Moines d'Occident depuis saint Benoît jusqu'à saint Bernard*, t. II. Paris, 1873.

Malnory, *Quid Luxovienses monachi, discipuli sancti Columbani, ad regulam monasteriorum atque ad communem Ecclesiæ profectum contulerunt.* Paris, 1894, in-8°.

Maurice Prou, *La Gaule mérovingienne.* Paris, *s. d.* in-8°.

Marignan, *Études sur la société mérovingienne.* Paris, 1899, 2 vol. in-8.

Lavisse, *Histoire de France depuis les origines jusqu'à la Révolution*, t. II. *Le Christianisme, les Barbares mérovingiens*

et carolingiens, par Bayet, Pfister et Kleinclausz. Paris, 1903, in-4°.

La nature du présent travail nous dispensait d'étaler au bas des pages le luxe des notes bibliographiques et autres. Le lecteur habitué aux études d'histoire mérovingienne, se rendra vite compte du soin que nous avons mis à ne rien avancer qui ne soit puisé aux meilleures sources.

SAINT WANDRILLE

CHAPITRE PREMIER

LE MONASTÈRE ET LA SOCIÉTÉ MÉROVINGIENNE

Saint Wandrille vécut au VII^e^ siècle et il fut moine. On ne saurait comprendre sa vie et l'action qu'il a exercée, sans connaître, au moins sommairement, la situation de la France mérovingienne et la place que les monastères occupent dans son sein.

Mabillon n'hésite pas à faire du VII^e^ siècle un âge d'or, *aureum vere sæculum*[1]. Le grand nombre de saints que l'Église possède alors, l'étendue de leur apostolat et les services rendus par eux justifient cette appellation. Mais l'éclat surnaturel qui, de leurs personnes glorifiées, rejaillit sur les mo-

1. Mabillon, *Acta Sanctorum Ordinis S. Benedicti*, sec. II. pref. I.

nastères et les diocèses, ne saurait faire oublier les misères profondes qui accablent les hommes de ce temps. Ce n'est pas le souvenir d'un âge d'or que tant de maux évoquent. Ils donnent plutôt l'impression d'un siècle de fer. Un siècle de fer et un âge d'or, telle est bien cette période lointaine du haut moyen âge.

Les guerres civiles ont désolé la seconde moitié du siècle précédent. Les populations gallo-romaines, douloureusement éprouvées par les invasions barbares et l'effondrement de l'Empire, eurent beaucoup à souffrir du va-et-vient des troupes ennemies. Pendant que les descendants de Clovis, que stimulaient leur ambition personnelle et la cupidité des grands, luttaient les uns contre les autres, les villes et les campagnes étaient livrées au pillage. Les meurtres et les violences de toute nature étaient chose courante.

Les nouveaux maîtres du pays ne méritaient qu'une confiance médiocre. Dès leur arrivée, ils s'étendirent avec complaisance sur la couche de civilisation que leur avait léguée l'Empire déchu. C'en fut assez pour leur inoculer tous les vices du vieux monde, sans toutefois leur enlever ceux qu'ils tenaient de leur race. Leur contact avec les Gallo-romains ne put même pas leur donner l'art de conserver cette civilisation si agréable. Le mé-

lange des familles, qui s'effectua promptement, eut pour premier résultat l'arrêt de la culture intellectuelle et artistique. On eut partout l'impression d'un monde qui s'en allait.

L'anarchie politique assombrissait encore le tableau. Les rivalités, inhérentes au système de partage qu'adopta la postérité de Clovis, étaient singulièrement aggravées par la faiblesse de la plupart des rois. Les grands bénéficiaient trop d'un pareil état de choses pour ne point chercher à l'entretenir. La corruption servait leur ambition et leurs intérêts. Les meilleurs parmi ces princes ne sont pas exempts de reproches. Et, ce qui est plus grave, la race royale dégénéra promptement. Que pouvait-il naître, en effet, dans des familles où l'on se mariait presque au sortir de l'adolescence? Les rois, par la force des choses, voyaient leur autorité personnelle s'affaiblir et celle de leurs représentants se livrer aux caprices de l'arbitraire. C'est la masse qui portait les conséquences pénibles de ces désordres.

Les souffrances qui provenaient de la désorganisation sociale n'étaient pas moins grandes. Le commerce était arrêté, parce qu'il n'y avait de sécurité nulle part. Les travaux agricoles étaient négligés; souvent les familles de laboureurs abandonnaient les champs et ainsi s'étendait le do-

maine des terres incultes. La broussaille et la forêt remplaçaient les vignes et les prairies. La ruine s'étalait partout, et, pour mettre le comble à ces maux, le brigandage, la famine et les épidémies désolaient les populations. C'était bien un siècle de fer.

Il ne s'arrête pas malheureusement au seuil de la six centième année de Jésus-Christ. Les misères toutefois furent dès lors moins profondes. Un monde nouveau se préparait. Les douleurs ne manquèrent pas à cette transformation ; mais à côté de la douleur abondaient les motifs d'espérance et de joie.

Dans la seconde moitié du VI^e^ siècle, le bon roi Gontran avait laissé une mémoire bénie. Moines et pontifes, comblés par lui de bienfaits, contribuèrent à former autour de son nom une auréole de sainteté. Brunehaut trouva la postérité moins favorable. Elle apparaît cependant comme l'une des plus nobles figures de cette époque. Ce fut une femme honnête dans sa vie privée, incapable d'avoir pris plaisir aux débauches de ses petits-fils, afin de pouvoir régner à leur place, comme le lui ont reproché plusieurs de ses contemporains. L'histoire reconnaît ses qualités d'homme d'État. Et, chose remarquable, elle eut une politique, qui fut celle de l'avenir. Elle

voulut maintenir intacts les droits du roi contre une aristocratie turbulente, revendiquant le libre choix des fonctionnaires, exigeant de ceux-ci la fidélité. Elle fit renouveler le cadastre, pour soumettre les riches à l'impôt et soulager d'autant le petit peuple. Elle rendit à tous une justice équitable; la fortune et la dignité ne protégeaient point les grands. Elle tenta de détruire la funeste coutume des partages royaux et d'y substituer le droit d'aînesse[1]. Les cruautés commises par ses ordres, et son ingérence dans des affaires qui ne la regardaient pas, sont le fait, moins de sa volonté personnelle, que du temps où elle vécut.

Le plan de Brunehaut heurtait les intérêts et l'orgueil de trop d'hommes puissants. Ceux-ci engagèrent contre elle une lutte acharnée, et rendirent vains son sens politique et son énergie morale. Le sang coula; les désordres se multiplièrent avec les guerres civiles. Cela valut à la France quelques-unes des années les plus douloureuses de l'âge de fer. Et Brunehaut porta devant la postérité immédiate la responsabilité de la souffrance publique.

Dagobert fut plus heureux. Les services qu'il

1. *Histoire de France depuis les origines jusqu'à la Révolution*, t. II. *Le christianisme, les barbares mérovingiens et carolingiens*, par Bayet, Pfister et Kleinclausz, Paris, 1903, p. 148.

rendit à l'Église et au pays ont fait oublier l'irrégularité de ses mœurs.

Clovis n'eut aucun descendant qui égalât ce prince. Il sut imposer son autorité à ceux que n'avaient pu dominer ses prédécesseurs. Grâce à lui, les Francs jouirent des avantages précieux de l'unité politique. Avec la paix, ce monarque fit régner partout l'ordre et la prospérité. Les saints abondèrent dans ses palais, à la tête des diocèses et dans les abbayes. On a vu rarement les monastères se multiplier et prospérer comme sous son règne. Ce fut l'âge d'or.

Le trépas de Dagobert (639) ne marqua point le terme de cette efflorescence religieuse. Elle continua quelque temps encore, pour avoir, au milieu du siècle, tout son éclat. Bathilde exerçait alors son influence bienfaisante. Cette sainte fut, en quelque sorte, le pivot de la sainteté au VII^e^ siècle. Pas une église, pas un monastère qui ne lui soit redevable d'un bien à la fois matériel et moral. Elle connaît et elle encourage tout ce que les diocèses et les abbayes renferment de sainteté. L'exemple de sa retraite à Chelles produit un effet plus salutaire encore sur l'innombrable population religieuse des États gouvernés par les siens.

Bathilde apparaît, au milieu de la société mérovingienne, comme une vision céleste. Elle dispa-

rait bientôt. Et, après elle, on assiste, une fois encore, au spectacle douloureux des guerres intestines et des désordres sans nom qui ont désolé le siècle précédent. C'est une nouvelle période de l'âge de fer.

La France se partage en trois royaumes ennemis : la Neustrie, l'Austrasie et la Bourgogne. Les grands ne voient plus sur le trône que des fantômes de prince devant lesquels se tient et commande un personnage dont l'autorité grandit chaque jour. C'est le maire du palais, qui, sous les derniers Mérovingiens, exerce l'autorité royale. Le nom seul lui manque. Les leudes refusent d'accepter une puissance qu'ils jalousent. De là, ces guerres qui remplissent la fin du VII^e^ siècle et le commencement du VIII^e^.

Mais la situation est beaucoup moins pénible. Des agents nouveaux se sont fait, au sein de l'organisation sociale, une place importante. C'est grâce à leur présence et à leur action que le pays peut traverser, sans périr, les troubles politiques causés par la ruine des Mérovingiens, l'invasion musulmane et les nécessités mêmes que la victoire de Charles Martel a créées. Ils ont agi, dès le début, sur les éléments vitaux qui constituent une race et un peuple. Ces agents sont les monastères. La France entière bénéficie de leur influence. Sainteté

de vie, affermissement du caractère, élévation des sentiments, développement de l'esprit, progrès de l'agriculture, des métiers, du commerce, en un mot de la civilisation sous toutes les formes que comportent ces temps primitifs, voilà les biens qu'ils lui prodiguent. C'est par eux, uniquement, que ce VII^e^ siècle mérite le beau nom d'âge d'or, *sæculum aureum*.

Mais au prix de combien d'efforts ! Le monastère doit, en premier lieu, former ses propres habitants. Ils sont magnifiques à contempler, ces moines de la période mérovingienne. L'état moral de leurs contemporains répand autour d'eux une ombre épaisse qui les impose avec plus de force à l'admiration. Ils vont parfaire, avec des éléments barbares, l'œuvre commencée par les évêques gallo-romains.

Ces pontifes avaient eu pour eux le prestige de la sainteté, de la culture littéraire et de la noblesse. C'était l'élite du vieux monde romain au service du christianisme. Les Burgondes et les Francs avaient subi l'ascendant de ces nobles héritiers de traditions séculaires. Les Grégoire de Tours, les Fortunat de Poitiers, les Sidoine de Clermont, les Avit de Vienne, les Césaire d'Arles ne purent transmettre à leurs successeurs une culture condamnée à disparaître avec eux. Mais les restes de

l'organisation romaine, qui s'étaient conservés dans leurs diocèses, eurent un meilleur sort. Les conquérants leur empruntèrent, avec le sens pratique du droit, les cadres d'une administration précise et forte. L'Église put ainsi donner aux Barbares, en même temps que la foi chrétienne, l'art d'organiser un peuple et de le gouverner. Elle le fit par ses évêques.

Mais où trouver alors les pontifes capables d'exercer une action pareille? Les enfants de l'aristocratie gallo-romaine ressemblent déjà beaucoup aux fils des barbares. Comment pourraient-ils remplir une fonction qui suppose chez celui qui en est investi, avec les aptitudes pratiques nécessaires à un homme de gouvernement, les vertus et les connaissances d'un docteur? L'épiscopat n'en excite pas moins leur ambition. Il procure, de fait, tant d'honneurs et d'avantages temporels. Le roi, de son côté, s'intéresse forcément à l'élection de ces pontifes avec lesquels il lui faut compter. L'Église se voit ainsi menacée d'une invasion laïque qui compromettrait son indépendance et rendrait sa mission vaine. Que deviendrait-elle sous la conduite d'évêques guerriers et chasseurs? Les monastères sauvegardent, par leur influence et les choix qui se font parmi leurs membres, la dignité de l'épiscopat.

Mais les évêques, si saints qu'on les suppose, ne peuvent faire, seuls, face à toutes les obligations qui pèsent sur eux. Leur clergé, peu nombreux et mal formé, est incapable d'élever le niveau moral des habitants des villes et de retenir les campagnards, que les ébranlements causés par tant de désordres repoussent vers la superstition et le paganisme. Le contact du monde et les nécessités de la vie, qui l'absorbent, risquent de lui enlever la force morale et la liberté sans lesquelles son ministère est inefficace. Il risque même d'être submergé par l'ignorance et les vices qu'il a le devoir de combattre.

L'institution monastique vient au secours de l'Église, en répondant aux besoins impérieux que les bouleversements politiques ont fait naître. Les hommes par qui elle existe et agit, sont à la hauteur de la mission qui leur est dévolue. Tout, dans le monastère, les y prépare. Ils ont l'âme qui convient à leur tâche. Les moines sont légions ; néanmoins un ordre parfait préside aux manifestations de leur activité. On les dirait mus par une pensée unique. Ils ignorent, pour la plupart, l'importance de l'œuvre accomplie. Ce sont des instruments dociles entre les mains d'une Puissance supérieure qui domine leurs vies et leurs volontés.

Le monde gallo-romain connaissait l'institution

monastique depuis plus de deux cents ans. Au v^e^ et au vi^e^ siècle, elle fournit à ses églises quelques-uns de leurs meilleurs évêques. Ceux qui n'avaient pas reçu son empreinte rendirent volontiers hommage à son utilité et à sa grandeur.

Les troubles du siècle précédent gênèrent son expansion, sans toutefois l'arrêter complètement. Même elle compte, à l'aurore du vii^e^ siècle, un grand nombre de monastères près de l'enceinte des villes, dans les campagnes cultivées et jusqu'au fond des forêts. Les Gallo-romains et les Barbares, les fils des guerriers ou des riches propriétaires et les enfants du serf ou de l'esclave, qui les habitent, portent le même costume, suivent le même régime et vaquent aux mêmes travaux, formant ainsi une famille unique. Ces sanctuaires de la fraternité religieuse ressemblent à des creusets où se fusionnent les divers éléments qui travailleront le plus à former la France chrétienne. Là surtout se préparent les pontifes qui, par le prestige de la sainteté, la noblesse du caractère, l'ardeur de la charité et du patriotisme, imposeront aux princes barbares l'ascendant de l'Eglise, et au pays, en voie d'organisation, une empreinte profondément religieuse. Ils n'abandonnent point la vie monastique en prenant le gouvernement des diocèses. Devenus évêques, ces hommes de Dieu restent

plus moines que s'ils vivaient paisibles dans leurs cloîtres. Leurs frères ne voient point en eux des étrangers. Les abbayes qu'ils peuplent sont, pour les évêques, des auxiliaires précieux.

On les voit se multiplier étonnamment, après la vigoureuse impulsion que l'ordre monastique reçut de saint Colomban, à la faveur de la tranquillité que Dagobert et ses successeurs assurèrent au pays. Il y en a dans les petites localités et dans les lieux les plus retirés. Quelques-uns comptent une population religieuse considérable. Leur force et leur valeur toutefois viennent de la sainteté plutôt que du nombre de leurs habitants.

« Par un rare et mémorable privilège, le VII^e^ siècle est, par excellence, après l'âge des martyrs, le siècle des saints, observe avec raison dom Pitra, et cependant les documents sont rares ; les titres, les martyrologes, les châsses et les reliquaires ont à grand'peine échappé à onze siècles de destruction. Le peu de renseignements qui nous soient parvenus a suffi cependant pour arriver, sans épuiser le calcul, au delà du nombre de huit cents. Cinq cents appartiennent à la seule Eglise des Francs : plus de deux cents sont tirés des rangs de l'épiscopat ; presque tout le reste s'est sanctifié dans les cloîtres[1]. »

1. Dom Pitra, *Histoire de saint Léger, évêque d'Autun et*

Le monastère commence par faire de celui qu'il admet, un moine, c'est-à-dire un serviteur de Dieu, prêt à l'exécution de ses moindres désirs. Le moine travaille d'abord à conformer son âme, son être, son activité intérieure et extérieure au type divin que l'Évangile lui propose. Il s'assimile, par le fait même, l'esprit du monastère, auquel sa profession l'incorpore. Il vit de l'existence commune de ses frères, et, par lui, l'institution monastique grandit dans le cloître et étend son action au dehors. Qu'il reste au sein de la fraternité ou qu'il en sorte pour se mettre en rapport avec le monde, il se considère toujours comme le membre du corps monastique. C'est la communauté qui agit en lui et par lui. Lorsque le terme de son existence marque pour lui l'heure du repos éternel, un autre prend sa place. La vie et l'action continuent, toujours les mêmes. L'organe et l'instrument seuls changent.

Nous dirons plus tard quel foyer de vie chrétienne, de civilisation véritable sont tous ces monastères. L'apostolat de leurs moines répand sur leur entourage la foi et la grâce du Sauveur, pendant que leur charité et leur travail communiquent les avantages de la civilisation. Il leur faut, pour cela,

martyr, et de l'Église des Francs au VII^e^ *siècle.* Introduction, LXXX.

de longues années. Mais qu'est le temps lorsqu'il s'agit de la christianisation d'une race ? Cette action obscure, patiente et pénible du moine a sur l'avenir une influence beaucoup plus décisive que celle à laquelle l'aurait facilement entraîné le désir d'un prompt succès. On lui reproche aujourd'hui d'avoir offert à ses contemporains malheureux et opprimés le dérivatif des espérances futures. Sans cette satisfaction surnaturelle donnée à leurs âmes, les peuples auraient, croit-on, par une résistance énergique, opposé une digue aux maux que la faiblesse et la rivalité des rois, l'indépendance et la cupidité des grands déchaînaient sur eux. C'est une illusion et une injustice. Cette résistance, si elle eût été possible, aurait abouti à l'augmentation du désordre.

L'anarchie, en effet, régnait dans les institutions, — si on peut donner ce nom à ce qui restait du passé, — moins que dans les intelligences et les caractères. C'est la société tout entière qui demandait à être façonnée de nouveau. Ce travail de réfection devait commencer par les familles et les individus. Or est-il une œuvre à laquelle puisse s'appliquer avec plus de vérité l'adage : *Le temps ne respecte rien de ce qui se fait sans lui?*

Les règles monastiques, fruits d'une longue expérience, préparent les ouvriers de cette noble

tâche, en les habituant à la sainte familiarité de Dieu, en leur infusant la discipline de l'existence et l'esprit de corps, en les rompant à la pratique de la prière, du travail, de l'obéissance, du silence, du dévouement, de l'humilité, en un mot, de toutes les vertus qui font le vrai moine, c'est-à-dire l'homme affranchi des appétits morbides qui contaminent sa personnalité, qui livre simplement, généreusement à l'influence de Dieu son intelligence, sa volonté, toutes les facultés de son âme, tous les membres de son corps. Il se fait de la sorte un instrument apte à toutes les œuvres grandes et saintes.

Le moine, pour remplir avec succès sa mission religieuse et sociale, doit vivre en un monastère sagement organisé et conduit plus sagement encore. C'est son abbé qui lui procure cet inappréciable bienfait. Les monastères du VII^e^ siècle ont, la plupart, pour les gouverner, des chefs pénétrés de l'esprit de Dieu, ayant, avec le discernement des aspirations généreuses chez leurs disciples, l'intuition des besoins de l'Eglise et du monde. Les plus grands font école. Encore n'est-il point rare de contempler une lignée de saints et de grands hommes qui se transmettent le gouvernement d'une même abbaye. On peut se demander si la France chrétienne a jamais eu des serviteurs plus utiles.

La postérité a compris leur mission et sa grandeur. Elle ne s'est pas contentée, en effet, d'acclamer, dans les fêtes liturgiques, leurs noms inscrits au calendrier. Souvent, par gratitude, elle a donné ces mêmes noms bénits aux monastères qu'ils avaient fondés, et aux villes ou villages dont ils devinrent le berceau.

La vie de saint Wandrille montre à l'œuvre un de ces glorieux ancêtres de la patrie. Elle a pour cadre une abbaye en plein VII^e^ siècle.

CHAPITRE II

LA JEUNESSE DE SAINT WANDRILLE

Wandrille (*Wandregesilus* ou *Wando*) naquit dans une localité inconnue du *pays* de Verdun, à la fin du VI^e^ siècle ou peut-être au début du siècle suivant. On ne saurait dire l'année avec quelque certitude. L'âge de quatre-vingt-seize ans, auquel ses biographes le font mourir, est la seule indication pouvant appuyer une conjecture. Or, cette indication est malheureusement fausse. Si elle était exacte, Wandrille serait né vers 572. Il aurait eu quarante ans, lorsqu'il fut admis à la cour de Dagobert; ce qui est invraisemblable. La date de 601 ou de 602, proposée par Le Cointe, offre beaucoup plus de vraisemblance; mais elle n'a pour l'accréditer qu'une hypothèse, dont toute l'autorité s'appuie sur la seule imagination de son auteur[1].

1. Le Cointe, *Annales Francorum*, t. II, p. 782, croit à l'erreur d'un copiste, qui aurait écrit 96 pour 66.

Le père de Wandrille se nommait Waltchise. C'était un proche parent (*consobrinus*) de ce Pépin de Landen, souche des Karolingiens, qui fait sa première apparition dans l'histoire après la mort du roi Thierry II (613). Les leudes d'Austrasie l'eurent pour chef, avec saint Arnoul, dans leur lutte contre Brunehaut. La victoire qu'ils remportèrent, et la fin tragique de l'infortunée reine, ouvrirent, devant lui et sa famille, une voie d'honneurs, qui devait aboutir au rang suprême.

Saint Wandrille appartient donc à la race karolingienne. Ce souvenir, cher aux habitants de Fontenelle, nous est conservé par l'auteur des *Gesta abbatum* et par le biographe de saint Ansbert. Cette parenté un peu vague ne suffit plus aux moines, lorsque le règne de Charlemagne eut donné toute son illustration à la postérité de Pépin. Les circonstances secondèrent, au reste, leur pieux désir d'accroître la gloire humaine de leur saint fondateur.

Un écrivain du Midi de la France imagina de donner aux Karolingiens une souche à la fois gallo-romaine et mérovingienne, moins dans le but de flatter ces princes et de les grandir devant l'opinion que pour satisfaire des intérêts particuliers. La généalogie, qu'il créa de toutes pièces, avait

pour point de départ un certain Ansbert, issu d'une famille sénatoriale, et une fille de Clotaire I, nommée Bléthilde. Bléthilde et Ansbert auraient eu pour fils Arnoul, évêque de Metz, qui serait le père de saint Arnoul, son successeur. Celui-ci recevait du fantaisiste écrivain trois fils, entre autres Waltchise, père de saint Wandrille, et Anschise, père de Pépin d'Héristal, et aïeul de Charles Martel. Saint Wandrille devenait ainsi l'oncle de Pépin et le grand-oncle de Charles. On ne pouvait imaginer parenté plus étroite.

A une époque où les hommes, dépourvus du sens de l'histoire, envisageaient les événements et les personnages du passé dans une perspective où les distances de lieu et de temps se confondaient en un désordre indescriptible, il était naturel de prendre des imaginations nuageuses pour des réalités palpables, toutes les fois que la vanité ou l'intérêt, et surtout la piété, y trouvaient un profit. Comment les moines de Fontenelle n'auraient-ils pas saisi avec empressement l'occasion qui s'offrait à eux d'unir, par des liens si étroits, leur saint fondateur aux ancêtres de Charlemagne et de Louis le Débonnaire ? C'est sous le règne de ce dernier prince que la généalogie méridionale parvint à leur connaissance. Ils l'acceptèrent sans hésiter et surent même lui donner une pré-

cision qui lui faisait défaut[1]. L'auteur des *Gesta abbatum*, qui écrivait dans leur abbaye après l'année 833, la trouva accréditée parmi eux et il lui emprunta ses données principales, pour les transmettre comme provenant d'une tradition vénérable[2].

Mais la gloire de saint Wandrille est supérieure à toutes ces fictions. Qu'il nous suffise de le savoir apparenté à Pépin de Landen.

Wandrille n'était point fils unique. Nous ne saurions dire s'il eut un frère ou une sœur. Ses biographes parlent seulement de son neveu Gond (*Godo*), qui embrassa la vie religieuse sous sa direction. Ses parents menaient une existence grave et chrétienne. Leur intérieur devait ressembler à celui de ces nobles familles austrasiennes, dont parlent avec tant de complaisance les actes des saints moines de Luxeuil. Ils gardèrent leur enfant auprès d'eux. C'est dans cette atmosphère calme

1. Cf. Vacandard, *Saint Wandrille était-il apparenté aux rois mérovingiens et aux rois carolingiens?* Revue des questions historiques. Janvier 1900, 214-228. Saltet, *L'origine méridionale des fausses généalogies carolingiennes*. Mélanges Couture, 77-96.

2. Hujus (Wandregesili) genitor Waltchisus nuncupatus nomine, ut veracium didicimus traditione seniorum, patruus gloriosissimi Pippini, ducis Francorum, filii Anschisi, extitit. *Gesta abbatum Fontanellensium*, p. 1, éd. Lœwenfeld. Hanovre. 1886.

et pure du foyer domestique qu'on lui donna les connaissances rudimentaires, indispensables à un adolescent de sa condition. Les exigences n'étaient pas lourdes alors. Il suffisait de savoir lire et écrire, de connaître les vérités religieuses fondamentales, d'être rompu à la pratique des opérations mathématiques, sans lesquelles toute relation entre les hommes serait presque impossible. Les sept arts libéraux, tels que Martianus Capella les présente, constituaient les éléments d'une formation intellectuelle, que tous les pères ne pouvaient ménager à leurs enfants.

L'aristocratie franque et gallo-romaine n'avait pour ses fils qu'une ambition, leur assurer tout jeunes une place à la cour, auprès du roi. C'était le premier pas dans la carrière des honneurs. Le roi personnifiait la nation ; il concentrait sur sa tête tous les pouvoirs militaires, judiciaires, législatifs et administratifs. Nul ne recevait une fonction publique que de lui. Cette fonction restait toujours une émanation directe de son autorité. Le service du pays se confondait donc avec le service du roi. Les hauts fonctionnaires formaient le personnel de sa maison, sa cour ou son palais. Quiconque aspirait à ces dignités enviables et très enviées, débutait à la cour même par un service auprès de la personne du prince.

Dès que Wandrille eut atteint l'âge requis, son père le présenta au roi Dagobert, qui gouvernait l'Austrasie depuis l'année 623. Il fut incorporé à cette école palatine qui se recrutait parmi l'élite de la jeunesse franque. L'organisation de cette école n'avait rien de commun avec celle de l'école du palais que Charlemagne institua plus tard. Les fils des leudes, admis au service du roi, recevaient une éducation toute professionnelle qui les préparait aux fonctions publiques. C'était à la fois une garde d'honneur et une école de fonctionnaires[1].

Le fils de Waltchise se trouva au palais dans des circonstances exceptionnellement favorables. Tous les jeunes gens de la *Scola* étaient sous la responsabilité du maire du palais. Or, Dagobert avait confié cette charge à Pépin de Landen, le parent de Wandrille. L'Austrasie ne connaissait aucun personnage plus influent. Un pontife éminent partageait son crédit auprès du roi : saint Arnoul, évêque de Metz. Le roi Théodebert lui avait donné ce siège épiscopal en 612, alors qu'il était simple laïque. La vie au milieu du monde et de ses soucis multiples fatiguait cette âme, que la solitude attirait. Il se retira auprès du monastère

1. Vacandard, *La Scola du palais mérovingien*. Revue des questions historiques, avril 1897, 490-502.

fondé sur la montagne d'Habendum par saint Romaric (627). Nous ignorons si Wandrille était alors à la cour. Mais un tel exemple, venu de si haut, parvint à sa connaissance, et sans nul doute jeta dans son cœur une impression qui devait produire ses effets. Ce fut encore un saint et un évêque, Cunibert, de Cologne, qui hérita de la confiance de Dagobert.

Ce prince, malgré ses mœurs légères, aimait la compagnie des saints. Peu de rois ont su les attirer autant que lui. Ses préférences se portaient sur ceux que recommandaient davantage la vertu, l'intelligence, le zèle pour la gloire de Dieu et l'art de conduire les hommes. Saint Amand, qui possédait toute son estime, avait interrompu ostensiblement ses relations avec lui, à cause de sa vie licencieuse. Dagobert voulut cependant que son fils reçût le baptême de ses mains. Ce ne fut pas sans avoir longtemps résisté aux instances royales que l'évêque missionnaire accepta cette mission.

Ce prince avait l'art de discerner les hommes. Lorsque la Providence les mettait sur son chemin, il ne négligeait rien de ce qui pouvait les attacher à sa personne. Ce n'était point dans le but de se donner la satisfaction égoïste d'un entourage distingué. Il envisageait par-dessus tout les intérêts du royaume et le bien de l'Église. Trois hommes

jouirent de sa pleine confiance ; ce sont trois grands saints ; ils furent plus tard trois évêques : Eloi, qui gouverna le diocèse de Noyon ; Ouen, qui devint évêque de Rouen, après avoir exercé les fonctions de référendaire ; et Didier, qui abandonna l'office de trésorier royal, pour monter sur le siège épiscopal de Cahors.

Ce ne sont pas les seuls saints qui vécurent à la cour de Dagobert. Mais ils nous permettent d'entrevoir le milieu dans lequel Wandrille passa les bonnes années de sa jeunesse. Il put entendre les leçons de maîtres expérimentés, avoir sous les yeux de salutaires exemples et contracter des amitiés saintes. Inutile de retracer la vie que menaient les jeunes gens recommandés par leurs familles aux rois francs. Les historiens de saint Léger et de saint Ouen l'ont fait avec une vérité et un art qui dispensent de tout nouvel essai[1].

On ignore l'époque précise à laquelle saint Wandrille fut recommandé à Dagobert et le nombre d'années qu'il passa auprès de lui. Il est probable que sa formation ne se termina point avant l'année 629, date de la mort de Clotaire II. Cet événement laissa Dagobert seul maître des royaumes francs. Car on ne peut faire un roi véritable de son

1. Dom Pitra, *Histoire de saint Léger*, 10-44. Vacandard, *Vie de saint Ouen*, 23-46, et *article cité plus haut*.

frère Charibert, qui gouverna quelque temps une partie de l'Aquitaine. Wandrille s'attira les faveurs du prince, qui, le voyant rompu aux exercices militaires et familiarisé avec les occupations administratives, lui confia l'importante charge de comte du palais. Cet officier « assistait le roi dans l'administration de la justice. Sa présence au tribunal royal était nécessaire ; il y dirigeait la procédure ; les actes constatant la sentence étaient expédiés sur son rapport. L'activité du comte du Palais n'était pas bornée à des fonctions purement judiciaires ; le roi pouvait lui confier, comme d'ailleurs à tous les palatins, des missions extraordinaires sans relation avec l'office qui lui était spécialement assigné[1] ». C'est ce qui eut lieu pour Wandrille. L'estime que lui valurent sa sagesse dans les conseils royaux et sa fidélité à exécuter les ordres reçus le désignait pour des offices plus importants.

Les *pays* dont se composait le royaume avaient chacun à leur tête un comte ou gouverneur-juge, nommé par le roi. Ces comtes de cité avaient au-dessus d'eux, en certaines régions, un chef militaire, le duc, chargé de réunir les hommes libres de son ressort et de les conduire à la guerre. Son ressort englobait plusieurs comtés ; leur nombre

1. Maurice Prou, *La Gaule mérovingienne*, 51.

était déterminé par la volonté royale. Les attributions des ducs furent, dans la suite et en quelques circonstances, plus étendues. Ils avaient, en outre, des pouvoirs judiciaires, administratifs et financiers. Il n'y avait pas, en somme, d'officier qui leur fût supérieur[1]. Wandrille reçut du roi Dagobert cette charge importante. Ses biographes célèbrent son dévouement éclairé à Dieu et au prince. L'un d'eux se plaît à énumérer les vertus dont il donna l'exemple, soit à la cour, soit dans les cités. « Il remplissait son office avec un grand sentiment de piété, ayant l'esprit continuellement occupé par la méditation des vérités célestes. Il exécutait loyalement les ordres du prince, rendant à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu. Il réprimandait avec une sainte liberté les grands qui le méritaient et se montrait humble dans l'obéissance. On le vit partout dévoué au Christ et soumis au roi, comme le prescrit l'apôtre. Il fut ferme dans la foi, prompt dans la pratique des bonnes œuvres, véridique dans son langage, juste dans ses jugements, prudent dans les conseils, d'une bonté et d'une charité éclatantes. Il réprimandait ses inférieurs avec clémence et savait les supporter patiemment. On admirait sa sagesse

1. Maurice Prou, *ibid.*, 64.

dans toutes ses actions et la dilection qu'il avait pour tout le monde[1]. »

Le duc était obligé, par sa fonction, de parcourir les pays placés sous son autorité. Lorsqu'il avait à faire ces déplacements, sa maison lui faisait escorte. Elle se composait de fonctionnaires subalternes, de serviteurs et de gardes. Cette troupe nombreuse avait la coutume d'exiger, dans les villes et villages qu'elle traversait, l'hospitalité pour elle et ses chevaux. C'était le droit de gîte, dont jouissaient les princes, leurs envoyés et tous les hauts fonctionnaires en voyage pour l'exercice de leur emploi. Les habitants n'étaient pas seulement tenus de fournir un abri; il leur fallait encore alimenter hommes et bêtes. Les exigences de l'escorte, souvent excessives, provoquaient des protestations violentes et des refus obstinés.

Dans une de ces courses, les serviteurs et les soldats de Wandrille se trouvèrent aux prises avec des campagnards ignorants et farouches. Une discussion commença au sujet des provisions réclamées. Les têtes se montaient de part et d'autre. Les coups allaient promptement succéder aux paroles. Une bataille sanglante était

1. *II Vita S. Wandregesili*, Mabillon, II, 512.

même à craindre. Le pieux duc, qui redoutait l'effusion inutile du sang humain, pria le Seigneur, avec toutes les instances de son âme, de répandre sa paix sur cette troupe furieuse. Dieu entendit sa prière. Le calme se fit aussitôt. Et ces hommes, il y a un instant, prêts à s'entr'égorger, réglèrent à l'amiable leur différend.

L'exercice de ces fonctions honorables était pour Wandrille une école où il acquérait, par la pratique des hommes et des affaires, l'expérience de la vie et la connaissance de son temps, de ses vices et de ses besoins. Une pareille formation communique une grande élévation d'idées; elle élargit l'horizon de l'intelligence et donne à son regard une pénétration puissante, lorsque celui qui la reçoit ne s'abandonne point à l'ivresse du pouvoir, des honneurs et de la fortune. Le jeune duc ne subit aucune de ces fascinations. Plus le succès l'accompagnait dans sa carrière, plus le monde lui devenait à charge. Il connaissait trop le néant de ses dehors pour ne point le mépriser.

L'élite de ses contemporains sentait, du reste, un élan religieux extraordinaire qui les entraînait loin des préoccupations du temps vers la paix des solitudes monastiques. On se souvient de la retraite de saint Arnoul. Elle fut suivie de

beaucoup d'autres. Les grâces de la vocation descendaient abondantes sur la cour de Dagobert. Ceux qui ne pouvaient rompre leurs liens fondaient, avec les encouragements et le concours du prince, des monastères. Tels furent saint Ouen, et saint Éloi, qui établirent et dotèrent, le premier, l'abbaye de Rebais; le second, celle de Solignac. On vit alors une germination merveilleuse de colonies monastiques. Elles surgissaient de toutes parts. Nulle contrée ne les connut aussi nombreuses et plus ferventes que l'Austrasie et les diocèses du nord de la Bourgogne.

Wandrille était sur les lieux. Il ne fut pas indifférent au spectacle qu'il avait devant lui. Mais une circonstance faillit l'arracher pour toujours à l'attrait qui petit à petit envahissait son âme et allait, comme tant d'autres, le conduire dans un cloître. Le moment était venu pour lui de se constituer une famille personnelle. Son père et sa mère prirent sur eux le soin de le déterminer. Les coutumes franques leur en donnaient le droit. Le fils n'eut qu'à vaincre ses répugnances pour le mariage et à s'incliner respectueusement devant la volonté paternelle. La jeune femme, qui devint son épouse, appartenait, elle aussi, à l'une de ces familles chez lesquelles les vertus chrétiennes rehaussent l'éclat de la fortune

et de la noblesse. Les pensées religieuses qui agitaient l'âme de Wandrille ne la trouvaient pas indifférente. Il en eut quelque pressentiment. Aussi résolut-il de la gagner au dessein qu'il avait d'observer, dans l'intimité du mariage, la chasteté des vierges.

Ses premières ouvertures étaient pleines d'une hésitation calculée. Il fallait, avant de hasarder une proposition formelle, se rendre compte des dispositions de son épouse. Celle-ci ne lui laissa guère le temps de déployer les ressources de sa prudence. Elle devina toute sa pensée, à travers les paroles discrètes dont sa délicatesse l'enveloppait. « Oh! mon seigneur, lui dit-elle avec un pieux enthousiasme, pourquoi donc ne m'avez-vous point manifesté plus tôt votre volonté ? Soyez certain que je veux même me consacrer tout entière au service de Dieu et renoncer aux vanités du monde, pour régner un jour dans les gloires du Christ. Je vous supplie, mon seigneur, d'exécuter complètement ce que vous venez de me dire, en rompant les liens qui vous unissent au siècle et en me livrant sans retard, moi, votre servante, au joug du Seigneur. »

C'était le langage d'une sainte. Wandrille tressaillit au fond de son cœur. Il ne savait comment exprimer à Dieu sa gratitude et dire à l'épouse

qu'il lui avait confiée son affectueuse admiration. Le mariage, qui semblait, de prime abord, l'enlever à ses désirs de vie monastique, ne faisait donc que les rendre plus irrésistibles et précipiter leur exécution.

Le langage inattendu de sa femme fut, en effet, pour saint Wandrille une manifestation éclatante de la volonté de Dieu. Pouvait-il l'envisager autrement? Il se mit en mesure de l'exécuter aussitôt. L'entrée de la vie religieuse n'était pas alors soumise aux formalités que l'Église a dû multiplier autour d'un acte de cette importance, dans le but de mieux faire comprendre les graves responsabilités qu'il entraîne. Les mesures prises déjà par les législateurs de l'Orient et de l'Occident n'avaient point force de loi universelle. On pouvait donc s'en affranchir. C'est ce que fit Wandrille. Il contracta lui-même les engagements de la vie parfaite, en se coupant la chevelure, et il livra au Roi du ciel et de la terre l'épouse qui, jusqu'à cette heure, avait été la sienne, en déposant sur son front le voile sacré des vierges. Ce fut une double profession tacite.

Après avoir reconstitué en esprit cette scène des vieux âges, si grande et si belle dans sa simplicité naïve, on déplore la réserve des biographes de Wandrille. Cette jeune femme méritait de la

postérité chrétienne une admiration profonde. Ils n'ont même pas jugé utile de donner son nom. La curiosité se trouve peu satisfaite après la lecture d'une phrase comme celle-ci : « Sa sainteté et sa pureté de cœur furent, avec le secours de Dieu, telles que le Seigneur daigna se servir d'elle pour accomplir un grand nombre de miracles, pendant qu'elle était dans ce corps[1]. »

1. I *Vita S. Wandregesili*, p. 504.

CHAPITRE III

LES DÉBUTS DE LA VIE MONASTIQUE DE SAINT WANDRILLE

Wandrille et son épouse venaient de faire le premier pas dans la vie religieuse. Ils n'eurent qu'à continuer. La jeune femme obtint de l'abbesse d'un monastère inconnu la faveur de vivre sous son obéissance dans l'exercice de toutes les vertus monastiques.

Son époux fut tout aussi courageux. Il était dans la force de l'âge. Tout lui souriait. Ses biographes signalent même sa beauté physique. Ses yeux pétillants, la blancheur transparente de son visage, ses doigts effilés, sa taille donnaient à sa personne une distinction qui contribue au succès. Sa fortune familiale était considérable. Les nobles fonctions, qu'il tenait de la confiance du roi, l'honoraient aux yeux de tout le pays. Il avait, en outre, la satisfaction de servir utilement son prince et les hommes, ses frères, ce qui est

infiniment supérieur aux honneurs et à la fortune. Il abandonna tout.

Les monastères florissants, déjà nombreux en Austrasie, ne l'attiraient guère, pas même Luxeuil où semblait s'être donné rendez-vous la fleur des familles franques et burgondes. Le contact des hommes l'avait fatigué. Le silence d'une solitude aussi complète que possible lui valait mieux, pour le moment, que la vie au sein d'une communauté fervente. Il ne voulut pas cependant de la vie des ermites. L'isolement absolu risque d'étouffer la ferveur dans une âme récemment convertie à la perfection chrétienne, sans parler de dangers non moins graves. Wandrille choisit un moyen terme.

Un vénérable moine, du nom de Baltfrid ou Baldric, avait peu auparavant, fondé dans une forêt, sur les bords de la Meuse, à quelques lieues de Verdun, le monastère de Montfaucon[1], sous le vocable de Saint-Germain. Nous ne savons rien de sa vie. Les biographes de saint Wandrille et Flodoard sont les seuls qui nous aient conservé son souvenir. Un petit nombre de disciples s'étaient groupés autour de lui. Notre saint sollicita son admission parmi eux. Baltfrid l'initia à la pratique

1. Département de la Meuse, canton de Brieulles.

du renoncement, de la pénitence, à l'exercice de la prière, et, en un mot, de toutes les vertus qui font le moine.

Le nouveau frère eut d'abord à se mettre en règle avec l'Évangile. Notre-Seigneur prescrit, à ceux qui veulent marcher sur ses traces, une pauvreté absolue. « *Allez vendre tout ce que vous avez et distribuez-en le prix aux pauvres.* » D'après un enseignement commun à tous les organes de la tradition monastique, les moines doivent prendre ces paroles pour eux et commencer ainsi leur apprentissage de la vie parfaite. Sans hésiter un instant, Wandrille se mit en mesure d'obéir à cet ordre du Sauveur. Les domaines qui purent être vendus servirent au soulagement des malheureux. Les monastères furent dotés avec le reste. Ce qui leur revint n'était pas dérobé aux indigents; car les moines ne sont pas seulement des pauvres volontaires, mais ils se considèrent comme les amis et les serviteurs des pauvres par nécessité. Ceux-ci participent largement aux biens qu'ils possèdent.

Wandrille ne se dépouilla point cependant d'une manière absolue. Nous le verrons bientôt disposer de quelques ressources personnelles. Il se les était sans nul doute réservées, en prévision d'un avenir qu'il ne connaissait point encore. Les

coutumes religieuses de l'époque ne réprouvaient pas ces restrictions plus apparentes que réelles, dans la pratique, du vœu de pauvreté.

Cela se passait vers 629. Le nouveau moine avait une trentaine d'années. La pensée d'en avoir pour toujours fini avec le monde et d'appartenir uniquement au roi du ciel remplissait son cœur des plus fortes consolations, lorsqu'un incident vint l'arracher tout d'un coup à cette allégresse de la première heure. Ce fut le roi Dagobert lui-même qui le provoqua, en réclamant ses droits sur Wandrille.

Celui-ci, dans son empressement à suivre l'appel de Dieu, avait perdu de vue un fait qui cependant méritait son attention. Il ne jouissait point d'une entière liberté. Le roi, en l'admettant à l'honneur de le servir dans l'école palatine, lui avait conféré, avec la ceinture d'or, une dignité qui n'était pas sans obligation. Le palatin appartenait au prince; il ne pouvait plus se soustraire au devoir de le servir. Or, Wandrille venait de le faire, en embrassant la vie monastique. Le droit royal était-il alors aussi net qu'il le fut bientôt? Nous ne saurions le dire. Quoi qu'il en soit, la vie religieuse et la cléricature mettaient ceux qui embrassaient l'une ou l'autre, dans un état absolument incompatible avec plusieurs des charges

qui incombaient aux palatins. Aussi convenait-il de ne point s'y engager, sans avoir préalablement obtenu la permission royale.

Marculfe a inséré, dans son recueil, la formule suivante que les princes délivraient à cet effet. « Nous espérons du Seigneur une récompense, puisque nous ne refusons pas la permission d'entrer dans la cléricature à ceux qui en ont la volonté, conformément à cette parole des saints Livres : *N'empêche pas de faire le bien l'homme qui le veut; si tu le peux, fais-le toi-même.* Un tel est venu en notre présence solliciter de Notre Sérénité la permission de déposer sa chevelure pour contracter les engagements des clercs et se vouer au service de telle basilique ou de tel monastère. Sachez que nous le lui avons très volontiers permis pour le nom du Seigneur. Nous vous faisons donc savoir que, s'il a par ailleurs la liberté et s'il n'est inscrit pour aucune charge publique, il a la faculté de se faire tondre les cheveux, de servir cette basilique ou ce monastère, et de prier en notre faveur la miséricorde divine[1]. »

Le départ de Wandrille ne resta point inaperçu. Il fit, cela va sans dire, quelque bruit à la cour. Dagobert, qui était un protecteur des moines et

1. *Marculfi monachi Formulæ*, l. I, c. 19, Migne. *Pat. lat.*, LXXXVII, col. 712.

un admirateur sincère de leurs vertus et de leurs services — les nombreuses fondations faites sur son initiative ou avec son concours le montrent suffisamment, — n'était pas homme à voir de mauvais œil sa détermination. Abandonné à lui-même, il aurait peut-être négligé ce que le silence de son palatin présentait d'incorrect à son endroit. Mais l'entourage royal s'agitait et réclamait une leçon pour le coupable. Le prince, devant ces instances, envoya au solitaire l'ordre de revenir s'expliquer sur sa conduite.

Celui-ci n'avait pas oublié la recommandation de l'apôtre Pierre : « *Soyez soumis à toute créature humaine à cause de Dieu, au roi surtout, parce qu'il est au-dessus de vous*[1]. » Il se mit en mesure d'obéir immédiatement. Il lui en coûtait cependant de revenir au milieu d'un monde qu'il avait cru abandonner sans retour. Il partit donc couvert, non plus du brillant costume des ducs ou des comtes, mais de la tunique grossière des moines, laissant au ciel le soin de plaider sa cause auprès de Dagobert.

Une occasion favorable d'accomplir un grand acte de charité s'offre à lui, lorsqu'il approche du palais. Un pauvre est dans l'embarras. La voi-

1. I Pet., c. II.

ture, qui est toute sa fortune, qui lui tient lieu de demeure, sa roulotte, est embourbée. Telle est son indigence qu'il n'a même pas un âne pour la conduire. Il gît lui-même dans la boue, épuisé de fatigue. Les passants le regardent avec une curiosité sotte, et nul ne songe à lui venir en aide. Quelques-uns ne voient qu'un obstacle sur leur chemin et ne détournent même pas leur monture, au risque de l'écraser. Le dédain va jusqu'à la cruauté. Wandrille en est affecté péniblement. Il descend de cheval, s'approche du malheureux et l'aide si bien que l'homme et la voiture sont dégagés. Pendant ce travail, ses mains et ses habits se sont couverts de boue. Les passants qui n'ont pas eu honte de refuser leur assistance à un malheureux, ne comprennent rien à l'acte de dévouement qu'il vient d'accomplir. Ils le tournent en dérision, dès qu'ils aperçoivent le piteux état où il s'est mis. Le serviteur de Dieu savoure cette humiliation, et, au fond du cœur, se félicite d'avoir cette ressemblance avec Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Cet acte de charité mérite une récompense. Elle ne se fait pas attendre. La boue, qui couvre les vêtements, le visage et les mains du moine compatissant, disparaît tout d'un coup. Personne n'a vu celui qui a opéré ce nettoyage mystérieux. Ce

n'est pas l'œuvre d'un homme, dit-on ; un ange a fait cette merveille. Il n'en faut pas davantage pour imposer silence aux railleurs et provoquer l'admiration générale.

Wandrille se présente devant le roi Dagobert. Ce qui vient de se passer le montre tel qu'il est, c'est-à-dire un saint. On ne l'accueillerait pas mieux, s'il avait autour du front le nimbe des bienheureux. Nul ne songe à l'incriminer. Le prince lui confirme la liberté qu'il avait déjà prise. Il peut donc aller sans crainte servir dans la solitude le Roi du ciel.

En se plaçant sous la direction de Baltfrid, Wandrille a cherché un maître capable de guider ses débuts dans la vie monastique. L'avenir, pensait-il, se chargerait de lui montrer la volonté divine. De fait, le monastère de Montfaucon ne le retient pas longtemps. Il veut, sans doute, une retraite plus profonde où son besoin d'immolation et d'intimité avec Dieu pourront se donner libre carrière. Cette façon d'envisager et de pratiquer la vie monastique n'a rien d'extraordinaire à cette époque. On ne s'est point préoccupé d'introduire dans les monastères une organisation fixe où les hommes n'ont qu'à s'abandonner à une action extérieure, qui les dispense de la moindre initiative personnelle. Chacun suit son aspiration et va où

elle peut être satisfaite. De là des types extrêmement variés et une exubérance qui n'est pas sans intérêt.

Un état pareil n'est point fait pour durer. Il est par trop primitif. Depuis longtemps, les saints réagissent contre les abus dont il est l'occasion, et un peu la cause. Leurs efforts ont obtenu des résultats très appréciables. Wandrille, un jour, contribuera pour sa large part à ce progrès des institutions monastiques. En attendant, il prend les choses au point où il les trouve. Il aura la force et la sagesse d'en tirer le meilleur parti possible.

Cet homme, qui unit à une haute vertu une valeur non moins grande et un sentiment juste des réalités, développé en lui par l'expérience des hommes et des affaires, cherche à s'orienter, à travers le désordre un peu chaotique des manifestations de la vie religieuse, vers un idéal, dont il n'a pas encore pleine conscience. L'exemple qu'il donne est d'un vif intérêt. On aime à le suivre pas à pas, à voir ses essais, à constater le progrès de son âme et à mesurer le développement de son expérience. Ce travail durera des années. Saint Wandrille n'est pas le seul que tourmente ce besoin de posséder dans toute sa plénitude la connaissance expérimentale de la vie monastique.

Ces serviteurs de Dieu s'ignorent les uns les autres. Mais l'Esprit qui les anime les conduit au même but. La postérité, qui bénéficie de leurs efforts, a tout profit à revoir les étapes de leur expérience, dans la mesure où c'est, après des siècles, chose possible.

Quelques mois suffisent à saint Wandrille pour mettre à profit les leçons et les exemples du bienheureux Baltfrid, son maître. Il se trouve alors capable de mener la vie monastique sans le secours d'un supérieur et le soutien d'une communauté.

Il s'éloigne de Montfaucon et du pays de Verdun. Le désir de vivre dans une plus entière séparation du monde, dans un complet éloignement de tout ce qu'il a pu connaître, le pousse vers une retraite plus profonde encore. Il veut être seul et ignoré. Les rives boisées du Doubs lui offrent une solitude tranquille, en un lieu qui avait déjà été sanctifié par la vie et la mort d'un disciple de saint Colomban, saint Ursanne(*s. Ursicinus*). Ce saint était, avec saint Gal et saint Germain, le fondateur de Grandvillar, au nombre des moines que l'abbé de Luxeuil emmena, lorsque le roi Thierry le chassa de son monastère. Ursanne se sépara de son maître et mena la vie érémitique sur les bords du Doubs. Plusieurs disciples, attirés par le renom de ses vertus, se réunirent autour de lui. C'est pour eux

qu'il bâtit un oratoire en l'honneur de saint Pierre. Il mourut une dizaine d'années avant que saint Wandrille n'embrassât la vie monastique. L'Église de Bâle honore sa mémoire le 20 décembre. On éleva auprès de son tombeau un monastère, qui devint le centre d'une localité connue sous son nom, Saint-Ursitz[1]. Il n'est pas téméraire de penser que Wandrille eut occasion de visiter ces lieux, pendant les courses que lui imposait l'exercice de ses anciennes fonctions. Il y possédait même des terres, d'après le témoignage du dernier de ses biographes. On s'explique dès lors le choix qu'il fit de cette retraite.

Les reliques de saint Ursanne sont pieusement conservées dans l'oratoire. Mais que sont devenus ses disciples? Les Vies de saint Wandrille gardent à ce sujet un silence absolu. Ce qui fait croire à leur disparition.

Dès son arrivée, il fit bâtir une cellule avec ses propres ressources. C'était une construction bien modeste, telle que les ermites les élevaient, pour se loger eux et le petit nombre de compagnons qu'ils pouvaient avoir. Des troncs d'arbre, des planches et des branches fournissaient la plus

1. Diocèse de Bâle, à deux lieues de Porentruy. Cf. *Monuments de l'histoire de l'ancien évêché de Bâle*, recueillis et publiés par Trouillat (Porentruy, 1852), t. I, 40-44.

grande partie des matériaux. Aussi l'un de ses biographes la nomme-t-il simplement une cabane (*tugurium*)[1]. Il mena, au début, la vie solitaire. Comme la plupart des saints anachorètes de la période mérovingienne, il reçut auprès de sa cellule quelques hommes, suivant avec lui les exercices religieux. Leur réunion forma un monastère ; on ne saurait dire le nombre qu'ils purent atteindre. Ce ne fut, en réalité, qu'une communauté sans grande importance. Rien dans les Vies de saint Wandrille ne permet de fixer avec exactitude le moment où ses premiers membres se réunirent autour de leur chef. Le Cointe, Mabillon et les Bollandistes croient, non sans quelque fondement, que le saint prolongea jusqu'en 635 son séjour en ces lieux.

La vie personnelle qu'il y mena fut des plus austères. Les pénitences héroïques des moines orientaux lui semblèrent le type qu'il avait à reproduire. Il exténua son corps par les jeûnes rigoureux et les longues prières de la nuit, au détriment du sommeil. Lorsque l'excès de fatigue le contraignait au repos, il ne voulait pas d'autre couche que la terre nue. L'ardeur de la charité et la véhémence du repentir qui le consumaient inté-

1. *I Vita S. Wandregesili*, Mabillon, *Acta Sanctorum*, sec. II, 506.

rieurement faisaient couler de ses yeux des larmes abondantes, au milieu de ses oraisons, et lui arrachaient des sanglots.

C'était un héroïsme tout personnel. Ceux qui partageaient sa retraite ne pouvaient pratiquer des austérités semblables. Leur existence était celle de la plupart des groupes monastiques répandus alors dans les forêts et les campagnes de l'Austrasie. Aucune loi de l'Église ne les astreignait à une règle proprement dite. Une coutume admise partout fixait les pratiques extérieures par lesquelles se manifestait la volonté de tendre à la perfection chrétienne. Les moines s'y conformaient généralement. Il restait, à côté de ces points fondamentaux, un champ très vaste pour l'initiative de chacun.

Les maisons, fondées par Luxeuil ou formées d'après sa règle, présentaient un grand nombre de traits communs. Les prescriptions écrites et orales de saint Colomban limitaient beaucoup la liberté des individus et l'autorité législative des supérieurs. Mais l'influence colombanienne ne se faisait pas sentir sur tous les monastères; il s'en fallait de beaucoup. Dans ceux qui la reconnaissaient, tous les abbés ne se montraient point également disposés à faire le sacrifice du pouvoir très étendu dont ils jouissaient. De là des divergences

extraordinaires. On peut néanmoins discerner à travers ces variétés innombrables des traits communs, qui se retrouvaient dans le monastère de Wandrille, comme dans la généralité des monastères francs.

Un oratoire, pour l'assistance à la messe et la célébration des offices; une maison en bois, pour les repas, le sommeil, la lecture et quelques exercices communs; dans cette maison, les ustensiles sans lesquels une réunion d'hommes ne saurait pourvoir à ses propres besoins, voilà le monastère. Un domaine, des animaux, quelques instruments de travail, une étable et une grange, voilà de quoi vivre. Une robe en laine grossière, retenue autour des reins par une lanière de cuir, un manteau muni d'un capuchon, des chaussures semblables à celles que portent les paysans constituent l'habillement complet du moine.

La prière en commun est la plus estimée des occupations monacales. On s'en acquitte par la récitation des psaumes, des antiennes et des répons, entrecoupée de lectures et d'oraisons mentales, aux heures que fixe une tradition immémoriale, c'est-à-dire un peu après le milieu de la nuit, au point du jour, à la première, à la troisième, à la sixième, à la neuvième et à la douzième heure de la journée, et enfin le soir avant de se coucher.

La psalmodie nocturne se prolonge longtemps. Celle du jour est courte, laissant ainsi beaucoup au travail; car il faut par un labeur opiniâtre arracher à la terre le pain de chaque jour. Tous les frères chantent, les dimanches et fêtes, une messe à laquelle ils présentent leur offrande, et reçoivent la communion. Elle est célébrée par l'un d'entre eux, qui a reçu d'un évêque l'ordination sacerdotale.

Les plus fervents ne se contentent pas des prières communes. L'amour du Seigneur se manifeste en eux par un besoin insatiable d'oraison. Le jour, ils prient durant le travail; la nuit, ils veillent afin de prier encore. Leur âme cherche son aliment dans les Écritures. L'Évangile et les psaumes ont leurs préférences. Ils les lisent et les relisent sans cesse, au point d'en remplir leur mémoire. Ils y ajoutent les vies des saints et quelques écrits des Pères. Ces lectures sont pour eux des méditations pieuses par lesquelles ils se mettent en communication intime avec Dieu et l'élite de ses serviteurs. Ils s'exercent ainsi à une piété forte et austère. Le péché, l'enfer, le démon leur fournissent matière à des réflexions graves. C'est sur leurs fautes personnelles, sur les péchés des hommes, leurs contemporains, et sur les misères de la vie présente qu'ils réfléchissent. Les ascètes

ne comprennent pas alors une oraison sans larmes ni gémissements. La componction paraît leur vertu préférée. C'est bien dans le caractère de cette époque dure, désolée par les difficultés insurmontables qui suivent toujours la désorganisation d'un monde. Peut-on offrir une ascèse convenant mieux à des natures primitives et fougueuses, n'acceptant que l'empire de la vigueur physique ou morale? Il ne faudrait pas juger ces allures, qui sont celles d'une période d'efforts, avec l'esprit que nous ont fait d'autres habitudes.

Le travail du moine est celui du serf ou du colon. Il n'a pas d'autre moyen pour subvenir à ses nécessités et à celles des pauvres, qui vont jusqu'au lieu de sa retraite chercher une aumône. Cette lutte pour la vie, car c'en est une, varie sa tactique, suivant la nature du terrain, la disposition des lieux et le climat. Mais elle exige partout un effort continu, aggravé par les incertitudes des saisons et les craintes multiples qui troublent le cultivateur isolé.

Le régime alimentaire est des plus simples. Le moine jeûne longtemps et souvent. Quand il mange, il se contente des aliments que lui fournit sa culture : du pain, des légumes, des racines, des fruits, le lait d'une vache, d'une chèvre ou de quelques

brebis. Il ne boit guère que de l'eau. Comment trouverait-il autre chose, dans une solitude profonde ?

Le fonctionnement de ces monastères ruraux, peuplés par quelques religieux, n'est donc pas compliqué. On peut les fonder aisément. Mais, en revanche, ils disparaissent avec non moins de facilité. Des âmes y trouvent le chemin de la perfection. La présence et l'action des Saints donnent à beaucoup de ces celles un développement qui en fait des monastères considérables. Ce sont ces communautés florissantes qui portent en elles, avec le nombre, la vertu et l'activité de leurs habitants, les énergies appelées à transformer le monde. Le VI^e^ siècle en a vu se fonder beaucoup; elles sont plus nombreuses vers le milieu de la première moitié du siècle suivant. Wandrille connaît leur existence. Il les a vues, et elles ne l'ont pas attiré. Il vit dans les contrées sur lesquelles les moines de Luxeuil exercent leur action ; et on ne voit point ses relations avec eux. Et néanmoins, c'est vers la reproduction de l'un de ces types grandioses que le Seigneur le conduit à son insu. L'ouvrier de cette belle œuvre se prépare dans le silence et la peine : ainsi procède toujours la grâce divine.

Wandrille est torturé par le besoin de souffrir.

La douleur, volontairement acceptée, est le soulagement mystérieux des cœurs que l'amour divin consume de ses flammes.

Les ascètes de l'Occident ne goûtent pas les procédés étranges employés par les Syriens et les Égyptiens pour supplicier leur corps. Il ne leur vient pas à l'esprit non plus de flageller leur chair, comme le feront les pénitents du moyen âge. Leur pénitence est exempte de toute complication. Mais, en échange, elle suppose des tempéraments de fer. Ils s'attaquent à la vie, non pour la supprimer, mais pour la réduire, en privant le corps du repos, par lequel la nature répare les forces épuisées, et des aliments, qui entretiennent ces mêmes forces. Ils dorment et ils mangent le moins possible, sans interrompre néanmoins leur pénible travail.

Saint Wandrille embrasse ce régime avec l'ardeur qu'il met en toutes choses. Mais la privation ne supprime pas le besoin; elle ne fait que le rendre plus impérieux. N'importe! Les souffrances qui naissent du besoin inassouvi sont le trésor qu'il recherche. Il ne mange que deux fois la semaine, le jeudi et le dimanche. Et encore, que mange-t-il ? Sa prière nocturne se prolonge. Lorsque, pour prendre un soulagement, il se résigne à ne point coucher sur la terre nue, il use d'un

misérable grabat, que l'on conservait au IXe siècle, comme une précieuse relique.

L'épuisement causé par le jeûne et les veilles dégénère bientôt en un besoin maladif de dormir, que rien ne peut secouer. Wandrille y voit un ennemi contre lequel il engage une lutte à outrance. Lorsque le sommeil l'accable pendant ses oraisons, il se met, jambes et pieds nus, à genoux, sur un sol froid. En hiver, l'engourdissement devient plus lourd et la résistance plus difficile. C'est alors que l'athlète fait appel à toutes ses énergies. Il s'installe en plein air, par les temps les plus rigoureux, et chante les psaumes à haute voix. Mais enfin, il faut dormir.

Les tempéraments les plus robustes ne tiennent pas longtemps à un pareil régime. Notre saint, pour sa part, sent les forces l'abandonner, au point que ses membres paraissent lui refuser leur service. Mais l'énergie de sa volonté supplée à la faiblesse de son corps, et il continue ses austérités. Ce n'est point son épreuve tout entière. Un nouvel ennemi se dresse, plus terrible que le premier.

Il est peu de saints moines, qui, à cette époque, ne se soient trouvés aux prises avec le démon. Cet ennemi du salut joue, chez les hagiographes, un rôle correspondant à la place qu'il a dans les

préoccupations populaires. Saint Wandrille subit ses assauts, pendant qu'il donne à ses membres quelques instants de repos. Ce sont des cauchemars effrayants, où tout est mis en œuvre pour l'épouvanter. Les impressions pénibles qui en résultent durent longtemps après son réveil. Quelquefois aussi, la fatigue aidant, son sommeil se prolonge plus qu'il ne le voudrait. Il se reproche amèrement cette faiblesse involontaire. Son ennemi, Satan, le couvre alors de ses sarcasmes : « J'ai été plus vigilant que toi, cette nuit », lui dit-il un jour. Rien de tout cela ne le décourage. Sa force grandit à mesure que sa faiblesse physique se fait davantage sentir. Il puise sa force en Dieu par une prière inlassable.

Ces épreuves, surtout quand elles durent, donnent à l'âme une vigoureuse trempe. Les liens qui l'attachent aux mille bagatelles de la vie et de l'amour-propre se brisent pour toujours. Elle jouit alors d'une liberté entière. Dieu, sûr de sa docilité, n'a plus qu'à la prendre pour instrument. Un tel déploiement de force dans les exercices de l'ascèse manifeste une supériorité à laquelle sont particulièrement sensibles les hommes de cette époque. Ils n'admirent rien tant que la vigueur du tempérament physique et moral. Lorsque le Seigneur investit quelque saint d'une mission so-

ciale, il fait éclater en sa personne les qualités qui sont de nature à frapper l'attention de ses contemporains. Les Francs du VII^e^ siècle auront donc sujet d'admirer saint Wandrille.

Les exercices qui ont rempli les premières années de sa vie religieuse commencent par ne plus le satisfaire. Son esprit et son cœur éprouvent des besoins qu'il n'a pas encore connus. Wandrille est moine ; ses vertus le montrent. Mais il aspire à l'être plus encore. Il y a en France, en Italie, une tradition monastique qu'il soupçonne, sans beaucoup la connaître. Il veut en acquérir la connaissance. Ce n'est pas seulement pour satisfaire une noble et légitime curiosité ; son ambition est plus haute. Il veut s'approprier toute cette tradition avec l'apport de lumière et de vie que les saints des siècles passés peuvent lui transmettre par elle. Mais où en trouver les éléments ? ce n'est point certes dans la solitude de Saint-Ursanne. Cette tradition est accumulée dans certains foyers. Là seulement, il peut recueillir ses témoignages.

Un état d'âme nouveau s'est donc éveillé en lui. Comme c'est la prière surtout qui l'a fait naître, ses diverses manifestations ont lieu dans la prière. Wandrille attend tout de Dieu ; à Dieu donc de lui dire ses volontés. Une nuit, pendant qu'il dort, enveloppé d'un cilice, sur le sol nu de sa cabane,

un ange apparaît à son âme et la transporte dans une région lointaine, où il lui montre un vaste et beau monastère, en lui donnant sur son organisation de nombreux détails. C'est Bobbio. L'ange, au terme de ce songe mystérieux, lui laisse une vive impression, qu'il se dit à lui-même avec ces paroles empruntées à l'Evangile : *Nul ne peut être mon disciple, s'il n'abandonne tout ce qu'il possède. Si quelqu'un veut venir à ma suite, qu'il se renonce lui-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive*[1]. Il lui est facile de discerner dans cette vision un ordre du ciel.

Bobbio est une fondation du plus grand moine de cette époque, saint Colomban. Peu d'hommes ont su marquer la vie religieuse d'une empreinte aussi profonde que lui. Son influence s'étend à la plupart des monastères et des grands moines de la première moitié du VII^e^ siècle. C'est, au reste, l'un des personnages les plus extraordinaires de l'histoire. Breton dans l'âme, il a su absorber les traditions littéraires, nationales, chrétiennes et monastiques de sa race, et quelle race! Le christianisme en a rarement trouvé une qui ait donné à sa sève une expansion plus rapide et plus forte. Colomban vient en France avec douze moines.

1 Luc, XII.

Parmi les Mérovingiens, il reste breton et il entend bien le rester jusqu'à la fin de ses jours. S'il se contentait de le rester lui-même ! mais il veut, lui, étranger, ployer ses disciples francs aux mœurs et aux coutumes de son pays. Les évêques et les princes ne peuvent le tolérer. De là une série de déboires où l'âme du moine apparaît dans sa grandeur un peu sauvage, libre jusqu'à l'audace, toujours dominée par la pensée de Dieu et l'amour de ses frères.

Ses nombreux disciples de Luxeuil, d'Anegray et de Fontaine ne sont point des ingrats. Ils lui rendent tendresse pour tendresse. Comment ne pas l'aimer ? Les rudesses de sa nature n'enlèvent rien aux sentiments délicats qui l'animent. Et puis, il a su constituer des groupes monastiques si vivants. Son action personnelle supplée à ce que sa règle contient de trop vague. Les quelques sermons qui sont parvenus jusqu'à nous permettent d'apprécier sa parole, chaude comme celle d'un prophète, et de comprendre les effets qu'elle pouvait produire sur ses auditeurs. C'est un moine à la vie puissante, qui déborde. Cette vie attire et se communique elle-même à tout ce qui est dans sa sphère.

Sa résistance à Brunehaut, son exil, son apostolat et celui de ses moines, ses austérités et ses mi-

racles, tout cela forme autour de lui une auréole dont l'éclat augmente avec la distance. C'est lui surtout qu'on veut trouver dans ses monastères. Il semble plus présent dans celui qu'il a fondé en dernier lieu et qui conserve son corps. Tel est l'homme, le moine auquel l'ange adresse saint Wandrille.

Dès qu'il connaît la volonté divine, il se met en mesure de l'exécuter. Sans prévenir ses compagnons de solitude du but de son voyage, il prend avec lui trois serviteurs et un âne et va à travers la Suisse et les Alpes jusqu'à Bobbio. Les détails de sa vision sont assez présents à son esprit pour qu'il puisse reconnaître immédiatement le monastère de l'ange. L'abbé Bertulf, qui le gouverne, n'est peut-être pas un inconnu pour lui. C'est un noble austrasien, parent de saint Arnoul, évêque de Metz, qu'il avait suivi dans sa retraite, pour aller ensuite à Luxeuil se mettre sous la direction du saint abbé Eustaise. Saint Attale, abbé de Bobbio, qui l'emmena plus tard avec lui, l'eut pour successeur (621). Bertulf continuait depuis lors l'œuvre entreprise par Colomban. Saint Wandrille le trouve environné de nombreux disciples, parmi lesquels on remarque des hommes de grande vertu. L'un d'eux conserve très vivants tous les souvenirs de l'illustre fondateur. C'est Jonas, qui écrira sa vie quelques années plus tard. Il peut donc satis-

faire sa sainte curiosité. Le tombeau du saint l'attire; il lui semble éprouver, quand il prie devant ses reliques, les effets sanctifiants de sa présence. Mais rien ne l'éclaire et ne le touche autant que le spectacle de ce monastère, où vit encore l'âme de Colomban. Voir et admirer ne lui suffisent pas. Il sollicite son admission dans l'assemblée des frères, afin de partager leurs offices, leur travail, leur pénitence, tout l'ensemble de leur vie monastique.

Pendant que son âme s'imprègne de l'esprit de cette communauté et de son saint fondateur, ne songeant à rien autre chose, les moines de Bobbio admirent la ferveur de cet homme venu à eux de si loin. Tous reconnaissent et vénèrent en lui un saint, *véritable athlète de Dieu*. Wandrille, dont le principal souci est de vivre ignoré, a gardé sur son origine et les fonctions qu'il avait remplies dans le monde, un silence profond. Mais la renommée s'acharne généralement à découvrir ceux qui veulent ainsi se dérober aux hommes. On finit par savoir quel personnage il a été. Cela le grandit aux yeux de tous. Les égards, que dès lors on lui témoigne, troublent son humilité et lui rendent pénible son séjour à Bobbio.

Durant tout le VII^e^ siècle, il y eut entre la Grande-Bretagne et Rome un continuel va-et-vient. Parmi

la foule des pèlerins, on remarquait un grand nombre de moines. Beaucoup s'arrêtaient à Bobbio pour prier sur la tombe de leur saint compatriote, soit en allant vénérer la confession des saints apôtres et les sépulcres des martyrs, soit en revenant dans leur patrie. Les moines les accueillaient comme des frères. Ils aimaient à les entendre parler des monastères bretons et des serviteurs de Dieu qui les habitaient. Wandrille écoute avec une pieuse avidité les récits des pèlerins. C'est tout un peuple de moines qui se déroule devant ses yeux. Il n'en faut pas davantage pour exciter en lui un ardent désir de les connaître et de voir par lui-même la manière dont ils comprennent et pratiquent la vie religieuse. Mais, avant d'aller en Grande-Bretagne, il veut faire le pèlerinage de Rome.

Les Francs visitaient moins souvent que les Bretons la ville des saints Pierre et Paul. Ils avaient cependant une égale dévotion à ces glorieux apôtres. On en peut juger par le nombre d'églises qui furent alors consacrées à saint Pierre. Sainte Clotilde fut l'une des premières à lui donner ce témoignage de vénération. On l'imita beaucoup, principalement dans les monastères. Plusieurs églises monastiques de cette époque sont, en effet, placées sous ce vocable. C'est le cas des basiliques de Luxeuil et de Bobbio. Saint Wandrille lui-même

fera plus tard de saint Pierre le titulaire de la principale église de Fontenelle.

Le saint va donc à Rome. Fait-il le voyage seul? Se joint-il à un groupe de pèlerins ? Nous ne saurions le dire. Mais il ne trouve pas seulement à Rome la confession de saint Pierre et de saint Paul, les tombeaux des saints martyrs et la personne auguste du Souverain Pontife ; il remarque, autour de quelques-unes des basiliques les plus vénérables, des monastères, à qui reviennent la charge et l'honneur d'y célébrer l'office divin. Saint Grégoire le Grand, mort depuis une trentaine d'années (604), avait donné à cette institution des monastères basilicaux une grande importance. La réaction contre l'élément monastique, qui se fit jour après son décès, ne put leur faire perdre la situation acquise. La faveur des papes et du peuple romain eut vite raison des difficultés qu'on essaya d'opposer à cette influence. A l'époque où saint Wandrille accomplit son pèlerinage, la plupart de ces monastères connaissent et pratiquent la règle bénédictine. Celui du Latran, l'un des plus célèbres à cause de la basilique dont il porte le nom, avait été peuplé, avant le pontificat de Grégoire, par les propres disciples de saint Benoît, que les Lombards avaient chassés du mont Cassin. Celui de saint André au Celius n'était pas moins connu. Il

avait eu pour fondateur le saint pape. C'est de là que partirent, sur son ordre, saint Augustin et les apôtres des Anglo-Saxons. Le moine pèlerin peut donc étudier et apprécier une nouvelle organisation du monastère, qu'il n'a expérimentée ni à Bobbio, ni dans les solitudes austrasiennes. La règle de saint Benoît n'est pas seulement connue des moines de Rome et de l'Italie ; elle a déjà pénétré en Bretagne, et elle s'introduit dans les monastères francs, où les autres règles, même celle de saint Colomban, finiront par céder devant son influence prépondérante.

Wandrille quitte la ville sainte, après avoir enrichi son âme de grâces abondantes et son esprit de précieuses observations. Il se dirige vers le nord, laisse Bobbio à droite, franchit les Alpes et suit la route qui conduit aux centres monastiques du Jura. Le désir d'aller voir les moines bretons le hante moins. Le spectacle de la Rome monastique aurait-il satisfait sa curiosité? On pourrait le croire. Visite-t-il l'illustre monastère d'Agaune, qui se trouve sur son chemin, entre les Alpes et le Jura? Nous ne saurions le dire. Les moines désignés par les écrivains de cette époque sous le nom de Pères du Jura, *Patres Jurenses*, lui apparaissent comme des maîtres dont les enseignements et la vertu le

gagnent à leur communauté. Il se fixe au milieu d'eux, avec la pensée de ne les abandonner que sur un ordre du ciel.

Les Frères du Jura sont répartis en trois monastères : Condat, qui prendra plus tard le nom de Saint-Claude, Lauconon ou Saint-Lupicin et Romainmoutier. C'est dans ce dernier lieu que s'arrête le pieux voyageur. Ces monastères furent fondés au v^e^ siècle par les saints Romain et Lupicin. Le premier, qui fut le véritable organisateur de ces groupes, fit une œuvre assez personnelle, mais en s'inspirant des meilleures traditions de l'Orient et de la Gaule méridionale ; il les avait connues et expérimentées parmi les moines de l'Ile-Barbe, près de Lyon, sous la direction de l'abbé Savin. Quelques années de vie érémitique lui permirent de s'assimiler lentement la doctrine puisée à cette école. Il eut pour premier disciple son frère Lupicin. D'autres les rejoignirent bientôt. Ce fut l'origine du monastère de Condat.

Romain se distinguait par sa bonté et sa discrétion ; il savait se faire tout à tous et tempérer si bien les rigueurs de l'ascèse que les cœurs faibles ne se décourageaient pas. Tout autre était Lupicin. Sévère pour lui-même, il ne comprenait rien aux miséricordieuses condescendances

de son frère. Ces serviteurs de Dieu se complétaient l'un l'autre. Les moines affluèrent autour d'eux, si bien qu'ils durent fonder une nouvelle maison à Lauconon. Elle prit dans la suite le nom de Saint-Lupicin, son premier abbé. Les femmes suivirent bientôt l'exemple des hommes. Les deux saints firent construire pour elles un nouveau monastère dans la vallée déserte de Baume; leur sœur en devint l'abbesse. Les enfants étaient admis dans le groupe monastique du Jura. Saint Romain en reçut un, qui se nommait Oyan, et devait être, après le gouvernement du successeur immédiat de saint Lupicin, l'abbé de Condat. La perfection qu'il sut donner à l'œuvre des deux fondateurs, et le souvenir reconnaissant que les moines conservèrent de sa sainteté, ont associé son nom à celui des saints Romain et Lupicin. Les traditions monastiques se précisèrent; la vie commune fut plus sagement organisée; les religieux eurent une existence très occupée, donnant soit à la lecture, soit au travail des mains, le temps que n'absorbait pas la louange divine. Les moines et leur abbé lisaient assidument les Dialogues de Sulpice-Sévère, la Vie de saint Antoine et des Pères du désert, les Règles de saint Basile et de saint Pakhôme, les écrits de Cassien, en somme, toute la littérature

monastique primitive. Saint Oyan obéissait à l'esprit qui animait deux moines illustres, dont il fut un peu le contemporain, saint Benoît et saint Césaire. Aussi le travail d'assimilation religieuse qui s'accomplit dans les monastères du Jura, peut-il être comparé à celui qui se fit au Mont-Cassin et à Arles.

Il y eut une règle des Pères du Jura, qui répondait aux besoins des lieux et de l'époque, sans s'écarter de la pure tradition. Elle ne fut probablement jamais écrite. Les institutions, fortement établies par les fondateurs, en conservaient les dispositions principales. L'enseignement oral des abbés en transmettait la pratique et l'esprit avec une scrupuleuse fidélité. L'auteur de la vie des *Patres Jurenses* fournit les indications suffisantes pour se rendre compte de ce qu'elle pouvait être. Les hagiographies monastiques de cette époque procédaient de cette manière. Saint Athanase, leur modèle, en avait donné l'exemple. Les vies écrites sur ce plan tenaient facilement lieu de règle. Saint Wandrille pouvait donc apprendre beaucoup à cette école monastique du Jura.

Mais y trouva-t-il les choses dans l'état où les saints fondateurs les avaient laissées en mourant? Selon toute vraisemblance, leurs mona-

stères ne purent rester étrangers à l'évolution que subissait alors le monachisme. Une poussée générale se faisait sentir partout. La règle de saint Colomban ne fut pas plus épargnée que les autres. Ce fut sous son deuxième successeur, saint Walbert (vers 628), que l'on s'efforça, dans Luxeuil même, de remédier aux lacunes manifestes de son œuvre, en faisant de larges emprunts à la règle bénédictine. On vit alors s'effectuer une union des règles de ces deux grands patriarches des moines occidentaux, appelée à un prompt succès. La plupart des fondations colombaniennes imitèrent cet exemple. Les communautés formées par elles s'organisèrent dès lors d'après ce nouveau type. Ce fut bientôt le code des moines francs. Aujourd'hui la mention des deux règles de saint Benoît et de saint Colomban dans un même monastère apparaît comme un caractère distinctif de la période mérovingienne[1].

Ce travail de fusion, commencé avant le départ de Wandrille pour Bobbio, était terminé, au moins à Luxeuil, lors de son arrivée à Romainmoutier. Une charte de saint Faron, de l'année 637, témoigne de son extension au monastère de

1. Cf. *Quid Luxovienses monachi discipuli sancti Columbani ad regulam monasteriorum atque ad communem Ecclesiæ perfectum contulerunt*, auctore A. Malnory. Parisiis, 1894, in-8.

Rebais, formé sur le type de l'abbaye colombanienne. Sa propagation fut ensuite très rapide. Rien ne permet de dire dans quelle mesure les moines du Jura s'associèrent à cette transformation. Mais est-il croyable qu'ils y soient restés complètement étrangers? Elle ne put, dans tous les cas, être ignorée de saint Wandrille. L'historien se trouve, par la pénurie des documents, réduit à se poser à lui-même ces questions, qu'il ne saurait taire devant ses lecteurs. La suite des événements fournira une réponse.

C'est en 636 ou 637 que Wandrille frappa à la porte de Romainmoutier. L'abbé lui lava les pieds, conformément à l'usage de tous les monastères, et remplit à son endroit les devoirs de l'hospitalité. L'hôte comprit aussitôt que le Seigneur lui demandait de fixer là sa demeure. On voyait fréquemment alors un moine, qui avait entrepris un long pèlerinage dans le but de s'édifier à la vue des monastères les plus fervents, solliciter la faveur de vivre dans celui qui répondait le mieux à son idéal. Si rien dans sa conduite n'inspirait de défiance, on faisait toujours droit à sa demande. Les moines du Jura furent donc heureux d'ouvrir leurs rangs à ce nouveau venu.

Il se conforma aux observances communes et

donna l'exemple de toutes les vertus monastiques, en particulier de la soumission. Il s'éleva, dit le premier de ses historiens, au sommet de la perfection religieuse par la pratique de l'humilité et la fuite de la vaine gloire. Il craignait que le démon ne soufflât sur son âme le vent de l'orgueil, si les hommes s'apercevaient du bien qu'il lui était donné d'accomplir. Sa douceur était inaltérable. La moindre infraction à la règle lui faisait horreur. Jamais une parole oiseuse ne tomba de ses lèvres. Par respect pour la loi du silence, il évitait d'élever la voix en riant. Il se montrait joyeux et empressé dans l'accomplissement des volontés divines. Sa modestie le distinguait du reste de ses frères; doux et aimable dans son langage, il ne se permettait rien qui pût blesser la charité. Sans laisser échapper même un léger murmure, il accueillait les moindres désirs de ses supérieurs comme les ordres de Dieu et il les exécutait avec une ponctualité religieuse. Son âme, dominée par la crainte du Seigneur, méditait sans cesse la loi divine. Les austérités prescrites par la règle commune ne lui suffisaient pas. Il s'imposait secrètement des veilles et des jeûnes extraordinaires, afin de porter continuellement en son corps la croix de Jésus-Christ. Il apparaissait comme un être qui n'est

plus de ce monde. Il mena cette existence sainte pendant une dizaine d'années.

Son âme avait atteint ce degré d'union à Dieu, qui correspond à une maturité surnaturelle complète. Elle était un instrument parfait. Dieu n'avait plus qu'à s'en servir pour l'exécution de ses œuvres. Wandrille, grâce aux lumières intérieures dont il était favorisé, put faire un grand bien autour de lui, en secouant l'indifférence de quelques cœurs tièdes. Ce n'était qu'un début. Mais il ne voulut rien entreprendre sans un ordre du ciel. Il appartenait, en effet, à Celui qui voulait l'utiliser, de lui indiquer le lieu et la nature de son service.

Une nuit, pendant qu'il prolongeait son oraison dans sa cellule, un ange parut en sa présence, au milieu d'une lumière éblouissante. Un parfum délicieux remplit immédiatement la demeure du moine, et une voix retentit à ses oreilles : « Serviteur du Christ, empressé dans l'exécution de ses ordres, disait-elle, que la paix soit avec toi. Tu es grand aux yeux du Seigneur ; grandes sont aussi les œuvres que tu fais. Persévère jusqu'à la fin, car le Seigneur Jésus-Christ te prépare une couronne et une grande joie dans le paradis ; tu jouiras avec lui sans fin. » Après ces paroles encourageantes, l'ange lui montra l'avenir et lui

prédit la vocation de son neveu Gond. Cette vision confondit le serviteur de Dieu. Il s'abîma dans l'humilité et continua de prier avec une ferveur nouvelle.

Le Seigneur lui avait transmis un ordre par le ministère de son ange. Il n'avait plus qu'à l'exécuter.

CHAPITRE IV

FONDATION DE FONTENELLE

Après un règne long et heureux, le roi Dagobert avait laissé, en mourant (639), le royaume d'Austrasie à son fils Sigebert et celui de Neustrie à Clovis II. Les peuples soumis à la domination mérovingienne n'ont peut-être pas connu de temps meilleurs. Ce fut aussi pour les églises et les monastères l'âge d'or, surtout dans les États de Clovis II. Ce prince subissait l'ascendant de son admirable épouse, sainte Bathilde, à qui revient en grande partie l'honneur des meilleures actions de son gouvernement. Éloi et Dadon ou Ouen conservaient à sa cour le crédit qu'ils avaient eu auprès de son père. La dignité dont ils étaient revêtus et les services qu'ils rendaient, rehaussaient aux yeux des populations l'éclat de leurs vertus. C'est au point que le clergé et les fidèles de deux importantes cités les réclamèrent pour évêques.

Le siège de Rouen fut offert à Dadon et celui de Noyon à Éloi. Le premier reçut la consécration épiscopale, le 13 mai 641.

Son vaste diocèse lui offrait un champ où son zèle s'exerça bientôt avec succès. Le recrutement, la formation et l'organisation de son clergé, l'évangélisation des villes et des campagnes où les païens étaient nombreux encore, la direction des œuvres de charité confiées aux soins de l'Église, absorbaient tellement son activité, qu'il ne put continuer son action sur le roi et sa cour. Avec un pontife en qui l'art du gouvernement et le prestige de la dignité personnelle étaient consacrés par une sainteté éminente, l'Église de Rouen devint promptement l'une des plus florissantes du royaume. Saint Wandrille la choisit pour la nouvelle patrie de son âme (647).

L'ancien référendaire de Dagobert fut heureux d'accueillir celui qu'il avait jadis vu comte du palais. Les transformations opérées en lui par la vie monastique le rendaient digne de son admiration et de sa confiance. Sa présence dans son diocèse lui parut un don de Dieu. La tâche dont la Providence l'avait chargé demandait un grand nombre d'ouvriers. Il les aurait voulus tous hommes d'élite. Mais où prendre de tels auxiliaires? Les évêques, soucieux d'avoir un clergé capable de

les seconder efficacement, étaient aux prises avec des difficultés inextricables. Il n'y avait à peu près rien d'organisé pour la formation des clercs. La vie religieuse, avec ses pratiques saintes, ses exercices et ses lectures, était une préparation indirecte, mais sérieuse, aux fonctions ecclésiastiques. Par le fait, les pontifes prirent fréquemment dans les monastères les sujets aptes aux ordinations. La cléricature les attachait au service d'une église particulière. Cette fonction, qui les séparait parfois de la vie commune des monastères, n'était cependant pas incompatible avec la vie religieuse elle-même. Le moine prêtre ou diacre gardait son costume et restait fidèle aux devoirs essentiels de sa profession.

Saint Wandrille ne songeait à rien de pareil. Mais le pontife, qui a reçu de Dieu le pouvoir d'appeler et d'élever les chrétiens à la dignité sacerdotale, fixa les yeux sur lui. Il l'ordonna sous-diacre, malgré les résistances qu'il lui opposait par modestie. Le diaconat lui fut bientôt conféré. Saint Omer, évêque de Thérouanne, qui passait à Rouen, lui donna, sur l'invitation de saint Ouen, l'ordination sacerdotale.

Les fonctions liturgiques, l'administration des sacrements et les œuvres diverses auxquelles un évêque attache ses prêtres, répondaient médiocre-

ment aux aspirations de Wandrille. Son esprit était ailleurs. Néanmoins Dieu bénit les débuts de son ministère. Dadon, qui trouvait en lui un auxiliaire précieux et un ami dont il appréciait l'expérience et la doctrine, se flattait de le garder longtemps au service de son Église.

Wandrille était l'homme de la solitude. Mais il voulait une solitude peuplée, active, telle qu'il l'avait vue à Bobbio et sur les montagnes du Jura. Les monastères du diocèse de Rouen ne répondaient pas à son idéal. Il n'y en avait, au reste, que deux, de médiocre importance : Saint-Pierre, qui était sous les murs de la ville épiscopale, et Pentale[2], fondé par saint Samson, sur la rive gauche de la Seine. La province ecclésiastique de Rouen avait eu, au VI^e^ siècle, des moines nombreux et des fondations prospères. La région qui s'étend au nord de la Seine était restée à peu près étrangère à leur action. On ne voit pas que ces moines neustriens aient participé, avant le milieu du VII^e^ siècle, à l'évolution monastique dont Luxeuil fut le centre. Il y avait donc quelque chose à faire et saint Wandrille était capable de le comprendre et surtout de l'exécuter.

1. Saint-Pierre prit dans la suite le nom de Saint-Ouen.
2. Saint-Samson de la Roque, canton de Quillebeuf, Eure.

Or, comment fonder un monastère, sans avoir tout d'abord un domaine assez étendu pour donner à la communauté nouvelle un champ d'activité et les ressources indispensables, et, sur ce domaine, un premier groupe d'hommes avec lesquels former un noyau monastique ? Ces deux conditions ne peuvent se réaliser du jour au lendemain. Mais les occasions favorables courent au-devant des ouvriers de Dieu, quand l'heure de la Providence est venue. Une lumière mystérieuse communique les mêmes idées et les mêmes désirs à des hommes qui ne se sont jamais connus. Une circonstance inespérée les révèle les uns aux autres. Ils se comprennent, et c'en est assez pour les déterminer à unir leurs vies et leurs efforts afin de poursuivre un but commun.

Le neveu de Wandrille, Gond, entre dans son dessein. C'est lui qui met à sa disposition les premières ressources. De nouveaux auxiliaires ne tardent pas à se présenter. Pendant ce temps, Wandrille fait choix du lieu où sera établi le monastère.

La Seine pousse ses eaux de Rouen à la mer, en traçant de larges méandres à travers une vallée que terminent au nord des collines couvertes de bois. Elles s'entr'ouvrent de distance en distance et livrent passage à des cours d'eau, qui viennent

d'arroser des vallons fertiles et riants. Après être sorti de la boucle de Jumièges, le fleuve reçoit une modeste rivière, la Rançon, qui finit un parcours d'une demi-lieue environ. Elle s'est grossie, quelques mètres avant son embouchure, des eaux de la Fontenelle. Ce ruisseau traverse une étroite vallée, encombrée par les arbres de la forêt qui croissent en désordre. Des maisons en ruines et les débris d'un moulin sont l'unique vestige d'une exploitation agricole abandonnée, comme tant d'autres, pendant les guerres du siècle dernier. Le paysage est magnifique. La forêt, qui hérisse le vallon et couvre les flancs des collines, offre à la vue un amphithéâtre de verdure, fermé à l'est et à l'ouest, qui semble se perdre vers le nord et s'élargit au midi pour laisser libre passage au soleil. De ce côté, en effet, les collines s'abaissent et se rejoignent sur les rives de la Fontenelle. Il n'y a qu'à gravir l'une d'elles pour avoir devant les yeux un autre monde. Aussi loin que la vue peut s'étendre, au midi, au levant, au couchant, une plaine immense couverte de forêts ; plus près les arbres disparaissent et font place à des terrains où poussent l'herbe et les joncs parmi les flaques d'eau que la Seine renouvelle lorsque la marée la jette, deux fois le jour, hors de son lit.

Les siècles ont depuis fait leur œuvre. Le do-

maine de la forêt a diminué au profit des prairies et des champs. Le fleuve endigué a retiré ses eaux des terrains marécageux, devenus sains et fertiles. Les villages et les hameaux, épars dans la plaine et sur les collines, témoignent de la vie et de la richesse qui surabondent. Mais ces transformations laissent au site sa grandeur et sa beauté.

Wandrille, qui aime la solitude où l'homme peut vivre en tête-à-tête avec son Créateur, a l'âme prête à saisir l'influence assainissante d'une belle nature. Il choisit le vallon de Fontenelle pour l'emplacement du futur monastère. Les forêts et les terres qui s'étendent au nord de la Seine, appartenaient, depuis quelque temps, à Erkinoald, qui les avait obtenues du fils d'un certain Bothmar, en échange d'un domaine situé dans le Vexin. Le fisc royal s'en était dessaisi en faveur de ce dernier, au temps du roi Dagobert. Erkinoald est un personnage éminent, universellement estimé à cause de sa charité inépuisable. Clovis II lui a confié la charge importante de maire du palais, après la mort d'Egat. Des liens étroits l'unissaient à la reine Bathilde. C'est lui qui l'avait achetée jadis d'un marchand d'esclaves. La jeune captive anglo-saxonne fut traitée par lui avec une religieuse délicatesse et reçut dans sa maison l'office très honorable alors d'échanson. Son maître

se disposait à la prendre pour femme, après la mort de son épouse. La modestie de Bathilde et sa volonté de rester vierge lui firent éviter cet honneur. Mais elle ne put échapper, dans la suite, au désir du roi Clovis II, qui, en l'épousant, la fit monter sur le trône.

Cet Erkinoald n'est pas, au reste, un étranger pour Wandrille. Sa mère, nous dit le premier des biographes, appartenait à la famille de notre saint. La parenté, les amitiés anciennes, le souvenir des fonctions remplies à la cour, font ainsi à Wandrille dans le royaume une situation exceptionnelle, dont son œuvre bénéficiera, pour le plus grand avantage de l'institut monastique.

Il ne reste plus qu'à prendre possession de la vallée de Fontenelle et à commencer les premiers travaux de l'installation (1er mars 649). Le saint moine et les compagnons qu'il a recrutés se mettent généreusement à l'œuvre. Il leur faudra des années pour la conduire à terme. Nous ne saurions reconstituer les diverses phases par lesquelles dut passer cette fondation monastique. Les rares indications échappées à l'oubli ne le permettent pas. On peut néanmoins s'en servir pour ébaucher un tableau exact de ce qu'ont produit ces années de fécond labeur.

Les serviteurs de Dieu construisent les cabanes

qui les doivent abriter, pendant les travaux d'installation. Cela fait, ils organisent aussitôt leur vie monastique, faisant à l'office divin et à la prière plus personnelle la part qui leur revient. La psalmodie exerce sur les lieux où on la célèbre une action sanctificatrice. Ils s'arment ensuite de la cognée et de la pioche pour arracher les massifs d'arbustes, abattre les arbres, défoncer le sol. Ce défrichement de la vallée et des flancs des collines fait couler en abondance leur sueur. Bientôt tout change d'aspect. Les troupeaux paissent dans les prairies où croît une herbe abondante. Les bœufs labourent les champs qui produiront de belles récoltes. Les jardins remplis de légumes et les arbres fruitiers sont la réponse de la terre aux fatigues des moines cultivateurs. Wandrille est toujours à leur tête. Ce premier travail de défrichement ne sera pas interrompu de sitôt. La communauté verra ses besoins augmenter avec le nombre de ses religieux ; et c'est de son domaine qu'elle devra tirer les moyens d'y pourvoir. Or, ce nombre deviendra considérable. Trois cents moines seront bientôt accumulés dans la vallée. Cet accroissement du peuple monacal, qui rappelle celui de Luxeuil aux beaux jours de saint Colomban, commence de bonne heure. Le saint bâtit en conséquence.

Les moines ne sont pas seulement des colons intrépides; ils deviennent architectes et maçons. La nécessité le leur impose. Comment pourraient-ils, sans cela, élever leur monastère? Il ne leur suffit point de bâtir grandement. L'auteur de la seconde vie, qui a sous les yeux l'édifice construit par eux, célèbre l'architecture des églises. Elles sont d'un très bel aspect (*egregio cultu*). La basilique principale a deux cent quatre-vingt-dix pieds de longueur (un peu moins de cent mètres), et trente-sept de large; ce qui est immense pour l'époque. Les moines ont dû se transformer en carriers et arracher à la colline les pierres qui entrent dans la construction, après avoir été soigneusement taillées. Comme la plupart des grandes églises monastiques de la période mérovingienne, la basilique de Fontenelle sera dédiée au prince des apôtres. C'est dans son enceinte que les moines chanteront ordinairement les louanges de Dieu. Elle donne, par ses proportions et sa beauté, une grande idée du monastère et de la mission qui lui incombe.

On ne place guère alors qu'un autel par église. Le temple est l'écrin de l'autel et la demeure d'un saint. Force est donc de multiplier les temples, pour augmenter le nombre des autels et donner un sanctuaire aux bienheureux que l'on

désire particulièrement honorer. L'abbé de Fontenelle, prévoyant que les prêtres seront nombreux dans sa maison, fait donc bâtir plusieurs églises. La deuxième, construite en l'honneur de l'apôtre saint Paul, est beaucoup moins grande que la basilique principale, cela va sans dire. A défaut de vastes proportions, elle a pour elle la richesse et la beauté du travail. L'auteur des *Gesta abbatum* la dit admirable (*mirandi operis*). Elle est située à quelques mètres de Saint-Pierre, dans la direction du midi. Une troisième église est bâtie, entre la rive opposée de la Fontenelle, et le pied de la colline; elle a pour titulaire le saint martyr Laurent. Il y en a une quatrième, au nord du monastère, sous le vocable de saint Pancrace. D'autres sanctuaires s'élèveront encore dans la suite.

Les lois de l'Église, strictement observées à cette époque, ne permettent pas de livrer au culte une basilique avant qu'elle ait reçu la consécration solennelle des mains d'un évêque. Celui-ci, en la dédiant, renferme des reliques sous la pierre de l'autel. Saint Wandrille avait envoyé à Rome son neveu, pendant les travaux de construction, chercher des ossements de martyrs et quelque souvenir pieux des saints apôtres. On considérait alors comme des reliques l'huile des lampes, qui

brûlaient devant les confessions, les linges qui avaient touché au corps d'un bienheureux ou servi à son autel. Le pape Vitalien accueillit avec bienveillance la demande du pieux moine de Fontenelle et lui donna de nombreuses reliques. Ce fut pour l'abbaye un trésor apprécié. Au premier rang des saints dont elle reçut les souvenirs glorieux, figurent les apôtres saint Pierre et saint Paul, et les saints martyrs Pancrace et Laurent. Le simple fait de mettre les quatre églises sous leur vocable le prouve suffisamment.

Rome n'est pas seulement la ville des saints; elle est encore la cité des lettres. Les moines de la Bretagne et de la Gaule mérovingienne qui voulaient posséder les écrits des saints Pères ou un exemplaire de la Bible, allaient les demander aux religieux de ses monastères basilicaux, quand ce n'était point au pape lui-même. Gond eut la bonne fortune de se procurer quelques copies de livres saints et les ouvrages de quelques Pères, en particulier de saint Grégoire le Grand. Il reprit la route de Fontenelle, chargé de son précieux fardeau.

Les basiliques étaient terminées, lorsque le pèlerin arriva. Ses frères reçurent les souvenirs sacrés et les reliques, dont il était le porteur, avec une enthousiaste solennité. Ils n'auraient pas fait mieux, si les bienheureux Pierre et Paul les

eussent honorés d'une visite, à la tête d'un brillant cortège de martyrs. Tout était donc prêt pour la consécration des églises de Fontenelle. Saint Ouen se rendit à l'appel de l'abbé et donna leur complément sanctificateur aux œuvres entreprises par lui, en procédant aux rites sacrés de la dédicace. Le Christ avait pris possession de ses temples; les saints étaient installés chez eux. Il n'y avait plus qu'à inaugurer dans l'enceinte des basiliques la célébration du saint sacrifice et le chant de la louange divine.

Saint Ouen ne se borna point à répandre sur l'abbaye de Fontenelle les consécrations liturgiques. L'abbaye reçut de lui une attestation officielle de son existence. Par cet acte, le prélat déterminait sa situation canonique dans le diocèse. Cette charte de fondation, munie de la signature de saint Ouen et des personnages qui assistaient à la cérémonie, a disparu comme tous les documents relatifs aux origines de Fontenelle. Elle présentait des clauses identiques à celles qui se trouvent encore dans le privilège épiscopal de fondation, inséré par Marculfe dans son précieux recueil de formules. Ces textes contiennent l'expression authentique des sentiments auxquels les fondateurs obéissaient; ils font connaître, en même temps, l'importance qu'avait aux yeux de l'Église l'éta-

blissement d'un monastère. Cette formule a donc, malgré sa généralité, sa place dans l'histoire de saint Wandrille.

« Au saint seigneur, au frère vénérable dans le Christ, frère N..., abbé du monastère, et à toute la communauté réunie dans le monastère de N..., fondé en l'honneur des Bienheureux, l'évêque.... L'affection que nous vous portons nous engage à prendre, sous l'inspiration de la lumière divine, les mesures propres à vous assurer le repos et à les sanctionner de telle façon qu'elles puissent, avec le secours du Seigneur, durer toujours, dans l'espoir d'obtenir de Dieu une récompense éternelle qui ne sera pas inférieure au service que nous rendons à ses pauvres. Qu'on ne nous accuse pas d'innover; car nous nous bornons à promulguer, par respect pour les saints, les décisions et les ordres de tous nos bienheureux frères, puisque, grâce aux ordonnances des pontifes et des rois, les monastères de Lérins, d'Agaune et de Luxeuil et tous les autres fondés en si grand nombre dans le royaume des Francs, jouissent de ces privilèges de liberté. Nous croyons devoir insérer dans cette charte ce que vous et vos successeurs aurez à observer, avec l'assistance de l'Esprit-Saint, et ce que l'évêque du diocèse devra fidèlement garder.

« Lorsque l'abbé demandera avec sa communauté que l'un de ses religieux remplisse dans le monastère les fonctions sacrées, nous devrons, nous ou nos successeurs, lui conférer les saints ordres. L'évêque consacrera les autels du monastère sans recevoir de rétribution; il enverra gratuitement chaque année le saint chrême, si on le lui demande; lorsque la volonté de Dieu aura rappelé de ce siècle l'abbé, il instituera celui que la communauté aura choisi dans son sein. Ni nous, ni les évêques, nos successeurs, ni les archidiacres, ni les autres clercs, ni les fidèles du diocèse ne pourront exercer aucune autorité dans le monastère, sur ses domaines et le personnel de ses serviteurs, qu'ils les possèdent déjà ou qu'ils lui soient plus tard accordés par les princes ou par les particuliers; nous leur interdisons de prélever des redevances sur ce monastère, comme il leur est défendu d'en prélever sur les paroisses et les autres monastères du diocèse; de prendre, soit maintenant, soit plus tard, ce que les hommes craignant Dieu donneront, présenteront à l'autel; de s'approprier les livres ou les objets destinés au culte divin.

« L'évêque ne pénétrera jamais dans l'enclos du monastère, si ce n'est pour prier et sur l'invitation de l'abbé et de ses moines. Quand il ira prendre

part à la prière commune ou rendre quelque service, il se contentera, après la célébration des saints mystères, d'un repas frugal; puis il rentrera immédiatement chez lui. Dans ces conditions, les moines, qui portent le nom de solitaires, jouiront, par la grâce du Seigneur, d'une paix parfaite; et, menant une vie conforme à leur règle sainte et aux exemples de leurs bienheureux pères, ils pourront mieux prier pour le bien de l'Église et pour le salut du roi et de la patrie. Il appartient à l'abbé de corriger ses moines, s'il leur arrive de violer les prescriptions de la règle. Au cas où il serait impuissant à le faire, l'évêque diocésain interviendrait; car on ne viole jamais les prescriptions canoniques, en prenant les mesures propres à assurer la paix des domestiques de la foi. Si quelqu'un d'entre nous, ce qu'à Dieu ne plaise, avait la témérité, soit par perfidie, soit par avarice, d'enfreindre ce qui vient d'être réglé, il serait voué à la vengeance divine, frappé d'anathème et privé durant trois ans de la communion de ses frères. Notre volonté est que ce privilège reste toujours en vigueur. Pour lui donner toute l'autorité possible, nous avons résolu d'y apposer notre signature avec celle des évêques, nos frères. »

Par cet acte, l'Église reconnaissait officiellement l'existence de l'abbaye de Fontenelle.

Les quatre sanctuaires élevés par Wandrille ne suffisaient point à la piété de Wandrille et de ses moines. Les saints paraissaient heureux en cette société; l'arrivée de leurs reliques permet de le croire. Un diacre nommé Sindard, que les intérêts du monastère avaient amené dans les provinces méridionales du royaume, en rapporta des reliques de saint Amans de Rodez et de saint Saturnin de Toulouse. On ne pouvait se contenter d'offrir à ces bienheureux un simple reliquaire; il leur fallait une demeure, c'est-à-dire une église avec son autel. Saint Saturnin eut la sienne, sur les flancs de la colline, en face de la grande basilique, au milieu des arbres de la forêt et en un site d'où le vallon apparaît dans toute sa beauté. On logea saint Amans à Goville, sur les bords de la Seine, à seize cents pas en amont. Cet oratoire solitaire plaisait au saint abbé. Des cellules construites à ses côtés reçurent plus tard quelques moines. C'était une étape entre Fontenelle et Jumièges. Saint Ouen, qui aimait à visiter ces florissants monastères, s'y rencontra maintes fois en la compagnie des saints Wandrille et Philibert. Les lits sur lesquels ils prenaient leur repos et les sièges dont ils usaient pendant les entretiens furent religieusement conservés. On les vénérait comme des reliques au IX^e^ siècle. Le serviteur de

Dieu construisit une dernière église, ce fut la septième, en l'honneur de Notre-Dame, près des sources de la Fontenelle, à Caillouville. Les miracles obtenus par l'intercession de la Vierge en firent bientôt le centre d'une dévotion très populaire.

L'église, quelle que soit son importance, n'est pas tout dans un monastère. Si elle est le temple de Dieu et la demeure des saints, elle ne saurait tenir lieu d'habitation à leurs serviteurs. Il faut donc à ceux-ci des maisons où remplir leurs devoirs, satisfaire les exigences de la vie et faire face aux charges multiples qui pèsent sur toute communauté monastique. Ces maisons, par la force même des choses, forment un tout, dont la basilique principale est le point d'appui. De ce fait, les proportions de cette dernière et son style architectural imposent à l'ordonnateur de l'édifice des conditions rigoureuses. Le nombre croissant des religieux demande au reste que l'on bâtisse grand.

La nature du sol et la disposition des lieux présentent des difficultés graves. C'est dans l'espace restreint, qui va d'une colline à l'autre et au fond d'une vallée, traversée par le ruisseau, qu'il faut construire la grande basilique, le réfectoire avec la cuisine et ses dépendances, une salle pour les réunions des frères, un ou plusieurs dortoirs assez

vastes pour donner un lit à chacun, un portique mettant les divers corps de logis en communication et fournissant aux moines un abri tranquille quand vient l'heure de la lecture et des réflexions privées, sans parler de l'hôtellerie, du cellier, des magasins, des étables, des remises, des ateliers, et, en un mot, de tout ce que réclame le fonctionnement d'une réunion d'hommes actifs et nombreux. L'exécution de pareils travaux suppose des efforts considérables, dirigés avec un grand art et servis par des ressources énormes.

La vallée de la Fontenelle voit en quelques années la réalisation d'une merveille, un monastère complet, pourvoyant par le travail de ses membres à ses besoins et aux exigences de ses rapports avec la société. C'est la cité chrétienne du moyen âge. L'église et la demeure des frères sont un foyer de travail civilisateur. L'exploitation agricole se développe avec la communauté. Elle comporte l'élevage des bœufs et des chevaux, qui fournissent aux moines laboureurs ses auxiliaires indispensables; des brebis, qui donnent leur laine pour la confection des vêtements. Le lait est mis à profit. La dépouille de ses animaux est transformée par des ouvriers habiles en un cuir, qui deviendra lui-même chaussure, et en velin, sur

lequel le copiste écrira. Les greniers s'encombrent de récoltes. Les moulins sont mis en mouvement par le ruisseau. Les frères travaillent le bois des grands arbres, abattus dans la forêt; d'autres sont à la forge. Pendant que cette activité s'exerce au profit du monastère, les cultivateurs améliorent le sol. Ils découvrent sur le coteau des endroits exposés au soleil du midi et protégés contre les vents du nord et les pluies violentes du couchant. Ils y plantent des vignes, qui fournissent en automne une vendange suffisante.

Nous ne saurions, après treize siècles, juger de l'effet produit par le spectacle de cette cité vivante sur les populations rurales. Les moines eux-mêmes ne reviennent pas de leur propre enthousiasme. De longues années après la fondation, l'auteur des *Gesta abbatum* cherchera dans la Bible les formules les plus expressives pour traduire ses sentiments : *Quam pulchra tabernacula tua, Jacob, et tentoria tua, Israel! Ut vallis nemorosa, ut horti juxta fluvios irrigui, ut tabernacula quæ fixit Dominus, quasi cedri prope aquas*[1]. C'est une civilisation nouvelle en acte. D'elle-même, sans effort, elle s'impose à l'admiration de toute une région, qui ne se contente point de l'admirer. Il faudra

1. Num., XXIV, 5-6.

du temps pour que cette leçon de choses produise tout son effet.

Le caractère de ceux qui la donnent exerce lui aussi son influence. Ce sont des hommes voués au service de Jésus-Christ. La fidélité à ses enseignements domine leurs existences et leur vie est transformée par son amour. L'action qu'ils exercent est par là imprégnée d'une force surnaturelle, qui en fait un très utile apostolat. Cette méthode d'organisation demande de longues années. Mais l'institution monastique les possède, puisqu'elle dure dans les individus qui passent.

Saint Ouen n'attendit pas la fin des constructions de l'abbaye de Fontenelle pour comprendre les services que les moines rendent à l'Église et à la société. L'année même où saint Wandrille mit la main à l'œuvre, il s'occupa personnellement du monastère de *Pentale*, jadis fondé par saint Samson à l'extrémité du diocèse de Rouen. L'abbé venait de mourir. L'absence de règle précise dans cette communauté permettait à l'évêque d'exercer sur elle une autorité presque sans limite. Saint Ouen profita de cette situation et mit à sa tête un homme qu'il jugeait capable de lui assurer un beau développement. Son élu portait le nom de Germer. Le pontife l'avait connu à la cour des rois Dagobert et Clovis II. Il songeait depuis longtemps à em-

brasser la vie religieuse. Il exécuta son pieux dessein, le jour où il eut assuré l'avenir de son fils Amalbert, en le recommandant au roi.

Germer se rendit auprès de saint Ouen. Il contracta sans retard les engagements monastiques. Son saint ami, lui croyant assez de vertu et d'expérience pour gouverner un monastère, le fit abbé de *Pentale*. Le nouvel abbé eut à prendre des mesures que plusieurs trouvèrent excessives. Il n'en fallut pas davantage pour exciter contre lui une haine sauvage dans ces cœurs, restés barbares jusque sous le froc. Ces malheureux essayèrent de le tuer. Germer, découragé par cet attentat, se démit de sa fonction et mena paisiblement la vie érémitique dans une grotte où saint Samson avait déjà vécu. Il abandonna, quelques années plus tard, le diocèse de Rouen et fonda dans celui de Beauvais un monastère florissant, qui fut connu dans la suite sous le nom de Saint-Germer-de-Flay.

Saint Wandrille eut bientôt un émule en la personne de saint Philibert. Il avait, comme Germer, Ouen et Wandrille, vécu à la cour. La vocation religieuse l'en fit sortir de bonne heure pour le conduire au monastère de Rebais, fondé par Dadon, son ami. L'abbé Aile y maintenait dans leur intégrité les observances colombaniennes, qu'il avait

apportées de Luxeuil. Philibert fut un moine fervent. A la mort de l'abbé, ses confrères lui demandèrent de prendre sa succession.

A Rebais, pas plus qu'à Pentale, l'habit et les pratiques religieuses ne transformaient les natures, du jour au lendemain. Les moines gardaient les passions violentes de leur race et de leur temps. Elles éclataient parfois avec fureur, sans qu'on puisse toujours saisir les motifs de ces éclats. Une de ces mutineries monacales déconcerta Philibert. Il abandonna les moines de Rebais et entreprit, dans le but de compléter sa formation personnelle, un pèlerinage monastique. Il visita Luxeuil, Bobbio, et les principaux monastères de France et d'Italie, observant avec un soin jaloux jusqu'aux moindres détails des règles suivies. Il obéissait, en somme, à l'esprit qui avait animé saint Wandrille. Comme lui, il chercha dans le diocèse de Rouen un monastère où exercer une expérience si sagement acquise.

Clovis II et Bathilde lui donnèrent la forêt de Jumièges. Philibert construisit une basilique, plusieurs oratoires et une vaste abbaye, que ses nombreux disciples remplirent bientôt. Quelques lieues séparaient Jumièges de Fontenelle ; les domaines étaient limitrophes. Ce voisinage, loin de nuire au développement des deux maisons, provoqua entre

abbés et moines une émulation sainte, qui stimula leur zèle et féconda leur labeur. Ce furent, pour l'Église de Rouen, deux foyers intenses de vie chrétienne. Philibert et Wandrille cherchaient, l'un et l'autre, à faire régner dans leurs familles monastiques les traditions saintes. Les entretiens qu'ils avaient roulaient sans nul doute sur ce grave sujet. Leurs disciples bénéficiaient des lumières qu'ils se communiquaient. Saint Ouen, qui avait pour les deux abbés une affection profonde, prenait part à leurs conversations. La connaissance des hommes et de la société et l'expérience qui lui venait de sa sainteté et de l'exercice de ses fonctions le mettaient à même de leur donner des conseils utiles. Les trois saints aimaient à se réunir, pour ces conférences, dans la petite celle de Saint-Amans-de-Goville, située entre Fontenelle et Jumièges.

CHAPITRE V

LE MONASTÈRE ET L'ABBÉ

La fondation d'un monastère au VII^e^ siècle est une chose assez complexe. Il ne suffit pas, en effet, de défricher le sol et de bâtir. Ce travail tout matériel est d'une importance secondaire. Par lui, le fondateur dispose un corps. Pendant l'exécution de cette tâche, il lui faut en poursuivre une autre, beaucoup plus délicate et difficile; c'est la formation de l'âme qui doit habiter le corps et le vivifier. Cette âme est faite de la communauté monastique. Le recrutement des individus qui la composent ne présente pas trop de difficultés. Mais ces hommes, pour devenir moines, ont besoin de recevoir une formation personnelle sérieuse. Cela fait, il reste à les organiser, de manière à ce que la place occupée par chacun et les fonctions qui lui sont attribuées concourent au bien commun, tout en lui donnant le moyen pratique de se sanctifier.

Cette organisation, qui assure l'avenir et le succès d'une maison religieuse, est de nos jours singulièrement facilitée par les règles précises, auxquelles supérieurs et inférieurs conforment leurs pensées et leurs actions. Il en allait autrement à l'époque où vivait saint Wandrille. L'Église n'imposait aucune règle. Tout fondateur avait le droit de prescrire à sa communauté celle qui lui plaisait, du moment qu'elle ne présentait rien de contraire aux maximes de l'Évangile et aux lois généralement admises par les chrétiens. Il pouvait, si bon lui semblait, en composer une lui-même. On préférait généralement choisir une règle, œuvre d'un saint et expérimentée dans un monastère connu. Souvent aussi l'abbé qui établissait un nouveau groupe monastique combinait plusieurs règles, de manière à former un tout plus ou moins harmonieux. C'est ainsi que procédèrent saint Wandrille et saint Philibert.

Nous avons parlé de la fusion qui s'était opérée à Luxeuil même, entre les règles de saint Colomban et de saint Benoît. Il en sortit une forme de vie monastique, qui devint celle de la plupart des monastères mérovingiens. Plusieurs ajoutèrent à ces deux règles des éléments puisés à d'autres sources, à saint Césaire d'Arles, par exemple; ce fut le cas de saint Donat de Besançon; ou

à des usages locaux antérieurs ; c'est ce que fit l'auteur de la règle connue sous le nom de *Regula Magistri*. Il n'est pas téméraire de penser que l'abbé de Fontenelle conserva, lui aussi, dans la règle de sa communauté quelques prescriptions dont l'expérience lui avait montré la sagesse.

Il ne put guère emprunter à saint Colomban que son organisation de l'office divin et son système de pénitence régulière, qui est la partie la plus originale de son œuvre. Dans quelle mesure les reproduisit-il ? On ne saurait le dire avec certitude. Celui qui est familiarisé avec les monuments de la discipline monastique que l'antiquité nous a légués se rend immédiatement compte de ce qu'il a pu demander à saint Benoît. La règle du patriarche du Mont-Cassin présente un monastère nettement organisé et qui fonctionne. C'est ce qui la caractérise. On peut modifier les détails de l'observance, en faisant à l'austérité une place plus ou moins grande ; cette règle conserve néanmoins sa physionomie, et le monastère, restant dans le cadre tracé par son auteur, ne s'éloigne pas du type bénédictin.

Voici une esquisse de la communauté, telle que saint Wandrille la put organiser. A l'entrée, le service de l'hôtellerie où sont reçus les voyageurs, les pauvres et les amis ; un frère en a la garde ; on

lui fournit des aides, en cas de nécessité urgente. La demeure des étrangers est située auprès de la porte, à laquelle est préposé un homme mûr, le portier, qui est l'intermédiaire habituel entre les moines et les gens de l'extérieur. Le noviciat est comme le vestibule de l'abbaye. Il forme une partie distincte de l'édifice. C'est là que passent leur année d'épreuve et de formation les aspirants à la vie monastique. L'abbé les confie à un frère expérimenté. Ceux qui en sont jugés dignes s'incorporent par la profession à la communauté pour leur vie entière. La direction du temporel, qui comporte la surveillance générale des intérêts, le soin du cellier, de la cuisine, des travaux agricoles, revient au cellérier. Pour alléger le fardeau de cette fonction, la règle lui donne des auxiliaires, qui s'occupent des outils, du mobilier, des livres. L'infirmier prend soin des malades. La plus grande partie des services intérieurs de la maison est remplie tour à tour par des religieux. Tous ces officiers, institués par l'abbé, exercent, sous ses ordres et son contrôle, les fonctions que la règle et sa volonté leur attribuent. Il a, pour le seconder dans la surveillance et le maintien de la discipline générale, le prieur et les doyens. C'est ce qui forme l'ossature du monastère.

La communauté ainsi constituée n'a plus qu'à

vivre. Le sommeil et l'alimentation de ses membres sont soumis à un ordre fixe, que ne troublent jamais l'arbitraire des supérieurs ou la volonté propre des inférieurs. Chacun a de quoi satisfaire les nécessités urgentes de la nature, sans que la moindre préoccupation vienne altérer la paix de son âme. L'abbé et ceux avec qui il partage l'exercice de son autorité ne bénéficient d'aucune exception. L'égalité fraternelle le demande.

Il y a longtemps que les moines chantent dans la basilique les louanges du Créateur, lorsque la lumière du jour fait son apparition. Leur liturgie nocturne est prolixe, surtout en hiver. Cette longueur n'est qu'au détriment du sommeil. Il fait si bon prier et chanter, quand tout s'absorbe dans le silence. Du point du jour au commencement de la nuit, de trois en trois heures, les moines vont à l'église, et chantent de nouveau les merveilles de Dieu. Cette fréquence de la prière liturgique consacre toute l'activité de leur être; leur existence est une oraison qui surnaturalise le travail. Ces chants d'hommes, unis par la communauté d'esprit, de sentiment, de vie, ont sur le monde qui les environne une influence surnaturelle. C'est un exorcisme intense et continu. La société humaine en a toujours besoin. Il se fait ainsi une effusion de grâces abondantes. On ne saurait exagérer la

part qui revient à cette liturgie des moines dans l'œuvre de la civilisation chrétienne.

Il reste encore de longues heures pour travailler. On mène une vie extraordinairement laborieuse dans les cloîtres de cette époque, où les moines ont tout à faire par eux-mêmes. Saint Wandrille ne se borne pas à donner des ordres, à en faciliter l'exécution par la prudence de son gouvernement, à se rendre un compte exact de ce qui se fait. Un chef n'est jamais mieux obéi que s'il commande par ses exemples. C'est vrai, surtout au champ du labeur quotidien. Aussi les frères le voient-ils à leur tête, pendant qu'ils sont occupés à la culture et aux moissons. Son grand âge aurait pu, sur la fin de ses jours, le dispenser de cet assujettissement pénible. Il préfère continuer sa participation au travail commun, toutes les fois que l'intérêt du monastère ou des raisons graves ne le retiennent point ailleurs.

C'est pendant qu'il est occupé dans une prairie au milieu des frères, que Dieu intervient en sa faveur d'une manière miraculeuse. L'installation des moines à Fontenelle n'a pas été sans rencontrer d'opposition. Quelques particuliers paraissent gênés de leur présence; entre autres, un certain Betton, chargé de la garde des forêts royales. Il dut leur céder la place et chercher ailleurs une

installation. De là, chez lui, une rancune qui n'attend, pour éclater violemment, qu'une circonstance favorable. Elle doit surgir un jour ou l'autre. Quatre ans après l'arrivée des serviteurs de Dieu, il passe non loin des sources de la Fontenelle. Les moines et l'abbé y font alors un travail quelconque. Leur vue le jette dans une colère folle. Le démon n'est pas, au reste, étranger à cet éclat. Betton porte ses armes. Saisissant sa lance, il se précipite, comme un furieux, sur Wandrille. Mais, au moment où il va le transpercer, une force mystérieuse paralyse son bras levé ; ses mains laissent échapper l'arme, qui s'enfonce dans le sol aux pieds du bienheureux. Le garde, saisi par le démon, tombe devant lui, en proie à une crise violente. Wandrille prend en pitié ce malheureux que les frères conduisent à la maison, où ils le gardent jusqu'au lendemain. Il le guérit alors par ses prières, et lui rend la liberté. C'est en souvenir de cette intervention du Seigneur que les moines élèvent sur les lieux une basilique sous le vocable de la Vierge Marie.

Cette ardeur au travail est prescrite par la règle et les traditions de tous les monastères. La nécessité l'impose avec une force non moins grande. Car les frères n'ont au début pour vivre que le fruit de leur labeur personnel. Dieu permet que

cette situation pénible se prolonge quelque temps. Il leur arrive même de connaître les angoisses de l'indigence. Le cellérier — il s'appelle Baltfrid — voit un jour les provisions de blé diminuer rapidement. L'époque de la moisson est encore éloignée. On n'a d'ailleurs aucune ressource pour faire un achat. Le cellérier a la douleur de constater qu'il ne reste plus rien. Il fait part de cette détresse à l'abbé Wandrille. Celui-ci entend cette communication avec la tranquillité d'âme dont les saints possèdent le secret. « Le Créateur de toutes choses, répond-il, a su préparer un repas dans le désert à ses serviteurs; il a pu, en multipliant les pains, rassasier cinq mille hommes. » Sa confiance n'est pas trompée. La reine Bathilde, qui prend grand intérêt à cette fondation monastique, a eu, pendant son sommeil, le pressentiment surnaturel de l'extrémité à laquelle les moines de Fontenelle se trouvent réduits. Le jour venu, elle fait charger de provisions des chariots, que ses serviteurs conduisent au monastère. Le saint abbé reconnaît, dans cette générosité royale, la miséricordieuse Providence du Seigneur, qui n'abandonne jamais les siens.

Les moines accordent, dans leur existence, une bonne part à la lecture des Saints Livres et des écrits des Pères de l'Église. Ils ont chaque jour

des moments déterminés pour cela. On leur donne une facilité plus grande les dimanches et jours fériés, puisque le travail manuel est alors sévèrement interdit. Ils se partagent, à ces heures, les quelques manuscrits de la bibliothèque qu'ils lisent seuls, lorsque le nombre restreint des volumes ne les oblige pas à se réunir quelques-uns autour d'un seul lecteur. Cette lecture, qui se fait très lentement, est une véritable étude, par laquelle l'esprit essaie de pénétrer par la méditation à travers le texte jusque dans l'âme d'un écrivain.

Il ne faudrait pas s'exagérer le rôle de l'étude dans les monastères de la Gaule mérovingienne, et les assimiler à ceux de la Grande-Bretagne. On peut se demander s'il y eut au VII^e^ siècle, dans le monde occidental, des foyers de vie intellectuelle plus actifs que ceux des principaux groupes monastiques bretons. Mais l'intelligence de nos pères ne connaît pas alors les mêmes besoins. Les moines apprennent ce qui est indispensable aux hommes d'Église, cherchant en cela, avec une nourriture pour leurs âmes, des sciences d'une utilité toute pratique. Ceux qui ont reçu au préalable une formation intellectuelle, peuvent l'entretenir. Il y a sous la direction de saint Wandrille des hommes éminents pour leur époque, qui seront jugés dignes

de gouverner les Églises les plus importantes du royaume. Cela suppose dans la communauté un niveau élevé. Mais les moines n'ont, pour la plupart, en entrant qu'une formation médiocre, si même ils en ont une. On doit leur donner une instruction sans laquelle la vie monastique est généralement impossible. Elle se développera ensuite, grâce aux fréquentes lectures et à l'étude réfléchie des vérités religieuses. Il n'y a pas à conclure de là au fonctionnement d'écoles savamment organisées. Les monastères carolingiens recevront ce bienfait des moines bretons. Ceux de la période antérieure sont peuplés d'hommes pratiques et actifs. Il y a trop à faire au VII^e^ siècle, pour qu'on ait le loisir de donner à l'esprit une culture, impossible au sein d'un monde à qui le travail opiniâtre des générations précédentes n'a pas légué, avec un développement réel de la civilisation, un certain bien-être.

Le monastère est avant tout une colonie d'ascètes, Saint Wandrille en est intimement persuadé. Sa longue expérience de la vie religieuse l'a personnellement rompu à tous les exercices de l'ascèse la plus élevée. Ses exemples tiendront à ses disciples un langage très éloquent. Il est dans son rôle d'abbé de leur enseigner cet art et de disposer tout de telle façon que les occupations maté-

rielles deviennent pour le moine une occasion de vaincre ses appétits déréglés, et de soumettre son âme et son corps aux maximes de la perfection évangélique. Les individus attendent de lui une formation personnelle, que sa direction doit entretenir et compléter. Mais son action se fait plutôt sentir sur l'ensemble de la communauté. La règle peut bien la contenir dans la pratique de la vertu. Le bon vouloir de chacun est capable d'exciter le bon zèle. Mais seul l'abbé a la mission et la puissance de communiquer à tout le corps monastique l'intensité de vie religieuse, qui anime les cœurs et les pousse à la recherche de la perfection. C'est de tous les devoirs de sa charge le plus important et le plus rigoureux.

Saint Wandrille s'en acquitte avec sagesse et dévouement. Père des âmes, il se fait tout à tous. C'est le véritable pasteur, tel que le Seigneur veut qu'il soit, dit le premier de ses biographes ; il prodigue sa vie pour son troupeau. Sa mansuétude adoucit les cœurs amers et sait les transformer. Son humilité ramène à la pratique du devoir ceux qui s'en éloignent. Sa doctrine gagne au Seigneur une multitude d'hommes. C'est bien le scribe instruit de l'Évangile, qui puise dans son trésor des vérités anciennes et nouvelles. Il affermit les hésitants ; il fortifie les faibles ; il assiste les débiles ;

il soutient pour eux la lutte contre le démon. Satan rôde autour de son troupeau comme un lion rugissant; le pasteur a le bonheur d'arracher à sa gueule les brebis qu'il dérobait; il les ramène au bercail et panse leurs plaies. Ses paroles, tout imprégnées de réminiscences bibliques, témoignent du zèle que le saint abbé déploie au service des âmes. Mais pourquoi le moine écrivain garde-t-il pour lui la connaissance des traits qui lui inspirent ces réflexions touchantes, mais vagues? Ils auraient vivement intéressé la postérité monastique.

Le souvenir des enseignements donnés par l'abbé de Fontenelle resta profondément gravé dans le cœur de ses disciples; et ils eurent soin de le transmettre à leurs successeurs. Le même biographe en donne la substance. Il est à reproduire textuellement. Voici ce que Wandrille disait à ses moines: « Si tu jettes les regards en arrière, mon fils, tu agis en homme qui se repent d'avoir embrassé la vie qu'il mène et veut se reprendre dans les liens du siècle. Mon très cher fils, l'homme doit toujours être disposé à s'humilier et à monter plus haut. Nous ne devons pas compter les années que nous passons au monastère, mais plutôt celles que nous vivons dans la pratique irréprochable des commandements divins. Et s'il nous arrive de nous enorgueillir, parce que nous ne vi-

vons pas en la compagnie des voleurs et que nous ne partageons point la société des homicides et des parjures, entrons dans nos consciences pour examiner ce que sont nos actes : n'avons-nous de haine contre personne ? sommes-nous empressés à éviter tout propos désobligeant ? nous laissons-nous enfler par la superbe, séduire par l'ambition, souiller par la luxure, emporter par la colère, entraîner par la vaine gloire ? ne nous abandonnons-nous point au rire immodéré et aux conversations oiseuses ? Gardons-nous avec tout le soin désirable la charité, la paix, la joie et la bienveillance ? Tout cela nous est nécessaire, si nous voulons que le Seigneur nous trouve disposés à exécuter son œuvre, à n'importe quel moment. Le Seigneur alors se réjouira en nous voyant et il nous préparera une couronne, tandis que le diable, déjoué, sera dans l'affliction ; car la plus grande tristesse de l'ennemi est de voir le moine très prompt à exécuter les ordres de Dieu.

« Mes fils, prenez toutes vos précautions pour échapper à la moindre souillure ; nous passons dans la pureté le jour présent et nous ignorons ce que le lendemain nous réserve. Rappelons-nous fidèlement que, après avoir été jadis enfants de ténèbres, la miséricorde divine nous a fait la grâce d'être enfants de lumière. Éloignons donc de nous

l'œuvre des ténèbres, et parcourons la voie des préceptes du Seigneur comme en plein jour. Veillez à ce que le diable n'aille point vous lier dans son sac avec la corde de la livide jalousie. Que la charité fraternelle soit votre lien et servez-vous les uns les autres. Votre adversaire, en vous voyant unis de la sorte, s'enfuira bien loin; car il ne peut même pas approcher de celui qu'il voit uni d'esprit et de cœur avec ceux qui l'entourent. C'est la charité de Dieu qui les solidarise. Ceux qui possèdent l'unité de pensées et de sentiments, les *unanimes*, sont assurés de la victoire sur leur ennemi. »

Telle est l'ascèse de Wandrille, c'est-à-dire sa tactique dans les combats intérieurs de la vie religieuse. Il donne à tous la leçon autorisée de l'exemple personnel, en ne laissant jamais une occasion de triompher de lui à Satan et aux passions humaines, qui lui servent de troupes auxiliaires. Les victoires du chef déconcertent l'ennemi et entretiennent le moral des soldats. Il leur montre comment éviter les traits empoisonnés que Satan décoche contre eux. Mais cette tactique de défense ne suffit pas. Ceux qui veulent rester maîtres du terrain doivent prendre l'offensive. On le sait à Fontenelle. De là, cette prospérité spirituelle et temporelle qui fait la consolation du véné-

rable fondateur jusque dans son extrême vieillesse. Tant de sainteté enracine bien avant dans le sol son œuvre monastique et lui donne une puissance de vie capable d'assurer son existence et, au besoin, ses résurrections à travers les siècles et les ruines.

Les moines qui habitent ce monastère sont venus lui demander de les conduire à la sainteté. L'intensité de ce désir varie avec les individus. Mais tous lui doivent la vocation monastique. Leur nombre finit par s'élever à trois cents. Un chiffre pareil n'a rien d'extraordinaire au VII^e^ siècle. Ils viennent d'un peu partout. Nul abbé n'avait alors la pensée de restreindre son recrutement à une catégorie spéciale de fidèles. Les Francs et les Gallo-Romains sont reçus avec la même facilité. Au reste, la fusion des races, déjà fort avancée, ne permettrait plus guère de les distinguer. Le fils de l'homme *illustre* et l'ancien officier du palais y coudoient l'enfant du colon et de l'esclave. Tous vivent dans une fraternité monastique complète.

Les moines sortis des rangs de ce que nous appellerions aujourd'hui le peuple, sont, cela va sans dire, les plus nombreux. Mais leur masse, bien que formant, alors comme toujours, le principal élément de l'armée religieuse, ne laisse guère émerger les individus aux yeux de l'histoire. Ceux dont

le nom est conservé sont généralement sortis des classes supérieures. Les écrivains de cette époque, qui unissent à une grande vénération pour l'autorité un sentiment profond de la dignité que l'enfant peut recevoir de sa famille, ne manquent pas de signaler l'origine noble de la plupart des saints.

Les divers biographes de Fontenelle ont transmis à la postérité les noms de plusieurs religieux de ce monastère. Ce sont presque tous des saints. On peut se demander si, Luxeuil mis à part, il serait possible de trouver ailleurs une pareille litanie. Le propre neveu de saint Wandrille, Godo ou Gond, vient en tête. Il fut l'un des premiers moines de la nouvelle fondation. C'est lui, on s'en souvient, qui acquit le domaine du fils de Bothmar et qui, sur l'ordre de son oncle, s'en alla chercher à Rome des reliques et des livres. Avant la mort de Wandrille, il partit pour le diocèse de Troyes, où il éleva une église en l'honneur de saint Pierre; elle a pris dans la suite le vocable de son fondateur. Le monastère d'Oye (*Augia*), dont elle fut la basilique, devint par la suite prieuré simple de l'ordre bénédictin[1]. On célébrait sa fête à Fontenelle, le 24 juillet.

1. Situé près de Sézanne, diocèse de Troyes. La vie de saint Gond a été publiée par dom Martène, *Amplissima collectio*, t. II, 795-804. Voir aussi, *Cartulaire de l'abbaye*

Il suffit de mentionner Baltfrid, à qui son abbé confia la cellérerie, et Sindard, diacre, qui eut plusieurs missions à remplir en Aquitaine. Wandrille fut un jour informé qu'un postulant sollicitait son admission. C'était un homme jeune encore. Il commença par lui soumettre les difficultés que présente la vie religieuse. La première épreuve montra vite les espérances que l'on pouvait fonder sur le nouveau venu. Il se nommait Ansbert et venait de la cour de Clotaire III, où il remplissait les fonctions de référendaire ou chancelier. Sa famille habitait le diocèse de Rouen. Ses parents l'avaient fiancé à une jeune fille du nom d'Angadresme. Mais celle-ci avait promis au Seigneur de lui garder sa virginité. Ansbert était capable de la comprendre. Ils rompirent d'un commun accord les fiançailles. Angadresme reçut des mains de saint Ouen le voile des vierges et fonda dans la suite le monastère de l'Oroer, au diocèse de Beauvais. Cela se passait quelques années avant l'entrée d'Ansbert à Fontenelle. Celui-ci se forma promptement, sous la direction de Wandrille, à l'exercice des vertus religieuses. On le vit s'appliquer avec une égale ardeur à l'étude et au travail des mains. C'est lui qui donna au saint abbé la

de Saint-Pierre-d'Oyes, près Sézanne, par Ed. Barthélemy. Châlons, 1884, in-8.

pensée de planter une vigne sur les coteaux de Fontenelle. La confiance et l'estime de ses frères lui valurent l'honneur et la grâce d'être élevé au sacerdoce. Nul ne mérita plus que lui l'affection de l'abbé et de l'évêque. Ils devaient l'un et l'autre l'avoir pour successeur.

Sainte Angadresme eut un parent moine de Fontenelle, Lantbert, qui fut appelé, vers la fin de 678, à gouverner l'Église de Lyon. Wandrille l'honorait de sa prédilection ; il fut son successeur immédiat. Lantbert reçut, pendant qu'il remplissait la charge abbatiale, un prêtre breton, inscrit sur la liste des saints de Fontenelle. Condède, suivant l'exemple d'une foule de ses compatriotes, avait quitté la Grande-Bretagne pour la France. Après quelques années de vie érémitique, il résolut d'aller vivre auprès de saint Lantbert. L'abbé et ses moines l'accueillirent comme un ange de Dieu. Il avait en sa compagnie plusieurs disciples. L'existence dans un grand monastère parfaitement organisé lui sembla trop douce. Il obtint de se fixer avec ses compagnons dans l'île de Belcinac, située au milieu de la Seine, à une petite distance de Fontenelle. Le monastère fondé par lui et les domaines qui lui furent accordés, restèrent la propriété de l'abbaye[1].

1. L'île de Belcinac a depuis disparu.

Le saint abbé Lantbert vit mourir un pieux prélat, qui avait reçu de saint Wandrille l'habit monastique. Le bienheureux Erembert était né à Poissy. Ses divers biographes ne disent rien de son existence au monastère. Wandrille vivait encore, lorsque la volonté du roi Clotaire III et l'élection du peuple fidèle le firent monter sur le siège épiscopal de Toulouse. C'est probablement après sa consécration que le diacre Sindard fit un voyage en Aquitaine et rapporta une relique de saint Saturnin. Le pieux évêque conserva toute son affection au monastère de Fontenelle. Il voulut s'y retirer pour attendre en paix son dernier jour (671). Son frère, Gamard, qui possédait la terre de sa famille, embrassa lui-même la vie monastique à Fontenelle. Ses deux fils Namnacus et Zachée suivirent son exemple.

Un noble personnage, qui habitait le diocèse de Rouen, donna sa confiance et son amitié à saint Wandrille, dès les premiers temps de la fondation. Après l'avoir assisté de son mieux, il lui offrit son fils pour qu'il menât sous sa conduite la vie religieuse. L'enfant se nommait Désiré et le père Wanninge. Celui-ci possédait de vastes domaines, sur les bords de la mer, à Fécamp. Saint Ouen le traitait en ami et reçut l'hospitalité dans sa demeure pendant ses courses évangéliques. Il avait

exercé dans le royaume de Neustrie les importantes fonctions de duc.

Les moines de Fontenelle bénéficièrent de sa générosité. Il voulut faire plus encore et fonder lui-même un monastère. L'auteur de la seconde vie prétend qu'il en établit plusieurs. L'une de ses fondations est intimement liée à l'histoire de notre saint.

Le diacre Sindard, dont il a été question déjà, recevait à Bordeaux l'hospitalité dans un monastère de religieuses, toutes les fois que les intérêts de l'abbaye l'appelaient en Aquitaine. Cette maison avait pour abbesse une sainte femme du nom d'Hildemarque. Son hôte l'entretenait évidemment de Fontenelle, de son abbé, de ses moines. On pressait de questions à cette époque les moines et les clercs en voyage. Il n'y avait aucun autre moyen de savoir ce qui se passait ailleurs. La curiosité était surtout éveillée, quand on avait à faire à un religieux vénérable, appartenant à un monastère fondé, gouverné, habité par des saints. Tout ce qu'il pouvait dire causait une grande édification. Hildemarque, après avoir entendu Sindard, conçut pour saint Wandrille une admiration profonde. Elle eut même le désir d'aller en Neustrie, afin de profiter de son voisinage et de sa doctrine. Car son âme, espérait-elle, aurait tout à gagner sous

la conduite d'un pareil maître. Dieu l'invita, dans un songe, à exécuter ce dessein. Sindard, à qui elle ouvrit son cœur, ne put que l'encourager à suivre les ordres célestes. Ils firent ensemble la route de Fontenelle.

Le saint abbé la reçut comme une envoyée du Seigneur. Sa présence dans le diocèse de Rouen était, en effet, un événement providentiel. Wanninge avait été favorisé, lui aussi, d'une manifestation surnaturelle de la volonté divine. Pendant une maladie grave, sainte Eulalie, pour laquelle il avait une dévotion confiante, lui apparut en songe et lui annonça que Notre-Seigneur, sur sa demande, prolongeait son existence de vingt années. Elle lui donna l'ordre de fonder au lieu même où il se trouvait, à Fécamp, un monastère, en ajoutant la défense expresse d'en donner le gouvernement à n'importe quel membre de sa famille. Car, dès cette époque, on voyait des fondateurs obéir à la pensée trop humaine de chercher parmi les leurs un abbé ou une abbesse, lorsqu'ils établissaient un nouveau monastère.

Saint Wandrille fut le premier confident de Wanninge. Sainte Hildemarque arrivait donc à un moment très favorable. Le pieux duc fit construire une basilique et un monastère. Sa situation lui permit de l'inaugurer avec beaucoup de solennité.

Ce fut saint Ouen qui consacra l'église, en sa qualité d'évêque diocésain. Le roi Clotaire et ses principaux officiers prirent part à la cérémonie. Un premier groupe de moniales se trouva promptement assemblé. Le noble fondateur, usant du droit que lui conférait une coutume très ancienne, institua la première abbesse. Il ne fit que confirmer le choix de la bienheureuse Hildemarque, proposée par saint Wandrille. L'abbé de Fontenelle reçut de lui la mission d'exercer sur l'abbesse et sa communauté un contrôle efficace. Afin de rendre son autorité plus réelle, il lui donna par testament ce monastère. Fécamp prospéra sous le gouvernement de l'abbesse Hildemarque, la protection de Wanninge et la direction de Wandrille.

Quelques années après la mort de ce dernier, les moniales eurent l'insigne honneur de posséder au milieu d'elles l'illustre évêque d'Autun, saint Léger. Ce pontife avait pris courageusement la tête des leudes de Bourgogne dans leur résistance aux prétentions ambitieuses du maire du palais, Ebroïn. Quand la victoire se fut prononcée en faveur de ce dernier, Léger éprouva sans retard les effets de sa colère. Après l'avoir privé de la dignité épiscopale, Ebroïn lui fit crever les yeux, arracher la langue et couper les lèvres. Il remit ensuite à la garde de Wanninge sa malheureuse

victime. Le duc, malgré son dévouement au parti vainqueur, eut pour l'évêque d'Autun une religieuse compassion. Il la lui témoigna, en lui donnant asile dans son monastère, où les moniales lui prodiguèrent le dévouement et le respect dus à un martyr du Christ. Wanninge et Hildemarque profitèrent de sa présence, pour s'animer à servir le Seigneur plus courageusement. Les prières et les souffrances de leur hôte accrurent l'efficacité des bénédictions que leur monastère avait déjà reçues de saint Ouen et de saint Wandrille.

Il y eut un autre monastère de femmes, dans le voisinage de Fontenelle, à *Logium*, près de la Seine, au lieu nommé depuis Caudebecquet. Ses origines sont trop obscures pour que l'on puisse en attribuer la fondation au saint abbé Wandrille. Il en est seulement question dans les *Gesta Abbatum*. Cette maison avait à sa tête, au temps où l'abbé Bénigne gouvernait les moines de Fontenelle, l'abbesse Wisla, mère de Milon, qui menait la vie de reclus dans une grotte de la colline (après 717).

La pauvreté qui affligea saint Wandrille et ses disciples, au début de la fondation, ne dura pas longtemps. Elle fournit aux pieux fondateurs une occasion de fortifier leur confiance en Dieu. Ils virent bientôt que le Seigneur sait pourvoir aux

besoins des hommes préoccupés avant tout d'assurer le règne de l'Évangile sur leurs personnes et sur leur entourage. Les biens terrestres leur arrivèrent avec les novices. Il était naturel que des chrétiens, appelés à jouir des avantages de la vie monastique, contribuassent, en proportion de leur fortune, au développement matériel de la famille qui les admettait. A cette époque plus qu'à une autre peut-être, les monastères avaient besoin de domaines pour assurer l'existence de leurs habitants et pour remplir leur mission. Ils n'auraient pu, sans cela, se mêler efficacement à la vie des peuples et la pénétrer de l'influence évangélique. Les abbés et les moines du moyen âge comprirent ce rôle de la propriété religieuse. Ils voyaient en elle un instrument indispensable à l'œuvre que Dieu leur avait confiée. Il ne faut donc pas s'étonner du soin qu'ils ont mis à la constituer.

Les hagiographes de Fontenelle avaient sous les yeux les archives de leur abbaye, où les titres de propriété étaient conservés soigneusement. Ils ont pu, les uns et les autres, grâce à la richesse de cette source d'informations, nommer quelques-uns des domaines offerts à saint Wandrille par ses novices. C'est d'abord le pieux Wanninge qui ne voulut pas priver son enfant de sa dot; ne pouvant

rien lui donner, puisqu'il l'avait consacré au Seigneur, il se plut à enrichir son monastère. Les biens, apportés par les nouveaux venus, n'étaient pas toujours, il s'en faut, situés auprès de Fontenelle. Le patrimoine de Chaucy, légué par saint Ansbert, était dans le Vexin. Hartbain, fils d'Erembert, habitait la région de Paris ; il jouissait d'une grande fortune et portait, à cause de ses fonctions au service du roi, le noble titre d'*illustre*. Lorsqu'il reçut l'habit religieux des mains de Wandrille, il lui donna son *prædium* de Boissy. C'était un vaste domaine, qui suffit plus tard à l'entretien d'un petit monastère.

Erembert, que le saint abbé guérit de la fièvre, lui témoigna sa reconnaissance, en lui offrant son *prædium* de Villy (Vistlaicum), situé dans la partie septentrionale du diocèse de Rouen. Cet homme de bien exposa, dans la charte de donation, les sentiments qui l'animaient. C'est au Christ, déclare-t-il, qu'il fait ce don, en la personne de son serviteur. Il est heureux et fier de pouvoir faire participer le Sauveur à sa fortune terrestre, espérant obtenir de lui une part de ses biens éternels. Pourrait-il, du reste, donner à son domaine une destination plus utile ? Le roi ne peut mettre la main sur des terres qui appartiennent au Christ ; les agents du fisc sont dans l'impossibilité

de les saisir; si un malhonnête homme vient à les réclamer injustement, les juges ne pourront les enlever, pour les lui attribuer, à leur détenteur légitime. Un héritage, mis sous la garde de Dieu, est donc en sûreté.

Ces considérations ne rassurent pas complètement le bienfaiteur. Voilà pourquoi il sanctionne son acte d'un anathème terrible : que le malheureux, capable de porter atteinte aux droits du monastère sur cette propriété, soit condamné irrévocablement aux flammes éternelles. Et c'est par là qu'il termine. On ne pouvait dire plus. Ce langage, si simplement chrétien, était compris de tous et agréé des pouvoirs publics. Le frère de saint Érembert, Gamar, qui se fit moine avec ses deux fils, donna en même temps que sa personne un domaine qu'il possédait près de Poissy.

Le noble Warathon, plus tard maire du palais de Thierry III, comptait parmi les protecteurs des moines. Saint Philibert de Jumièges reçut de lui le domaine sur lequel il fonda le monastère de Montivilliers (v. 684). Il avait donné, quelques années auparavant, à saint Wandrille, des terres situées dans le pays de Talou.

La propriété monastique s'accrut donc rapidement, soit par les dots des religieux, soit par les offrandes des fidèles. Ces générosités continuèrent

après la mort de saint Wandrille. L'auteur des *Gesta abbatum* les raconte avec une certaine complaisance. Fontenelle vit bientôt à la tête d'une véritable fortune terrienne. Elle était fort dispersée. Quelques-uns de ses domaines se trouvaient dans le diocèse de Saintes et d'Angoulême. Il y en eut de plus éloignés encore ; celui de Donzère en Provence, par exemple, qui fournissait aux moines leur provision d'huile d'olive.

La mise en culture et l'administration de ces terres imposaient à l'abbé et à ses aides un travail considérable. Les serfs et les colons, qui faisaient partie intégrante des *villæ* monastiques, s'aquittaient du gros labeur. Les religieux avaient assez à faire de cultiver ce qui entourait leur demeure.

Pour avoir une idée de ce que put être alors l'existence de cette puissante abbaye, il faudrait se mettre devant les yeux l'état lamentable de la plupart des terres qu'on leur donnait, la situation pénible du personnel attaché à leur exploitation, la difficulté des communications, le peu de ressources que l'on rencontrait. Les moines devaient faire face à tout. Ce fut le grand service qu'ils rendirent à la société mérovingienne. Nous ne pourrions donner à ce fait le développement qu'il

comporte, sans sortir des limites que nous trace une simple monographie.

Le nombre des moines augmentait chaque jour à Fontenelle. Le monastère, malgré ses proportions, ne pouvait les contenir tous. Il eût été imprudent de bâtir encore. L'abbé vit dans cette affluence un secours qu'il lui serait facile d'utiliser pour l'administration du domaine monastique. Les bienfaiteurs avaient eu quelquefois la pieuse pensée d'élever une église sur leurs terres. Quelques-uns ajoutèrent des habitations propres à loger des religieux. Saint Wandrille n'eut qu'à déverser le trop-plein de son abbaye dans ces petits monastères. Ce furent pour Fontenelle autant de dépendances. On appela plus tard ces maisons des prieurés. Les moines qui les habitaient veillaient aux intérêts matériels du domaine et assuraient en même temps le service religieux de la population rurale fixée dans le voisinage. Leur prieur, choisi par l'abbé, restait sous son entière dépendance. Des relations incessantes maintenaient entre ces petites colonies et la grande famille monastique une étroite union.

Les premiers essaims que Wandrille détacha de son abbaye furent installés à Saint-Saturnin et auprès de l'église de Saint-Amans, à Goville. Il paraît avoir obéi, en les établissant, à la seule

pensée de diminuer le nombre excessif de ses moines. Car les habitants d'une celle aussi rapprochée n'auraient pu soulager l'administration commune. Tout autre fut la condition des frères envoyés à Boissy, sur le *prædium* d'Hartmann. Warraton, en donnant des terres à son saint ami, fit construire un oratoire et un monastère, qui fut occupé promptement. Il était situé, on se le rappelle, dans le pays du Talou[1] et semble pouvoir être identifié avec Brémontier. C'était vraisemblablement une terre inculte, comme il y en avait tant alors. Aussi ne portait-elle le nom d'aucune localité. Le lieu où les moines habitèrent reçut de leur présence le nom fort simple de petit monastère, *monasteriolum*, *Montreuil*. Nous n'avons pas à suivre le développement de ces prieurés sous les successeurs de Wandrille.

Il avait fallu, dès l'origine de l'abbaye, assurer son avenir, en lui donnant à elle et à ses propriétés la consécration royale. C'était la seule autorité reconnue. Par le fait d'une organisation sociale et politique toute primitive, elle s'exerçait forcément de la manière la plus personnelle. Tant qu'une institution n'avait pas obtenu du prince une reconnaissance publique de son existence, de

1. Arrondissement de Neufchatel.

ses droits, elle était sans garantie aucune, exposée aux injustices et aux attaques de toutes sortes. Mais du jour où le roi déclarait la connaître, il la prenait sous sa garde et s'engageait à la défendre contre toute agression injuste.

Lorsque saint Gond eut acheté d'Erchinoald le domaine de Fontenelle, il reçut, avec l'acte de vente, les titres antérieurs pouvant, au besoin, servir à prouver la légitimité de la possession. Saint Wandrille se mit alors en mesure d'obtenir la confirmation royale. Clovis II la lui accorda, suivant la coutume, au champ de Mars de l'année 650. L'évêque de Rouen se chargea lui-même de présenter sa requête au prince. Le texte du diplôme royal ne nous a pas été conservé : mais on peut le reconstituer à l'aide du formulaire officiel de Marculfe : « Le roi Clotaire, aux hommes apostoliques, nos pères, et aux hommes illustres, un tel, comte de la région, et à tous les fonctionnaires, présents et à venir. La clémence des princes doit accueillir avec une bienveillance particulière les requêtes des pontifes et donner plein effet à ce qui leur est demandé au nom du Seigneur, afin de recevoir la récompense de ce qu'ils accordent aux serviteurs de Dieu pour assurer leur tranquillité; car une foi parfaite leur donne l'assurance que le Très-Haut considère

comme s'adressant à lui-même tout ce que l'on fait avec piété en faveur des domestiques de la foi. Puisqu'il est certain que l'abbé Wandrille a construit un monastère en l'honneur de saint Pierre sur son domaine de Fontenelle, où il a réuni un certain nombre de moines, notre clémence, faisant droit à sa demande, pour assurer le repos des serviteurs de Dieu, daigne promulguer ce précepte en vertu de notre autorité, de telle sorte que ces moines puissent toujours habiter en ces lieux, conformément aux règles de la vie religieuse ; nous le concédons d'autant plus volontiers que le droit public ne souffre jamais de ce que l'on donne aux domestiques de la foi, dans le but de leur assurer la paix. Que nul ne nous fasse l'injure de croire que nous innovons en cela, puisque les monastères établis dans notre royaume jouissent depuis fort longtemps de ce privilège de liberté, en vertu des décisions royales et conformément aux ordres des évêques. Que le présent monastère ait, avec le secours divin, les mêmes avantages.

« En conséquence, nous déclarons sanctionner à ce monastère la propriété de tout ce qu'il a pu recevoir ou de ce qu'il recevra à l'avenir en villas, en domaines, en biens quelconques, choses ou personnes, tel que l'évêque de Rouen l'a stipulé

dans le privilège qui nous a été soumis. Il est interdit à cet évêque, à ses successeurs, aux archidiacres et à leurs représentants, comme à n'importe qui, de ravir au monastère le moindre de ses biens, d'y exercer aucun droit, en dehors de ce qui a été stipulé par écrit, d'y opérer des échanges, et de prendre les objets consacrés au culte. Ils ne pourront jamais se présenter dans ce monastère, si ce n'est pour prier, avec le consentement de l'abbé et de ses religieux, sans qu'ils aient à en souffrir le moindre détriment. Dans ces conditions, le monastère pourra grandir et prospérer, sans être troublé, selon notre désir. Nous interdisons, en outre, aux juges et à n'importe qui de s'emparer de ce qui peut appartenir aux moines, s'ils n'ont obtenu tout d'abord leur consentement, sous peine d'encourir la colère divine et notre ressentiment personnel, et d'avoir à payer au fisc une forte amende. Pour donner à ces ordres toute leur efficacité, avec l'assistance du Christ, et leur assurer une autorité définitive, nous allons les signer de notre propre main.[1] »

Par cet acte, Clovis II donnait au monastère de Fontenelle ce que nous appellerions aujourd'hui

1. *Formulæ Marculfi monachi*, l. I, 2. *Pat. lat.*, LXXXVII, 699-701.

la reconnaissance légale et assurait son indépendance vis-à-vis des agents du pouvoir. Ce premier témoignage de bienveillance fut suivi de beaucoup d'autres. Son épouse Bathilde portait plus d'intérêt encore à saint Wandrille et à son œuvre. Il put obtenir d'elle des concessions de domaines et des privilèges, que ses historiens n'ont pas cru devoir mentionner. Les autres donations faites à son abbaye furent très probablement confirmées par ces princes. Mais le caractère personnel de ces dons portait à craindre que les promesses d'un roi ne fussent point acceptées de son successeur. Il était, en pareil cas, prudent de renouveler, à chaque changement de règne, les actes de confirmation et les privilèges.

L'abbé de Fontenelle jugea cette précaution indispensable, lorsque l'âge et les infirmités lui annoncèrent une fin prochaine. Plusieurs années s'étaient écoulés depuis la fondation du monastère; il y en avait sept que Clotaire III, fils de Clovis II, gouvernait la France entière. Sa mère Bathilde exerçait en son nom une autorité, qui fut profitable aux intérêts temporels et moraux du pays. Wandrille avait dans la sainte reine une protectrice personnelle, qui connaissait par expérience les grâces dont le ciel le favorisait. C'est de sa bouche qu'elle apprit l'ordre dans

lequel ses enfants mourraient. Les événements ne tardèrent pas à vérifier sa prophétie.

Le saint abbé n'avait plus la force d'entreprendre un voyage à cheval. Il monta dans un char que traînaient des chevaux ou des mulets et prit la route de Palaiseau, où résidait Clotaire III. Le prince lui concéda généreusement tout ce qu'il lui demandait. Une dernière confirmation fut encore sollicitée et obtenue cinq ans plus tard, au palais de Compiègne, pendant le champ de Mars (666). Son monastère était désormais solidement établi; il pouvait attendre en paix la récompense céleste de ses vertus et de ses travaux.

Non content de donner à l'abbaye de Fontenelle et à ses vastes domaines la sanction de l'autorité royale, Clotaire l'exempta de quelques-unes des charges qui pesaient le plus lourdement sur les sujets des princes mérovingiens. Les fonctionnaires, mal rétribués par le pouvoir, livrés à leur propre initiative dans l'accomplissement de leur office, avaient des exigences d'autant plus difficiles à supporter qu'ils semblaient agir sans règle et sans contrôle. Le cortège des rois ou des grands officiers en voyage et des soldats n'étaient pas moins onéreux pour les habitants. Outre cette gêne matérielle commune à tous, les moines se voyaient exposés à des troubles et à des ennuis

qui risquaient de compromettre les avantages pacifiants de leur solitude. Le prélèvement des impôts créait des embarras tout aussi pénibles. Les grands propriétaires, laïques, clercs ou moines, cherchèrent de bonne heure à les éviter. Ils n'avaient qu'à se débarrasser de la tyrannie des intermédiaires, pour être en tout sous la dépendance du roi. Le diplôme d'*immunité* conférait ce privilège.

Ceux qui l'avaient obtenu étaient dispensés des impôts d'État. Le comte et ses subordonnés ne pouvaient entrer sur leurs terres, soit pour y prendre gîte, soit pour percevoir quelque redevance publique, soit pour lever des troupes, dresser leur tribunal et exercer la justice. Tel est le privilège que saint Wandrille obtint; il s'étendait à l'abbaye de Fontenelle et à toutes ses possessions. Le prince qui le concédait voulait par ce moyen honorer le Seigneur et ménager à ses religieux le moyen de pratiquer fidèlement leur règle, dans l'espoir que leur vie sainte et leurs prières attireraient sur sa personne et le pays la bénédiction divine.

CHAPITRE VI

L'APOSTOLAT DES MOINES DE FONTENELLE
MORT DE SAINT WANDRILLE

Un vaste monastère, avec plusieurs basiliques, peuplé par une armée de moines que conduit un saint abbé, des domaines considérables dont la paisible jouissance leur est assurée, voilà ce qu'eut en peu de temps l'abbaye de Fontenelle. La société, qui lui prodiguait ses faveurs, attendait en échange des services importants. Le secours surnaturel que donne une communauté fervente est considérable. On l'appréciait fort au VII^e^ siècle. Mais il n'expliquerait pas suffisamment l'abondance des biens temporels entre les mains des serviteurs de Dieu. Ils étaient riches en somme ; et la richesse s'accorde peu avec le rôle austère des simples contemplatifs. Les moines reçurent leur fortune par des voies toute providentielles, parce qu'ils savaient en faire l'usage social et chrétien qu'elle comporte.

Ils menèrent une existence pauvre, laborieuse et pénitente, comme des gens condamnés à vivre péniblement de leur propre travail. Une administration économe et sage trouvait moyen de multiplier des ressources, qui appartenaient aux pauvres, si nombreux à cette époque de misère et de désordre. Les indigents n'étaient pas les seuls à en profiter. Les voyageurs qui circulaient à travers le pays avaient un gîte assuré dans les monastères. L'espoir de rencontrer sur leur route ces maisons de Dieu déterminait l'itinéraire qu'ils avaient à suivre. En pourvoyant à leurs besoins, les moines remplissaient une fonction sociale qui parfois devenait onéreuse. Les professionnels du vagabondage augmentaient ce peuple ambulant. Ils vivaient eux aussi de la charité monastique. Combien ils durent être nombreux à certaines heures de crise, après les guerres par exemple!

Les infirmes ne manquaient pas non plus. Il y avait une foule d'hommes, de femmes, que l'âge, les maladies, le malheur mettaient dans l'impossibilité de gagner leur vie. La société mérovingienne ne possédait aucune institution pour le soulagement de ces misères. Les abbayes prirent à leur charge cette nouvelle fonction, qui fut souvent lourde à porter. Aussi voit-on fréquemment les abbés du VII^e^ siècle établir auprès de l'hôtel-

lerie un hospice de malades et de vieillards, dont le nombre variait avec leurs ressources. Saint Wandrille n'eut pas le temps d'organiser ce service de charité. Cet honneur revint à saint Ansbert. Il commença par créer un premier hôpital pour douze infirmes. Les bénédictions du ciel, qui descendaient toujours plus abondantes sur sa maison, l'engagèrent à développer cette entreprise sainte. Il fit élever deux bâtiments pouvant recevoir chacun quarante pauvres. Le revenu de plusieurs domaines fut destiné à leur entretien. On leur demandait en échange d'assister aux offices de jour et de nuit, autant que leur santé le permettait, et de prier pour le salut du peuple chrétien. La plupart des monastères s'adjoignaient ainsi, pour honorer leur saint, un pieux bataillon de pauvres. Ils étaient connus sous le nom d'immatriculés, *matriculati*.

Les terres de l'abbaye possédaient toute une population rurale, chargée de les cultiver. Elle formait comme une extension de la famille. Les droits que le propriétaire avait sur elle lui imposaient un certain nombre de devoirs. Le plus important consistait à leur rendre possible la pratique des obligations religieuses. Les moines trouvaient dans leur profession elle-même un motif de s'en acquitter avec plus de soin que les laïques.

Or, à cette époque, les hommes qui jouissaient d'une grande fortune terrienne ouvraient auprès de leur demeure un oratoire pour leur service et pour celui des gens qui leur appartenaient; un prêtre, doté par eux, prenait soin de toutes ces âmes. Ce fut l'origine d'un grand nombre de nos paroisses rurales. Les moines suivirent la même ligne de conduite, avec cette difference toutefois qu'ils n'eurent point à chercher un prêtre au dehors. Ce fait ouvre sur l'action monastique un horizon curieux.

Mais saint Wandrille n'était pas homme à se contenter de l'apostolat que la charge de propriétaire porte avec elle. Il était prêtre et moine; et, à ce titre, il appartenait à Jésus-Christ et à son Église. Les intérêts des âmes devenaient les siens. Or, que voyait-il autour du domaine de Fontenelle? Des familles de paysans qui, abandonnées à elles-mêmes pendant la période antérieure, avaient perdu le souvenir de l'enseignement catholique et, par ignorance et superstition, étaient retombées dans un état voisin du paganisme. Pouvait-il se résigner à les voir ainsi victimes des plus grossières erreurs? Son amour profond de Jésus-Christ et des hommes le fit marcher sur les traces de saint Ouen, qui travaillait à la conversion de ces pauvres ignorants.

Son apostolat fut béni de Dieu. Ces infortunés, qui vivaient jusque-là comme des animaux, se convertirent à une vie chrétienne sérieuse. Sa parole les transforma complètement. Ils renversèrent leurs idoles, renoncèrent aux superstitions locales, et, au lieu de voler le bien d'autrui comme ils le faisaient depuis longtemps, ils se mirent à faire l'aumône. Leur attachement sincère à la foi et à ses pratiques les portait à témoigner extérieurement leur vénération aux prêtres et aux moines. S'ils en apercevaient un, ils couraient se jeter à ses pieds et recevoir sa bénédiction.

De pareils changements ne sont pas l'œuvre d'un jour. L'historien qui les rapporte a négligé d'énumérer les peines et les souffrances qu'ils coûtèrent au vénérable abbé. Il ne fut certainement point seul à exercer cet apostolat. Les prêtres de son abbaye lui vinrent en aide. Les uns et les autres évitaient de suivre leur propre initiative. L'évangélisation d'un diocèse est aux mains de l'évêque. C'est à lui qu'il appartient de choisir les apôtres et de leur donner une mission. Saint Wandrille avait de cette autorité un tel respect, qu'il ne sortait jamais sans en avoir obtenu la permission de saint Ouen. Les bienfaits répandus par les moines sur toutes ces populations contribuèrent beaucoup au succès de leur apostolat.

L'évangélisation resta, comme la charité, une tradition chère aux habitants de Fontenelle. Nul, parmi les successeurs de saint Wandrille, ne suivit ses exemples avec autant de soin que saint Ansbert. Les chrétiens du pays prirent alors le chemin du monastère, afin de confesser leurs fautes au vénérable abbé et de prier dans les basiliques. Ce rayonnement de la sainteté autour du monastère fit la consolation de Wandrille durant les dernières années de sa vie. Il ne pouvait plus l'activer par son apostolat direct. L'âge ne le lui permettait guère.

Ses moines admiraient toujours davantage les grâces dont le Seigneur l'avait comblé. Telle était la bonté de son cœur, que personne ne pouvait l'aborder, sans éprouver un vif sentiment de joie intérieure. Sa gravité éloignait les manifestations d'une gaieté excessive. Il avait l'art de se rendre agréable à tous. Ses préférences allaient aux pauvres et aux étrangers. S'il aimait à se faire petit avec les humbles, il savait aussi résister aux orgueilleux et les dominer. Les hommes soumis trouvaient grâce devant lui; il n'avait aucune peine à s'imposer aux rebelles. Son enseignement intéressait les religieux et les fidèles instruits; il ne dédaignait pas néanmoins de se mettre à la portée des ignorants. Les épreuves, qui ne lui

firent pas défaut, le trouvèrent plein de courage ; le succès fut incapable de l'arracher à lui-même. Ce fut en toutes circonstances un abbé prudent et discret, s'efforçant de maintenir ses moines dans le chemin droit qui conduit au ciel. Il ne lui vint pas à l'esprit de s'attribuer le succès de ses œuvres. Il rendait à Dieu gloire de tout, disant avec le Prophète : *Non nobis, Domine, non nobis; sed nomini tuo da gloriam.* De son âme montait vers les cieux une prière ininterrompue, portant au Seigneur l'expression des besoins spirituels et temporels de ses fils. Tout le peuple chrétien, les pécheurs comme les justes, trouvait place dans son oraison.

Entre autres faveurs extraordinaires, Dieu lui accorda celle de connaître les secrets des âmes. Ses religieux en firent l'expérience. Il voyait l'état intérieur de ceux qui venaient à lui, la conscience chargée d'une faute qu'ils ne voulaient point lui déclarer. Un mot de lui, et le coupable s'apercevait que rien ne lui échappait. Sa bonté miséricordieuse rendait, au reste, l'aveu singulièrement facile.

L'homme de Dieu attendait la vie future au milieu de ses disciples, qui lui prodiguaient les témoignages de reconnaissance et d'attachement. Comme tous les saints dont la vie s'est prolongée

il se plaignait de la durée de son exil sur terre. Le Prophète avait écrit jadis : *Heu mihi! quia peregrinatio mea prolongata est! habitavi cum habitantibus obscuritates, multum peregrinata est anima mea!* « Que je suis à plaindre, parce que mon exil s'est prolongé ; j'ai vécu parmi ceux qui habitent les ténèbres. Mon âme a beaucoup voyagé. » Ces paroles donnaient une formule aux sentiments qui lui remplissaient le cœur. Il aimait à les redire. « O bon Jésus, ajoutait-il, délivrez-moi, car j'ai un vif désir de vous voir. »

Sa prière fut exaucée. Mais le Seigneur tint à purifier son âme, avant de l'admettre en sa présence. Il lui envoya une légère indisposition. Pendant cette maladie, saint Wandrille eut un ravissement extraordinaire, qui dura trois jours et trois nuits. Il ne prêtait aucune attention aux hommes qui l'entouraient. Son esprit était absorbé par la contemplation de la gloire divine. De temps en temps, ses yeux s'entr'ouvraient et fixaient le ciel. On apercevait alors sur son visage une impression de sainte allégresse. Les disciples, réunis auprès de sa couche, devinaient la faveur insigne que Dieu lui accordait.

Mais comment auraient-ils résisté aux sentiments de tristesse que leur causait la perspective de sa mort prochaine ? Évidemment la pensée de

la couronne qui l'attendait au ciel les remplissait d'une douce consolation. Pouvaient-ils cependant retenir leurs larmes sur la perte d'un tel père? Ils n'avaient eu, jusqu'à ce jour, aucun souci de leur existence ou de l'avenir du monastère. Une confiance filiale absolue déversait sur l'abbé toutes leurs sollicitudes. La question du lendemain se posait devant eux pour la première fois. Elle fut pénible. Ils criaient, en sanglotant : « Qu'allons-nous devenir? Pourquoi nous abandonner si tôt, père? Nous voudrions entendre vos paroles, nous désirons tous recevoir les avertissements que vous avez coutume de nous donner. » Appels inutiles! le malade ne souffla mot. On eût dit qu'il n'entendait rien. Serait-ce la mort? se demandèrent les assistants. Et tous de se prosterner. Les larmes coulaient de leurs yeux, les sanglots soulevaient leurs poitrines. Ils suppliaient le Seigneur de ne point leur enlever un tel père, sans qu'ils aient eu, au moins, la consolation de recueillir quelques-unes de ses paroles.

Dieu les prit en pitié. Wandrille ouvrit les yeux, les appela auprès de lui, les entretint longuement. Sur lui-même, sur eux, sur divers sujets, il leur apprit beaucoup de choses qu'ils ne soupçonnaient pas. Les moines jouissaient de cette conversation suprême. Mais sa mort imminente les plon-

geait dans une anxiété profonde. Le vide que son départ allait faire parmi eux les épouvantait. Quelle consolation pour eux dans leur immense douleur, si Wandrille, avant de les quitter, désignait lui-même son successeur! Il leur semblerait l'avoir toujours à leur tête. Le moribond leur demanda de mettre leur confiance en Dieu et résuma dans ces quelques mots les enseignements de sa vie entière : « Soyez-en convaincus, si vous restez fidèles à ma doctrine, si vous observez ce que je vous ai dit, en vous affermissant dans l'unité, la charité et l'humilité, de telle sorte qu'il n'y ait jamais de division parmi vous, le monastère prospérera. Le Seigneur habitera continuellement avec vous ; il sera votre consolation et votre aide dans tous les besoins. » Pour ne point laisser leur question sans réponse, il ajouta : « Le Créateur éternel du monde, qui vous a ménagé une installation favorable où son peuple célébrera ses louanges durant des siècles, vous donnera, mes très chers fils, après le départ de ma petitesse un chef digne et dévoué. Vous avez sous les yeux deux de mes disciples les plus distingués ; ils se succéderont après moi à la tête de l'abbaye. » Il désignait les saints Lantbert et Ansbert.

Le père venait de donner à sa famille son testament spirituel. Il pouvait se reposer dans la paix

éternelle de Dieu. Après avoir reçu le saint Viatique, il garda un silence profond. Le Seigneur, pour accroître ses mérites, permit à Satan de lui livrer un dernier assaut. L'esprit mauvais n'oubliait pas les défaites que le serviteur de Dieu lui avait infligées, en arrachant à son empire des multitudes d'âmes. Il voulut se venger et, pour cela, troubler tout au moins l'heure extrême de sa vie. Que se passa-t-il aux alentours de cette âme admirable? Les moines suivaient ses angoisses, mais ils n'apercevaient rien. La paix fut enfin rendue au moribond. Ses fils l'entendirent alors prononcer à voix basse les paroles suivantes, par lesquelles il leur apprenait les attaques dont il venait de triompher : « Le Seigneur m'a régénéré par son Esprit saint dans la fontaine baptismale. Un noir démon s'est jeté sur moi. Mais le Seigneur l'a frappé au crâne et mis en fuite. » Bientôt, une joie céleste se répandit sur ses traits, et il appela quelqu'un : « Agathon, Agathon. » C'était le nom d'un bienheureux, dont il connaissait la vie et les mérites. Les moines, qui l'assistaient, eurent la conviction que Dieu envoyait à sa rencontre l'armée de ses anges et de ses saints. Un frère, qui était resté dans une cellule, fut tout étonné en entendant une psalmodie très mélodieuse. Il courut immédiatement à l'église, persuadé que l'on chantait

les psaumes pour le mourant. N'ayant vu personne, il se précipita auprès du saint et demanda aux assistants s'ils n'avaient rien entendu. Cette question les surprit; rien ne les avait frappés. Alors Wandrille fit ce dernier appel à ceux qui l'entouraient : « Pouvez-vous joindre vos voix au chœur qui psalmodie ? » Comme ils ne voyaient et n'entendaient personne, ils lui dirent : « Mais, père, nous ne savons pas qui chante. »

Son visage brillait, pendant ce temps, d'un éclat céleste. Il s'unissait de cœur au chant des esprits bienheureux. C'était la fin. Les frères retenus ailleurs accoururent immédiatement. L'âme très sainte de leur père tant aimé abandonna son corps. Les anges l'escortèrent en chantant. Le Seigneur Jésus-Christ livra les délices de son ciel au serviteur qui lui avait prodigué son dévouement.

Pendant ce triomphe céleste, sur la terre de Fontenelle, les moines chantaient eux aussi; mais les sanglots se mêlaient à leurs chants. Ils pleuraient sur un cadavre, tandis que les anges s'enthousiasmaient à la vue d'une âme glorieuse. Ceux-là se lamentaient sur le départ de leur pasteur, ceux-ci se réjouissaient en recevant un saint.

Cette scène, dont le souvenir a été filialement conservé par un témoin, se passa le 22 juillet 668, un samedi. Saint Ouen, accouru auprès de son vé-

nérable ami, avait eu la consolation d'assister à son trépas. Ce fut lui qui présida les funérailles. Le corps fut enseveli dans la basilique de Saint-Paul. Cet oratoire conserva tout un monastère souterrain où les plus vénérés parmi les disciples de saint Wandrille allèrent attendre, auprès de lui, la résurrection finale.

CHAPITRE VII

VIE POSTHUME DE SAINT WANDRILLE

I

Les saints abbés de Fontenelle.

Aussitôt après la mort, commence pour saint Wandrille une vie posthume non moins féconde que la première. C'est bien lui qui gouverne l'abbaye de Fontenelle dans la personne de ses premiers successeurs. Ces hommes de Dieu furent ses disciples; ils ont vécu de sa doctrine et de ses exemples. Son esprit, qu'il leur a laissé en héritage, les éclaire et les anime. Leurs enseignements sont un écho fidèle des siens. Ils parlent, ils commandent comme ferait Wandrille, s'il était encore là. On le sent vivre par eux au sein de sa famille monastique. Néanmoins l'abbaye ne reste pas stationnaire sous leur gouvernement. Elle grandit toujours sous l'influence de la première

impulsion reçue. Le fondateur n'est plus là, mais l'œuvre ne cesse pas un instant d'être sienne.

Après les obsèques du saint abbé Wandrille, les moines procédèrent à l'élection de son successeur. Les deux disciples qu'il avait désignés avant de mourir, sans toutefois prononcer leurs noms, étaient Lantbert et Ansbert. C'est sur le premier que se portèrent leurs suffrages. Il appartenait à une noble famille, et sa jeunesse s'était passée au service du roi. Son administration assura la prospérité de l'abbaye. Les vocations continuèrent à affluer. Il admit, entre autres, saint Condède et ses compagnons, dont il a été question précédemment.

Un autre saint, plus connu encore que Condède, reçut la tonsure monacale des mains de saint Lantbert. Saint Hermeland, ou Herbland, c'était son nom, appartenait à une noble famille du pays de Noyon et avait commencé, lui aussi, par le service du roi. Le désir d'échapper aux périls que courent les âmes au milieu du monde, le poussa vers l'abbaye de Fontenelle, où Lantbert l'admit à la profession, après un an de noviciat. La vertu du nouveau frère et son application aux lectures saintes lui concilièrent l'estime des moines et de l'abbé. Aussi mérita-t-il d'être présenté à saint Ouen, pour recevoir l'ordination sacerdo-

tale. Le renom des moines de Fontenelle se répandit au loin. L'évêque de Nantes, Paschasius, qui n'avait pas encore de monastère dans son diocèse, pria saint Lantbert de lui envoyer quelques-uns de ses religieux. Sa demande fut accueillie favorablement. L'abbé confia à Hermeland la mission de fonder, avec douze moines, le monastère désiré. Ils s'établirent à Indre, dans une île de la Loire, et surent garder, avec le souvenir de saint Wandrille, les institutions religieuses qu'il avait organisées.

Du temps de saint Lantbert, la bonne harmonie qui régnait entre Fontenelle et Jumièges faillit un instant être compromise par une question d'intérêt. Les domaines des deux abbayes voisines étaient vaguement délimités. Cet état de choses aboutit à des revendications. Chacun prétendait avoir des droits, qu'il croyait impossible de sacrifier. Saint Philibert et saint Lantbert, au lieu de porter ce différend au tribunal du roi, demandèrent à saint Ouen de le trancher. Celui-ci, après avoir obtenu l'autorisation royale, attribua sa part à chaque communauté. Fontenelle, qui reçut le lot le plus considérable, abandonna, en échange, une portion du domaine de Saint-Denis de Duclair.

Lantbert eut avec la cour les relations qui con-

venaient au chef d'une abbaye puissante et à un homme de son origine et de son mérite. Mais il eut la prudence de se tenir en dehors des divisions politiques qui agitèrent le pays, après la mort du roi Clotaire (673). Les rivalités entre Neustriens, Austrasiens et Burgondes, exploitées par Ébroïn, ramenèrent les luttes intestines des plus mauvais jours de la France mérovingienne. Les saints, qui comptent parmi les plus vénérés de l'époque, durent se mêler activement à ces querelles ; la situation qu'ils occupaient dans le royaume leur en faisait un devoir. Ce fut la cause des épreuves de saint Philibert et de la mort de saint Léger. Grâce à la sagesse de son abbé, le monastère de Fontenelle jouit, au milieu de l'agitation générale, d'une tranquillité parfaite. Loin de lui témoigner aucun ressentiment de la réserve qu'il avait gardée, pendant qu'une partie des leudes s'était prononcée contre lui, en faveur de son frère Thierry, Childéric II lui donna des preuves multiples de sa bienveillance. La reine Bathilde partageait les sentiments de son époux.

Childéric confirma les anciens privilèges de l'abbaye, et ajouta à ses propriétés de nouvelles donations. Les plus importantes étaient situées dans le Vexin et dans le Talou. Le diplôme qui attestait les largesses royales fut signé dans la

villa d'Arlaune, peu éloignée de Fontenelle, en présence de la reine, de saint Léger, de son frère Garin, de Nivon, évêque de Reims, du maire du palais, Wulfoald, et de quelques autres personnages, parmi lesquels figurait saint Wanninge. Cela se passait la cinquième année du gouvernement abbatial de Lantbert (673).

Thierry III, qui fut roi des Neustriens après la mort de son frère Childéric II, témoigna le même intérêt aux moines de Fontenelle. L'homme qui gouvernait en son nom, le maire du palais, Ébroïn, semble leur avoir été favorable. Ces dispositions contrastent singulièrement avec les cruautés qu'il fit subir au saint évêque d'Autun, le martyr Léger, et avec la sévérité qu'il eut pour l'abbé de Jumièges.

Saint Génésius gouvernait alors l'Église de Lyon. Comme la plupart des évêques connus, ses contemporains, il avait commencé sa carrière à la cour. La sainte reine Bathilde en fit son homme de confiance, on dirait presque son aumônier. C'est alors qu'il put connaître saint Ouen et les moines de Fontenelle. Son élévation sur le siège épiscopal de Lyon ne lui fit pas perdre de vue les saints des monastères de Neustrie. Il se forma aisément des relations entre son Église et les disciples de saint Wandrille. Aussi son clergé, quand

il mourut, demanda-t-il pour lui succéder l'abbé Lantbert. Saint Ouen et Ébroïn ne furent sans doute pas étrangers à cette élection (678).

Les moines de Fontenelle eurent, pour la deuxième fois, à se donner un chef. Le second des serviteurs de Dieu que leur père mourant avait désignés était au milieu d'eux, mûri par la sainteté, l'expérience et l'âge. Il s'imposait à leur choix. Saint Ansbert continua pendant quelques années l'œuvre de Wandrille et de Lantbert. L'action apostolique du monastère et la distribution des aumônes furent l'un des objets de sa sollicitude. Il n'y a pas à redire la perfection qu'il sut donner, en les organisant, à ces deux services monastiques. Il payait beaucoup de sa personne. Les chrétiens de la région, pleins d'une légitime confiance en la sagesse de ses conseils, allaient lui avouer leurs fautes, et recevoir, avec le pardon, la grâce de ses bénédictions et la lumière de ses avis. Cette pratique de la direction spirituelle, que les moines propageaient depuis quelque temps, passait peu à peu dans les habitudes chrétiennes. L'influence éducatrice du christianisme s'exerça sur les âmes par ce moyen d'une manière plus directe et plus profonde; les saints qui la conseillèrent en firent bientôt l'expérience. Ils étaient moines pour la plupart. Les fidèles, qui, grâce à leur dévouement

sacerdotal, voyaient s'affermir davantage en eux le règne du Seigneur, témoignaient leur gratitude par des largesses. Beaucoup cédaient au désir d'embrasser la vie parfaite et sollicitaient leur admission dans un monastère. C'est ce qui eut lieu à Fontenelle.

Ce développement ininterrompu de l'abbaye lui donnait une place toujours plus grande dans le diocèse de Rouen. Son abbé, en qui elle se personnifiait, devenait l'un des personnages religieux sur qui l'attention publique se fixait plus volontiers. L'éloignement de saint Philibert et la vieillesse de saint Ouen augmentaient encore l'étendue de son action et l'importance de son rôle. L'évêque l'aimait comme un fils. Prévoyait-il que l'abbé de Fontenelle serait son successeur? On ne saurait le dire. Mais ses vertus, sa science, sa connaissance des hommes et son habileté à les conduire, le désignaient suffisamment au choix des clercs et des fidèles, que préoccupait le grand âge du pontife.

Saint Ouen mourut à Clichy, le 24 août 684. Son corps fut transporté à Rouen. Le cortège qui le suivait, les fidèles nombreux qui accouraient au-devant de lui, donnèrent à cette marche funèbre l'allure d'un triomphe. Le clergé du diocèse l'attendait dans la ville épiscopale. Ansbert

était au premier rang. On lui réserva la consolation de présider les funérailles et de déposer les restes de l'illustre pontife dans l'abbaye de Saint-Pierre, où il avait lui-même choisi le lieu de sa sépulture. Après la cérémonie, les fidèles de Rouen se concertèrent pour donner un digne successeur au pontife qu'ils pleuraient. Ansbert fut le candidat unanimement acclamé. Ils s'empressèrent d'en informer Thierry III. Ce prince approuva l'élection. L'abbé de Fontenelle fut contraint, malgré ses répugnances, d'accepter le fardeau qu'on lui imposait. Il reçut la consécration épiscopale des mains de Lantbert, évêque de Lyon.

Le nouvel évêque de Rouen se donna, sans compter, aux chrétiens de son diocèse. Il fut, comme à Fontenelle, le père des pauvres. Sa bonté inépuisable et son zèle à faire régner la paix dans les cœurs, ne le mirent cependant pas à l'abri d'accusations calomnieuses. Le maire du palais, Pépin d'Héristal, le prenant pour un ennemi personnel, le relégua dans le monastère de Haumont, situé en Hainaut, sur les bords de la Sambre. Ce prince finit par lui rendre ses bonnes grâces. Mais Ansbert ne put regagner sa ville épiscopale.

Dieu lui donna quelque temps après le pressentiment surnaturel de sa fin prochaine. On vit alors jusqu'à quel point l'évêque restait moine. Les

liens sacrés qui l'unissaient à l'Église de Rouen ne lui avaient point fait oublier son monastère. Fontenelle était sa maison de famille. Il n'avait trouvé nulle part ailleurs autant de joie. La volonté expresse du Seigneur avait seule pu l'en arracher. Il exprima donc le désir de recevoir la sépulture dans cette vallée des saints, près de la tombe de son père Wandrille et au milieu de ses frères. Il mourut le 9 février 698. Son corps, transporté à Fontenelle, fut déposé dans la basilique de Saint-Paul.

Pépin regretta vivement le traitement injuste infligé à saint Ansbert. Pour lui offrir, après sa mort, une digne réparation, il fonda, d'accord avec son épouse Plectrude, sur des terres qu'il possédait dans le Vexin, le monastère de Fleury, qu'il donna aux moines de Fontenelle. L'abbaye avait alors à sa tête l'abbé Bainus, successeur de saint Hilbert, qui, lui-même, avait remplacé saint Ansbert. Ce ne fut pas le seul service rendu par le puissant maire du palais au saint abbé, qui déjà possédait son entière confiance.

Le corps de saint Wandrille reposait toujours dans la basilique de Saint-Paul, où saint Ansbert l'avait rejoint. Un autre de ses disciples, saint Erembert, archevêque de Toulouse, était enterré auprès d'eux; un quatrième saint attendait dans

le même sanctuaire la résurrection future, Wulfran, évêque de Sens. Ce dernier fut, avec saint Wandrille, le saint le plus vénéré de Fontenelle. Le malheureux sort des païens l'avait fortement ému, pendant qu'il gouvernait son diocèse. Il résolut de consacrer à leur évangélisation les années que Dieu lui donnerait encore à vivre. Après s'être démis de ses fonctions, il alla conférer de son généreux dessein avec saint Ansbert. Les Barbares de la Frise l'attiraient de préférence. Il dut prendre tout d'abord les mesures propres à faciliter son apostolat.

Comprenant que ses efforts seraient inutiles, s'il était réduit à ses seules ressources, saint Wulfran voulut se ménager le concours d'une abbaye prospère. Les moines de Luxeuil avaient montré par leur exemple ce dont était capable une communauté religieuse, lorsqu'elle entreprenait la conversion d'un pays. D'autres monastères avaient obtenu parmi les barbares de l'Austrasie orientale des résultats non moins consolants. Les moines neustriens de Jumièges ou de Fontenelle, auxquels les populations du pays de Caux et des contrées voisines devaient leur retour au christianisme, lui semblèrent tout désignés pour une pareille entreprise. L'abbé de Saint Wandrille, qui était saint Hilbert, entra pleinement dans ses vues et mit à

sa disposition plusieurs de ses religieux. Il y avait parmi eux un diacre, nommé Wandon, que nous retrouverons plus tard.

Wulfran et ses compagnons s'embarquèrent sur la Seine et, par la Manche et la mer du Nord, firent voile vers le pays des Frisons. Leur apostolat fut béni du ciel. Les païens écoutèrent avec respect les enseignements du pontife. Beaucoup parmi eux demandèrent le baptême. Le fils du duc Radbod fut du nombre. Une mort prématurée l'empêcha malheureusement de seconder, par une intervention personnelle, l'évangélisation de ses compatriotes. Les miracles du serviteur de Dieu impressionnaient vivement toutes ces populations et contribuaient au succès de ses paroles. Les conversions se multiplièrent. Mais le duc Radbod, tout en favorisant les apôtres de l'Évangile, ne consentit jamais à abandonner le culte des idoles. Après cinq années de travaux, saint Wulfran reprit le chemin de Fontenelle. De jeunes Frisons, qu'il avait miraculeusement sauvés de la mort, l'accompagnaient. Ils embrassèrent comme lui la vie monastique.

Le saint évêque, durant son premier séjour à Fontenelle, s'était occupé surtout de son œuvre apostolique. Les premiers succès obtenus le déterminèrent à resserrer par la profession reli-

gieuse les liens qui l'unissaient au Seigneur. L'abbé Hilbert lui ouvrit les rangs de sa famille. Mais l'infatigable apôtre ne s'était pas fait moine pour goûter un repos mérité. La vie monastique, en fortifiant son âme, le rendit plus apte aux labeurs évangéliques. Il partit de nouveau pour la Frise. Il revenait à Fontenelle se retremper dans la prière et les observances régulières, toutes les fois qu'il en éprouvait le besoin. Son abbé lui permit de se bâtir, près de la basilique de Saint-Pierre, un oratoire en l'honneur de saint Étienne, et une cellule pour y goûter dans une solitude profonde les douceurs de la prière. Les moines entouraient d'égards ce serviteur de Dieu, dont la sainteté se manifestait par des miracles. Pour lui, il se montrait heureux de vivre comme un enfant de saint Wandrille. Les conseils qu'il donnait aux frères se peuvent résumer en ces quelques mots : « Vivez unis, et restez fidèles aux enseignements de votre fondateur. » Wulfran mourut à Fontenelle. On l'ensevelit dans la basilique de Saint-Paul.

L'un des trois Frisons qui embrassèrent avec lui la vie monastique, a laissé un nom vénéré parmi les moines de saint Wandrille. Il se nommait Avon. Sa vertu et sa science des lettres sacrées le firent juger digne de servir à l'autel, en

qualité de diacre d'abord, puis de prêtre. C'était un religieux fort habile. Il remplit les fonctions de scribe. On conservait au monastère des livres et des chartes écrits de sa main.

Le corps de saint Wulfran ne reposa que neuf années dans la basilique de Saint-Paul. L'abbé Bainus, en voyant le culte des saints Wandrille, Ansbert et Wulfran grandir chaque jour, voulut leur ménager une sépulture qui répondît mieux à la vénération dont moines et fidèles les entouraient. C'est dans l'église de Saint-Pierre, où retentissait jour et nuit le chant des louanges divines, qu'il convenait de les transférer. On prépara trois mausolées, l'un au chevet pour saint Wandrille, les deux autres pour saint Wulfran et saint Ansbert, à droite et à gauche. Ces translations de reliques étaient pour les monastères un événement de la plus haute importance. On les accomplissait avec une solennité extraordinaire, souvent au milieu d'un concours immense de fidèles. L'anniversaire de cette cérémonie était inscrit au calendrier, comme l'une des premières fêtes de la communauté.

La translation des saints Wandrille, Ansbert et Wulfran fut fixée au lundi 31 mars de l'année 704. Une manifestation extraordinaire de leur sainteté provoqua parmi les moines de Fontenelle

une religieuse allégresse. La corruption de la tombe avait respecté les corps et jusqu'aux vêtements des serviteurs de Dieu. Ils purent les contempler, enveloppés dans les ornements qui leur servaient à l'autel, aussi bien conservés que le jour même de leurs obsèques. Ils transportèrent ces saintes dépouilles à leur nouvelle demeure. La place qu'avait occupée saint Wandrille fut immédiatement affectée à saint Érembert, enseveli au fond de la basilique de Saint-Paul.

Le développement du culte de saint Wandrille, dont témoigne la translation de ses reliques, correspond à un progrès réel de son œuvre. L'abbaye de Fontenelle n'avait pas cessé de prospérer sous la direction de ses successeurs. L'abbé Bainus, qui la gouvernait à cette époque, jouissait auprès du roi Childebert et de Pépin, le maire du palais, d'un grand crédit. Ils donnèrent l'un et l'autre à son monastère de nouveaux domaines, qui lui permirent de supporter dignement des charges de plus en plus lourdes. La confiance que ces princes lui témoignaient fut pour beaucoup dans sa nomination à l'évêché de Thérouanne.

C'est un autre saint qui reçut, après la mort de Bainus la dignité abbatiale (717). Bénigne, qui était diacre, y vécut encore quatorze années. Il traversa de pénibles épreuves. Les princes s'arro-

geaient sur les monastères une autorité excessive. Les services rendus par eux, et leurs largesses sollicitées et acceptées sans discrétion, légitimaient aux yeux de beaucoup ces usurpations. Ils avaient, au reste, la tendance naturelle aux chefs d'État de mettre les biens d'Église et les institutions religieuses sur le même pied que les domaines affectés aux diverses administrations du royaume. Certains monastères avaient des situations trop privilégiées dans le pays pour ne pas être eux-mêmes fortement secoués par les troubles politiques. Saint Bénigne s'était prononcé en faveur de Charles Martel contre son rival, le maire du palais Ragenfrid. Ce dernier, pour se débarrasser d'un personnage dangereux, le déposa de ses fonctions et, de sa propre autorité, donna l'abbaye de Fontenelle au moine Wandon, qui lui paraissait favorable. Ce Wandon était par ailleurs un homme de valeur et un excellent religieux. Il partagea la fortune de son protecteur. Trois ans après, quand Charles Martel eut vaincu le roi Chilpéric et son maire du palais Ragenfrid, il déposa Wandon, et saint Bénigne reprit le gouvernement de son monastère.

Cette situation pénible n'arrêta pas l'efflorescence de la sainteté à Fontenelle. L'abbé reçut un jour un père de famille, nommé Rotmond,

qui lui demanda l'habit et la tonsure monastique pour lui et pour son fils Milon. Ce dernier s'imposa bientôt à l'admiration générale par l'éclat de ses vertus. Après avoir fait ses preuves dans l'intérieur de l'abbaye et reçu la dignité sacerdotale, il voulut mener la vie austère des ermites. Saint Bénigne, rassuré par l'obéissance et l'humilité dont il ne s'était jamais départi, lui donna l'autorisation. Il y avait, près de la Seine et à l'extrémité du vallon où coule la Fontenelle, un coteau escarpé où Milon put aisément creuser dans le roc une vaste caverne, qui lui tint lieu de cellule. Il construisit près de l'entrée un oratoire pour célébrer les saints mystères. Ce saint homme, voulant pourvoir lui-même à ses propres besoins, se mit à cultiver quelques coins de terre, qui restaient sur les flancs de la colline. On montrait dans la suite des pieds de vigne qu'il avait plantés.

Milon et son père ne furent pas les seuls membres de cette famille qui embrassèrent la vie religieuse. Wilsa, sa mère, on s'en souvient, gouvernait les moniales de Logium, dans le voisinage de sa retraite. Cette maison était pour lui une extension de sa famille. Il aurait voulu confier à celles qui l'habitaient le soin de conserver son cadavre. Mais ses frères de Fontenelle firent valoir leurs droits et le déposèrent, après sa

mort, dans la basilique de Saint-Paul. Il convient, affirmaient-ils, que le moine reçoive la sépulture dans le monastère où il a vécu.

Les hagiographes de Fontenelle parlent d'un autre saint, nommé Baga, qui vivait à la même époque. Il était Saxon d'origine et venait de la Grande-Bretagne. Ses mérites déterminèrent son abbé à le présenter à l'évêque de Rouen, qui lui conféra l'ordination sacerdotale. Pendant les longues années qu'il passa dans ce monastère, il fut en tout un modèle de vie religieuse, sans se signaler néanmoins par aucun acte extraordinaire. Dieu fit connaître, à l'heure de sa mort, combien il l'avait pour agréable. L'abbé Bénigne était en prière dans l'église. Un frère courut lui annoncer que Baya venait de mourir. Il le trouva prosterné contre terre et absorbé par l'oraison; des larmes abondantes coulaient de ses yeux. L'abbé s'aperçut de sa présence et, pensant qu'il avait à lui parler, il interrompit sa prière et se releva pour l'entendre. « Frère Baga a quitté la société des hommes », lui dit le religieux. A ces mots, le vénérable abbé poussa un profond soupir. « O Baga, s'écria-t-il, vaillant porte-étendard de l'armée du Christ, tu es heureux de recevoir en ce moment la récompense de tes travaux; supplie le Seigneur Jésus de nous accorder la grâce de

jouir avec toi pendant l'éternité de la compagnie des bienheureux. » Les moines conclurent de ces paroles que le père abbé avait contemplé, dans la lumière divine, l'entrée de son moine au paradis.

Bénigne, à qui les moines de Fontenelle ont donné les honneurs liturgiques, est l'un des hommes qui ont le plus contribué au développement de l'abbaye. Son administration fut heureuse. L'auteur des *Gesta abbatum* énumère avec complaisance les *villæ* et les terres, qu'il réussit à acquérir. Les rois et les grands s'intéressèrent plus que jamais au progrès spirituel et temporel d'une communauté religieuse, qui s'attirait par de nombreux services la gratitude universelle. C'est le pays lui-même qui bénéficiait de sa richesse et de sa puissance. Tant de prospérité est d'ordinaire la récompense méritée d'une vie monastique généreuse et exubérante. Or cette vie, quand elle anime une maison, attire surtout les vocations. On les vit rarement plus nombreuses et meilleures. Les nouveaux frères appartenaient généralement aux premières familles du royaume. Leur présence étendait les relations de l'abbaye et leurs vertus augmentaient son prestige. L'apostolat monastique devint par le fait plus actif et plus fécond.

Cette prospérité continua sous le successeur de Bénigne (723). Ce fut l'abbé Hugues, un saint encore. Propre neveu de Charles Martel, il appartenait à la famille carolingienne. Mais les conditions dans lesquelles il reçut et gouverna l'abbaye de Fontenelle, apparaissent comme le signe avant-coureur d'une décadence qui ne se fit pas longtemps attendre. Les moines ne jouissaient plus des libertés que leur règle, les conciles et les privilèges concédés par les rois et les évêques leur garantissaient. Le maire du palais, afin d'asseoir plus fortement son autorité dans le royaume, s'arrogea le droit de nommer lui-même aux abbayes et aux évêchés, sans tenir compte de la volonté des religieux et des clercs. Ces choix ne furent pas toujours malheureux. Mais n'importe; cette violation d'un droit sacré devait avoir pour l'état monastique de funestes conséquences. Les services rendus par saint Hugues et ses mérites personnels purent écarter quelque temps les troubles et le relâchement de ses monastères; mais la cause des désordres devait finir par produire un jour ou l'autre ses malheureux effets.

Ce fut Charles Martel qui nomma saint Hugues abbé de Fontenelle. Il reçut en outre les abbayes de Jumièges et plusieurs autres, bien qu'il eût à gouverner les diocèses de Paris, de Bayeux et

Rouen. Son successeur, Landon (731), était en même temps archevêque de Reims. Les moines n'eurent pas à se plaindre de son administration. Il mourut, après un abbatiat de trois années, et fut enseveli dans sa basilique de Saint-Pierre. On lui donna dans la suite le titre de Bienheureux.

L'historien de saint Wandrille ne pouvait passer sous silence ces vénérables abbés qui ont, pendant trois quarts de siècle, continué son œuvre. On le sent vivre en eux. Cette persévérance de son action ne s'arrête pas à la période mérovingienne. On peut la suivre aussi longtemps que durera son monastère de Fontenelle. Il semble, à certaines heures difficiles, ralentir les effets de sa présence morale au milieu des siens, mais ces périodes de trouble et de relâchement ont leur terme, un jour ou l'autre. De nouveau l'âme du saint fondateur se réveille et répand sur sa famille les surabondances de la vie et de la sainteté. Cette vie posthume se prolonge à travers mille années; et elle n'est pas sur le point de finir.

Après la mort de l'abbé Landon, Charles Martel nomma successivement quelques-unes de ses créatures abbés de Fontenelle; le premier, Teutsinde, a laissé un souvenir maudit; ce fut un méchant homme. Ses successeurs Wido et Ragin-

froid s'occupèrent de tout autre chose que de leurs religieux. Pépin le Bref rendit la paix au monastère avec la liberté. Les moines élurent Wandon (742), et avec lui s'ouvre une seconde liste de saints abbés. Il représentait les saines traditions monastiques. Les épreuves d'un long exil l'avaient mûri. La vie religieuse entrait dans une voie nouvelle, qui correspondait à des besoins nouveaux. Le défrichement et la colonisation ne suffisaient plus. Les hommes, moins absorbés par les exigences matérielles de la vie, sentaient dans leurs esprits une curiosité, inconnue de la période antérieure. Le progrès politique et social, dû à l'avènement des Carolingiens, eut pour résultat immédiat l'amour de l'étude. Le bienheureux Wandon, qui s'en rendit compte, augmenta beaucoup la bibliothèque de son monastère. Les *Gesta* donnent la liste des volumes transcrits ou achetés sous son gouvernement. Il ne fut pas moins zélé pour l'honneur des reliques et la beauté de la maison de Dieu. Les moines comprenaient les sentiments élevés qui inspiraient sa conduite. Les reliques obtenues, les calices et les œuvres d'art offertes à l'Église, les manuscrits, sont à leurs yeux des biens aussi appréciables que les plus riches domaines. Aussi les énumèrent-ils, dans leurs chroniques, avec une fierté légitime.

Wandon fit élire avant sa mort par les moines le bienheureux Austrulf. Celui-ci mourut à Saint-Maurice d'Agaune (753), au retour d'un pèlerinage à Rome, après un gouvernement de six années. Son successeur, Widon, ne mérite guère le nom d'abbé. C'était un simple laïc, qui réussit à se faire donner l'abbaye de Fontenelle par le roi Pépin. Il eut le tort de livrer à des séculiers plusieurs domaines importants. Néanmoins tout ne fut pas mauvais dans son administration. On lui doit la reconstruction de l'église Saint-Pierre. Après lui, Gervold, qui avait rempli les fonctions de chapelain auprès de la reine Bertrude, abandonna l'évêché d'Évreux pour mener une vie sainte dans le monastère de Saint-Wandrille, que Charlemagne lui avait donné à régir (en 787 ou 788). Il enrichit les basiliques et la bibliothèque ; il entreprit des constructions nouvelles et obligea ceux qui détenaient injustement les biens de son abbaye à les restituer. Gervold était versé dans les sciences divines et humaines; il eut à cœur d'organiser l'enseignement parmi ses moines. L'école de Fontenelle fut dès lors très florissante. L'abbé, qui était un chantre habile, formait ses disciples à l'exécution des mélodies. Il sut gagner à la vie monastique un grand nombre de sujets. De son temps, le frère Harduin, qui occupait une

cellule d'ermite près de la basilique de Saint-Saturnin, se distingua par ses aptitudes calligraphiques ; la bibliothèque conservait plusieurs manuscrits de sa main. Il enseigna son art à quelques élèves. Les successeurs immédiats de Gervold (806) passèrent assez inaperçus.

Éginhard, qui partageait les sentiments et le zèle du grand réformateur saint Benoît d'Aniane, entreprit la restauration matérielle et morale de l'abbaye Saint Anségise, qui recueillit sa succession en 823, compléta son œuvre. Il fut, après saint Wandrille, le plus grand abbé de Fontenelle. Nous n'avons rien à dire de l'action politique et littéraire qu'il exerça dans l'empire de Charlemagne et de Louis le Débonnaire. C'était un homme capable de gouverner plusieurs monastères à la fois : les religieux de Luxeuil, de Flay et de Jumièges furent réformés par lui. Ceux de Fontenelle prospérèrent sous son gouvernement. Leur nombre s'accrut ; les études furent en honneur ; la bibliothèque s'enrichit ; il fit bâtir un nouveau monastère, plus vaste et mieux distribué que le précédent. Rien n'échappait à sa vigilance. On vit rarement une maison religieuse conduite avec autant de sagesse. Le soin qu'il prenait des intérêts matériels ne lui fit point négliger l'œuvre essentielle des moines, qui est leur propre sancti-

fication. Anségise trouvait encore moyen de s'occuper des indigents et de leur distribuer d'abondantes aumônes.

Les *Gesta abbatum*, rédigés peu de temps après sa mort, donnent sur lui, sur le monastère, sur ce qu'il renfermait et ce qui s'y faisait, les détails les plus circonstanciés. Il y aurait de quoi reconstituer la physionomie d'une grande abbaye au IX^e^ siècle. L'histoire de Fontenelle ne présente rien de comparable. Saint Anségise mourut en 833. La longue liste des abbés qui se succèdent après lui ne présente aucun nom que l'on puisse comparer aux Gervold, aux Ansbert, aux Lantbert. Quelques-uns ont cependant laissé parmi les moines de Fontenelle un nom vénéré.

Le bienheureux Gérard fut le restaurateur véritable de la vie monastique, après la longue désolation qui suivit les invasions normandes. Il eut à faire sortir des ruines un nouveau monastère et à le peupler de religieux fervents. Les saints voulurent participer en quelque sorte aux joies de cette renaissance. Les ouvriers découvrirent (1026 ou 1027), sous les décombres de la grande basilique, les trois sépultures où l'abbé Bainus avait jadis déposé les corps de saint Wandrille, de saint Ansbert et de saint Wulfran. Les reliques de ce dernier étaient encore là. De saint Ansbert et du

saint fondateur, il ne restait que de la poussière. Gérard ne put terminer lui-même l'œuvre qu'il avait si courageusement commencée. Un mauvais moine, qu'irritait son zèle à maintenir la discipline, le frappa mortellement d'un coup de hache (1031). On inscrivit la victime au calendrier du monastère, avec le titre de martyr.

Il eut pour lui succéder Gradulfe, l'un de ses disciples qui avait rempli au monastère les délicates fonctions de doyen. Il compléta la restauration monastique. Deux ans après son élection, Robert, archevêque de Rouen, et Herbert, évêque de Lisieux, vinrent consacrer solennellement la basilique de Saint-Pierre. L'abbé et les moines de Fontenelle prirent une part active à la vie religieuse qui se manifestait avec une intensité extraordinaire dans les divers diocèses de Normandie. Leur rôle toutefois ne saurait être comparé à celui que jouèrent bientôt les moines de Fécamp, de Saint-Michel et du Bec. Ils avaient eu durant les périodes mérovingienne et carlovingienne leur âge d'or. La première place appartenait désormais à des communautés nouvelles. La Providence veut que l'on se passe ainsi le flambeau. Gradulfe mourut en 1048. Il fut vénéré comme un saint.

Son frère, Robert, qui lui succéda, quitta Fontenelle en 1063 pour prendre la direction de l'ab-

baye de Saint-Germain-des-Prés. Les moines élurent à sa place un religieux de Fécamp, Gilbert ou Gerbert. A cette époque, le bienheureux Lanfranc et saint Anselme illustraient par leur science et leur éminente sainteté le monastère du Bec. Ils honoraient de leur amitié le pieux abbé de Fontenelle. Peu d'hommes s'en montraient plus dignes en Normandie. Les moines instruits et vertueux ne manquaient point autour de lui. Quelques-uns furent appelés à gouverner d'autres abbayes. Gilbert mourut (1089) en odeur de sainteté.

On ne trouve après lui qu'un seul abbé de Fontenelle qualifié de bienheureux par les moines. C'est Gauthier, qui gouverna de 1137 à 1150.

Les noms de ces vénérables abbés n'épuisent pas la liste des saints qui appartiennent à la postérité de saint Wandrille. Ils forment une litanie glorieuse, dont les habitants de Fontenelle s'enorgueillissent avec raison. C'était le premier titre de noblesse de leur illustre maison. Ils ne manquaient jamais une occasion de l'enrichir. Les religieux dont le nom est conservé par les hagiographes, devinrent presque tous à leurs yeux de saints personnages. L'honneur d'avoir connu saint Wandrille et ses premiers successeurs équivalait à une canonisation. Aussi ne faudrait-il pas donner une valeur liturgique absolue aux titres de bienheu-

reux et de saints, qu'ils ont largement distribués à leurs prédécesseurs. Tous n'eurent pas une fête spéciale. On les réunissait dans la solennité commune de la Toussaint du monastère. Treize moines de saint Wandrille figurent néanmoins au martyrologe de la sainte Église. C'est beaucoup pour une seule communauté religieuse.

II

Les reliques de saint Wandrille.

Les corps de saint Wandrille et de saint Ansbert furent solennellement transférés de la basilique de Saint-Paul dans la grande église de Saint-Pierre, par les soins de l'abbé Bainus. L'incendie qui consuma ce sanctuaire vers le milieu du VIII^e^ siècle, ne paraît pas avoir motivé une nouvelle translation. Le roi Pépin le Bref, qui visita Fontenelle à cette époque, pria devant les reliques du bienheureux fondateur. Les fidèles de la contrée venaient fréquemment se recommander à lui. Sa fête avait, dans tout le pays de Caux, la solennité des plus grands jours. On la chômait, dès que les premières vêpres sonnaient la veille. Ceux qui avaient l'audace de négliger cette coutume pieuse éprouvaient parfois les effets de la colère du saint. Les récits de ces miracles, en circulant de bouche en bouche, augmentaient le respect religieux des foules.

Le culte des saints tenait une place très grande dans la vie des peuples. Ils étaient propriétaires véritables des domaines travaillés par leurs serviteurs. Ceux-ci se considéraient comme les membres de leur famille, leurs domestiques. Les moines n'étaient pas les seuls à en faire partie. Le saint enveloppait dans son patronat tous ceux que leur condition attachait, d'une manière ou d'une autre, à son service. Ces relations de clientèle étaient prises bien au sérieux. Là encore les miracles fortifiaient le sentiment religieux des foules. Pendant les guerres de Saxe, un soldat envoyé par l'abbaye de Fontenelle au service du roi, tomba aux mains des Barbares. Ceux-ci devaient lui trancher la tête. Le malheureux captif, dans son désespoir, appelait saint Wandrille à son secours. Un Saxon nommé Abbo, qui l'entendit prier à haute voix, lui demanda quel était ce Wandrille dont il implorait l'assistance. « C'est mon maître, répondit-il. J'espère que Dieu me délivrera, en considération de sa sainteté. » « Ce Wandrille m'est apparu cette nuit, répartit Abbo, m'interdisant de te faire le moindre mal. Il m'a recommandé de te rendre la liberté. » Abbo s'exécuta. Emmené plus tard comme otage par Charlemagne, il se rendit à Fontenelle, se fit instruire dans la foi catholique, et reçut la grâce du baptême. Des moines qui appri-

rent de sa bouche l'intervention de Wandrille en faveur du prisonnier, la racontèrent plus tard au religieux qui a composé le recueil de ses miracles.

Nous ne pouvons relater ici tous les traits qu'il nous rapporte. Les plus touchantes manifestations de la puissance surnaturelle du saint eurent lieu pendant les pérégrinations auxquelles les invasions normandes contraignirent ses moines. Ils n'étaient plus en sûreté dans le monastère. Les hommes du Nord pillaient et brûlaient les églises, après avoir massacré les clercs et les religieux. Pour échapper à la mort, les pauvres moines de Fontenelle abandonnèrent leur maison (858). Elle conservait encore la splendeur que lui avait donnée l'abbé Anségise.

La rumeur publique leur avait appris la manière dont les païens traitaient les saintes reliques. Ils ne voulurent point exposer à de honteuses profanations les restes de leur père saint Wandrille et de saint Ansbert. Aucun trésor ne leur était plus cher. Pouvaient-ils partir sans mettre à leur tête ces puissants protecteurs? Leur présence les rendrait capables de supporter vaillamment les épreuves qui les attendaient. Ils sortirent donc de leurs tombeaux les ossements des saints, et ils commencèrent une série de pérégrinations qui ne devaient pas finir de sitôt. La plupart des monas-

tères de la Neustrie et de l'Aquitaine eurent le même sort. Partout les moines se faisaient accompagner des saintes reliques. Ces migrations monacales impressionnaient vivement les habitants des villes et des campagnes, que l'approche de l'ennemi consternait déjà. Les détresses publiques excitent le sentiment religieux et donnent à la foi un élan qu'elle ignore aux heures de paix et de prospérité. Les hommes, redoutant tout sur terre, fixent sur Dieu et les saints leur confiance avec une ardeur extraordinaire. Faut-il être surpris de voir le ciel prendre alors en pitié ces populations qui se croient perdues, et, pour les raccrocher à la vie, leur montrer par des interventions multiples qu'il ne les abandonne pas au sein de leurs épreuves? Jamais peut-être les saints n'ont paru avec plus de vérité qu'à cette époque malheureuse, les amis des chrétiens.

Les moines de Fontenelle s'éloignèrent, avec leur précieux fardeau, de la vallée de la Seine, que les Barbares devaient remonter. Ils prirent le chemin du diocèse de Boulogne. Rien n'était prévu dans ces fuites. On allait au jour le jour, attendant des circonstances une indication quelconque. L'abbaye avait dans cette direction un domaine où vivaient quelques religieux. Ce pouvait être un refuge momentané. Dès qu'on sut l'approche des

reliques et des fugitifs, moines et fidèles allèrent à leur rencontre. Il se forma autour de saint Wandrille et de saint Ansbert une escorte pieuse. La joie de les recevoir faisait oublier les tristesses de l'heure présente et donnait aux chants une allure enthousiaste.

Le séjour en ces lieux fut de courte durée. Les fugitifs avaient hâte d'arriver à Boulogne. On était alors au printemps, dans ces belles journées qui précèdent l'Ascension. Les prêtres et les fidèles parcouraient en procession les campagnes. Dès que l'approche des reliques de saint Wandrille fut connue, on s'empressa de toutes parts au-devant d'elles. Des paroisses entières accouraient avec les livres des Évangiles, les croix et les cierges allumés. Elles grossissaient le cortège qui suivait les moines. Cette foule chantait et pleurait. L'abbaye ambulante de Fontenelle pénétra ainsi dans la ville d'Etaples, sur les bords de la Manche. On déposa les corps saints dans l'église sur l'autel de Saint-Pierre. Ils y restèrent cinq jours entiers. Les chrétiens ne se lassaient pas de veiller en leur présence. Les uns imploraient, en sanglotant, le pardon de leurs fautes; les autres sollicitaient la guérison de quelques maladies.

Tant de foi méritait une récompense. Le jour

même de l'arrivée des saints, une vieille femme paralytique fut complètement guérie, pendant les premières vêpres de l'Ascension. Le lendemain, durant la messe, une percluse recouvra l'usage de ses jambes et un enfant muet se mit à parler. Ces deux guérisons eurent lieu en présence d'une multitude de témoins. Les moines prirent bientôt le chemin de Boulogne. Mais ils n'arrivèrent pas jusqu'à cette ville. Les Normands, occupés ailleurs, laissaient cette région en paix. La localité où les religieux fugitifs s'arrêtèrent avait une église en l'honneur de saint Quentin, et sans nul doute des constructions pouvant tenir lieu de monastère. Les moines y passèrent environ huit années. Ils revinrent alors à Etaples, où leur séjour se prolongea jusqu'en l'année 885.

Les faveurs prodiguées par les saints étaient la meilleure consolation des pauvres moines, condamnés à une existence précaire, loin de chez eux, sans que rien leur fît prévoir le terme de cet exode. Des paralytiques furent guéris; des démoniaques délivrés; des fous rendus à la raison; des sourds-muets recouvrèrent l'usage de la parole; le gouverneur du port d'Etaples, que le roi Charles le Chauve envoyait en Grande-Bretagne, fut sauvé d'un naufrage par la protection des saints. Les affligés venaient de loin implorer leur délivrance.

Ces guérisons frappaient l'attention des moines. Le lieu que les miraculés habitaient, leur nom, leur profession, sont indiqués avec une précision remarquable. Le récit est accompagné de circonstances qui trahissent généralement un témoin oculaire. Les *miracula* de saint Wandrille ne présentent aucun de ces traits qui, de prime abord, déconcertent par leur invraisemblance et que l'on se rappelle avoir remarqués ailleurs. Les écrivains qui tirent les légendes de leur propre imagination se les empruntent les uns aux autres.

Les Normands menacèrent le pays de Ponthieu à la fin de l'année 885. Malgré la rigueur de la saison, on était aux dernières semaines de novembre, les moines quittèrent Etaples à la première alerte. L'intérieur du royaume jouissait alors d'une tranquillité relative. Ils se rendirent à Chartres. L'évêque Haimon leur fit un accueil paternel; Haimeric, abbé de Saint-Chéron, les reçut dans son monastère. Mais au bout de trois mois, les Normands s'approchèrent de la ville. Le monastère de Saint-Chéron, construit en dehors des murailles, n'offrait aucune sécurité. Les moines entrèrent à Chartres. L'évêque mit à leur disposition un oratoire que son prédécesseur Gislebert avait établi dans sa propre maison. Ce fut la demeure des saints Ansbert et Wandrille.

Les miracles recommencèrent bientôt. L'auteur du récit signale la guérison de plusieurs insensés et de quelques démoniaques.

La crainte des Barbares les contraignit à de nouvelles migrations. Les contrées du Nord étaient plus à leur portée. Ils prirent, une fois encore, la direction de Boulogne. Mais, au lieu de se fixer à la campagne ou dans une petite localité, ils demandèrent un refuge aux habitants de la ville.

Les années passaient péniblement au milieu de ces courses. La mort faisait des vides parmi ces moines errants. Les survivants étaient épuisés par l'âge et les fatigues. De nouveaux frères ne venaient plus, comme jadis à Fontenelle, remplacer ceux que Dieu rappelait à lui. Cette existence hors de chez soi, sans ressources, à la merci de chacun, imposait des privations et des peines qu'il est difficile de s'imaginer aujourd'hui. Personne ne prévoyait un retour au monastère. C'était une situation sans issue. Une seule pensée retenait ces hommes et leur faisait affronter tant de douleurs. Ils se devaient à leurs saints. Wandrille et Ansbert, qui les dominent à ce point, nous apparaissent non moins puissants qu'ils l'étaient à Fontenelle, lorsqu'une armée de moines habitait une belle et vaste abbaye près de leurs tombeaux richement ornés. Mais le groupe de

fidèles serviteurs finit lui-même par disparaître.

La conversion des Normands fut pour beaucoup d'églises et de monastères le signal d'une renaissance, qui se propagea peu à peu. Les diocèses du Nord prirent bientôt une part active à ce travail de rénovation. Le saint abbé Gérard, secondé par le comte Arnoul, restaura la célèbre abbaye de Saint-Pierre du mont Blandin, fondée au VII^e^ siècle par saint Amand. Il ne lui suffit pas de réparer les ruines matérielles et d'assembler dans un cloître renouvelé des hommes pénétrés du meilleur esprit monastique. On ne concevait pas alors un grand monastère sans reliques importantes. Il n'y avait aucune richesse comparable à ces célestes trésors. Les saints se prêtaient volontiers à ces pieux désirs. Un ensemble de circonstances, très souvent extraordinaires, que l'on pouvait croire disposées par Dieu ou ses bienheureux, mettaient les restaurateurs de cette époque sur la voie des plus consolantes découvertes.

Comme tous les grands réformateurs de son époque, saint Gérard eut la pieuse pensée d'enrichir son monastère de reliques. Ayant connu la présence des ossements de saint Ansbert et de saint Wandrille à Boulogne, il usa de tout son crédit auprès du comte Arnoul pour les obtenir. Cette intervention n'aurait pas suffi à vaincre les

résistances des clercs et des fidèles boulonnais, qui, on le conçoit aisément, voulaient conserver les précieuses reliques. Les saints durent en quelque sorte manifester leur volonté. On crut la découvrir de part et d'autre. Saint Gérard put alors, sans la moindre difficulté, exécuter son pieux dessein. La translation solennelle eut lieu en 944. Une multitude innombrable de moines, de clercs et de fidèles forma de Boulogne à Gand, aux deux saints, un cortège triomphal (944), dont l'enthousiasme était entretenu par de fréquents miracles.

Saint Wandrille et saint Ansbert ne furent pas seuls au trésor de Saint-Pierre du mont Blandin. L'abbé assembla de tous côtés les ossements des bienheureux, les objets qui leur avaient servi, tout ce qui alors passait pour des reliques. L'écrivain qui a conservé le souvenir de cette translation, énumère avec une satisfaction marquée les habitants du ciel qui eurent dans ce monastère quelque chose d'eux-mêmes. Ils furent installés dans la basilique de Saint-Pierre. Le nombre croissant des moines et la multitude des chrétiens qui venaient honorer les bienheureux et implorer leur assistance la rendirent bientôt insuffisante. Le comte Arnoul en fit construire une autre plus vaste et plus belle.

L'abbaye de Fontenelle, qui allait bientôt

sortir elle-même de ses ruines, était pour toujours privée du corps vénéré de son illustre fondateur. L'abbé Robert, qui gouverna l'abbaye de 1047 à 1062, put obtenir des moines de Gand un bras du Bienheureux. Ce fut une grande joie pour lui et ses frères.

Les populations de la Flandre multiplièrent les témoignages de leur confiance en saint Wandrille. Elles célébraient ses fêtes avec grande solennité. Les pèlerins se pressaient nombreux devant la châsse qui renfermait ses reliques. Les guerres de religion mirent un terme à ces manifestations de la piété populaire. Le prince d'Orange, qui saccagea les églises et les monastères des Flandres, détruisit un nombre considérable de corps saints. Les uns furent jetés à la voirie et indignement profanés, les autres consumés par les flammes. Les reliques de saint Wandrille disparurent avec beaucoup d'autres. Son chef, qui avait été donné aux moines de Saint-Gérard de Brogne, échappa à cette destruction sacrilège. Il est aujourd'hui conservé dans l'abbaye de Maredsous, au diocèse de Namur (Belgique).

Un mot, pour terminer, du monastère de Saint-Wandrille. Les moines ne l'abandonnèrent jamais depuis sa restauration après la conversion des Normands, jusqu'à l'époque de la Révolution

française. Nous n'avons pas à raconter son histoire pendant cette longue période, où abondent les traits édifiants et les actions honorables. La communauté disparut avec les autres institutions religieuses et politiques de l'ancienne France. Les domaines furent vendus et partagés. Les édifices claustraux devinrent une demeure particulière. On put y installer une usine, les dépendances d'une exploitation agricole, un lavoir et la mairie de la commune. L'église, saccagée, dépouillée du plomb des vitraux et des toitures, menaçait ruine; on l'exploita comme une carrière. Qui donc aurait pensé à une restauration monastique possible devant pareille désolation? Cette restauration eut lieu cependant. Une colonie de moines, partie de Ligugé, repeupla l'antique abbaye en février 1894. Elle grandit promptement. L'avenir lui souriait déjà, lorsque la persécution la contraignit, en 1901, à quitter le pieux vallon de Fontenelle. L'antique moutier, où tout parle du passé et des saints, s'est vidé de nouveau. C'est un corps sans âme, mais un corps qui se conserve. L'âme vit toujours, dans une communauté qui subsiste et prospère malgré l'épreuve. L'âme et le corps se rejoindront en un jour de résurrection, qui sera, espérons-le, celui de la résurrection de la France chrétienne.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE 1
CHAPITRE I. — Le monastère et la société mérovingienne 1
CHAPITRE II. — La jeunesse de saint Wandrille . . . 17
CHAPITRE III. — Les débuts de la vie monastique de saint Wandrille 33
CHAPITRE IV. — Fondation de Fontenelle 69
CHAPITRE V. — Le monastère et l'abbé 93
CHAPITRE VI. — L'apostolat des moines de Fontenelle. — Mort de saint Wandrille 129
CHAPITRE VII. — Vie posthume de saint Wandrille . . 143

52 093. — Imprimerie LAHURE, rue de Fleurus, 9, à Paris.

27046